Chrétiens en Grande Ecole

RENCONTRE NATIONALE

Dans la Fragilité, la Joie ?

DE LA TRISTITUDE À LA BÉATITUDE

'Rends-nous la joie d'être sauvés' Ps 51,12

ANGERS - 6 ET 7 FÉVRIER 2016

INFORMATIONS ET INSCRIPTIONS SUR WWW.RN.CGENATIONAL.COM

Conception graphique : Delphine Bugner

Diocèse d'Angers · réseau ECCLESIA la Pastorale étudiante en France campus · MCC · dcc · Secours Catholique Caritas France · Fondation FESIC · Conférence des évêques de France · Angers

CGE et la RN en quelques chiffres…

Le réseau CGE c'est :

94 années d'existence du réseau

17 délégués de ville

1 rencontre nationale annuelle

80 aumôneries

3000 étudiants

La RN 2016 c'est :

30 ateliers animés par les CC

1100 étudiants

100 bénévoles

70 prêtres

17 stands d'associations et de partenaires

Mais encore :

10 ateliers spirituels

3 évêques

8 tables rondes

1 clown

3000 brioches à la confiture

3000 brioches au chocolat

1500 pains au lait

1500 croissants

1500 pains au chocolat

960 écocups

500 litres de jus d'orange

300 brioches

Envie de remettre ça ? Rendez-vous les 28 et 29 Janvier 2017 à Lyon !

Fondation des Monastères

Fondation reconnue d'utilité publique
(Décret du 21 août 1974, publié au Journal Officiel du 25 août 1974)

Vous cherchez à faire une halte dans un monastère ?

Application gratuite

ÉGALEMENT DISPONIBLE SUR NOTRE SITE

www.fondationdesmonasteres.org

Fondation des Monastères

Sommaire

Mots d'accueil **2**

Clown du Bon Dieu **5**

Homélie de Monseigneur Percerou **7**

Conférence plénière **11**

Ateliers **34**

Tables rondes **89**

Veillée **153**

Homélie de Monseigneur Delmas, messe de clôture **154**

Pour aller plus loin… Bibliographie de la RN **156**

Propositions CGE : Les labos **158**

Propositions CGE : Concours à Projet Innovant **159**

Mots d'accueil

Vianney BEHAGHEL, *Président de Chrétiens en grande école 2016*
et Jeanne CROMBEZ, *Présidente de la Rencontre nationale 2016*

Au nom de toute l'équipe de Chrétiens en Grande École qui s'est lancée dans l'aventure d'organiser cette Rencontre Nationale : bienvenue à chacun ! Merci à chacun pour la joie qu'il vient apporter à cette RN ! Merci pour votre enthousiasme à vivre ces beaux moments d'Église, jusqu'à passer la nuit dans les transports pour les plus courageux !

Nous sommes vraiment très heureux de vous accueillir enfin pour cette RN, et on espère qu'elle sera vraiment pour chacun, à travers toutes les occasions de formation qui vous seront proposées, les rencontres que vous ferez et avec le socle de la prière, une occasion de se rapprocher du Christ, de mieux le connaître et l'aimer !

La formation : Le thème sur lequel on vous propose de réfléchir : "Dans la Fragilité, la Joie ? De la Tristitude à la Béatitude !", peut-être que de premier abord ça ne vous disait rien : la fragilité on n'y pense pas forcément quand on a 20 ans et qu'on prend la vie à pleines mains. Peut-être qu'au contraire vous y voyez cet obstacle insoluble omniprésent : mes faiblesses pour savoir aimer, pour être moi ; les fragilités de la société, toujours ces mêmes personnes sans-abris à ma porte que je ne sais toujours pas accueillir, et un tableau du monde toujours plus pessimiste. Et ça vous semble bizarre qu'on vienne à essayer de parler de joie là-dessus, et pas n'importe quelle joie : celle qui ne passe pas ! C'est pourtant bien le défi qu'on vous propose de relever avec les conférences, les tables rondes et les ateliers que vous animez avec vos communautés chrétiennes. Passer de l'interrogation : "dans la fragilité, la joie ?" à l'exclamation "de la tristitude à la béatitude" !

Les rencontres : Vous êtes venus à cette RN avec des sensibilités, des histoires et des chemins de Foi variés, et le thème de la RN résonne différemment pour chacun. Cette RN, c'est un week-end de rencontres, d'échanges : réaliser que l'on n'est pas tout seul dans l'Église, s'encourager pour notre témoignage de Chrétien dans notre vie d'étudiant, et vivre des moments de joie à grande échelle ! Puisque le Christ est parmi nous quand on est 2 ou 3 réunis en son nom, et là vous êtes plus de 1000 !

La prière : Bien sûr, les formations et les rencontres de ce week-end ne seraient rien si elles n'étaient pas fondées sur la prière. Le réseau Chrétiens en Grande École, c'est la chance de vivre une mission d'Église, où tout est porté par la prière. Le Christ se fait mendiant de nos efforts pour porter son message de paix et d'amour là où nous vivons, dans nos écoles. Au sein du réseau Ecclesia Campus qui porte toutes les aumôneries dans vos villes, c'est la mission toute particulière de CGE, appuyé par ses partenaires : permettre un témoignage chrétien dans les écoles, un témoignage intégré à votre vie étudiante.

Chrétiens, nous suivons Celui qui de la Crèche au Calvaire a vécu concrètement la Fragilité, et nous appelle à une joie parfaite ! L'objectif de ces deux jours de formation, de rencontres et de prière : adopter ce regard du Christ sur notre monde, sur les autres et sur nous-même !

Nous vous souhaitons à tous une très très très joyeuse RN

✧✧✧✧✧

Frère Antoine de la Fayolle, op
Aumônier national de CGE

Dans ce texte des Béatitudes, il nous est donné comme une icône, du Christ. Une représentation des sentiments qui ont pu habiter son cœur, atteint par la misère de l'homme, les injustices, dont les pauvres et les petits étaient victimes.

Ce Visage du Christ, nous sommes également invités à le contempler dans le visage des uns et des autres. Il ne s'agit pas de dévoiler toute sa vie à l'autre, mais nous sommes invités à entrer les uns vis-à-vis des autres dans une confiance, une écoute et une bienveillance, a priori.

Avec ses dispositions, je pourrai entrapercevoir le Christ qui se réfléchit en l'autre, confiant.

Profitons de toutes ces rencontres, des nombreux intervenants que nous allons croiser pour rentrer plus avant dans ce mystère chrétien où la souffrance et la tristesse peuvent coexister avec la joie. Rares sont les lieux où ce couple « tristesse et joie » se trouve conjugué !

Profitez également, de ces rencontres pour rentrer en vous-mêmes et comprendre davantage cette phrase étonnante de saint Paul : 'C'est quand je suis faible que je suis fort' (1 Co 12,10)

Notre challenge est de faire des béatitudes une vraie Bonne Nouvelle ! Je ne parle pas de la bonne nouvelle que nous acclamons plus ou moins mollement à la messe : *Acclamons la parole de Dieu. Louange à toi Seigneur Jésus !* Je vous parle de ce que sont pour vous effectivement des bonnes nouvelles : Je suis reçu à mon concours ! Je vais me fiancer ! J'ai décidé d'entrer au séminaire !

Que les Béatitudes deviennent de ces nouvelles que l'on annonce avec un vrai enthousiasme (enthousiasme = être rempli de Dieu)

Le Christ se propose de nous combler tout au long de cette rencontre nationale, disposons-nous pour le recevoir.

Clown du Bon Dieu

Une introduction au thème de la Rencontre nationale avec Marie Hélène Valdant, Clown du Bon Dieu !

Marie Hélène Valdant, mère de 6 enfants et grand-mère de 12 petits-enfants est veuve consacrée.
À la mort de son mari il y a 22 ans, le chemin de la foi et le chemin du clown se sont ouverts à elle : deux chemins de bonheur identiques qui l'ont fait passer de la tristitude à la béatitude.
Elle a créé « Lourdes, Cancer, Espérance » en Côte d'Or il y a 22 ans, association toujours active ! Puis, il y a 18 ans, les clowns de l'hôpital d'enfants de Dijon : ils sont toujours présents !
Marie-Hélène témoigne de sa foi par l'art du clown dans tous les milieux et pour tous les âges : du primaire au 4e°âge, de l'athée à l'évêque.

« Le chemin du clown, c'est le chemin du chrétien »

Un clown entre sur scène. Il est chargé, il marche d'un pas lourd, un peu essoufflé, un peu maladroit comme tout clown qui se respecte. Mais il chante en « trimbalant sa vie », une sorte de cabas d'où déborde toute sorte de choses. Il dépose son fatras et nous sourit. Il a de grandes et belles choses à nous annoncer !

Voici un peu l'entrée de Madame Valdant, clown du Seigneur, qui donne son temps et son sourire pour petits et grands (et étudiants !).
À l'aide de son spectacle, elle nous invite, nous les étudiants du réseau CGE réunis à Angers, à placer l'essentiel au cœur de nos vies : Jésus.
Après avoir installé la croix du Christ sur la scène, la Vierge Marie à Ses côtés, une bougie qui représente la lumière de nos vies, Mme Valdant nous encourage à donner du sens à notre existence en nous dirigeant toujours vers le Christ. Tel est le chemin de la sainteté qui nous mènera de la « tristitude à la béatitude » !
Mais attention, ce chemin de vie est long et plein d'embûches. Et le clown est un personnage fragile. Il trébuche, il est maladroit. Pourtant, avec l'aide de Dieu et de

l'esprit saint, il garde sa joie dans la fragilité car Dieu l'invite à s'engager dans un « contrat à durée d'éternité ».

Ce contrat est un contrat d'amour : Dieu nous a dotés d'un cœur à remplir « d'essence-ciel » pour l'aimer au mieux et aimer notre prochain. Il nous invite à abandonner au Christ toutes nos fragilités pour faire Sa volonté, avec l'aide d'un « bon tuyau » : l'Esprit Saint. Car quand nous brisons notre lien à Dieu, nous sommes attirés par le mal. Mais sans cesse Dieu revient nous chercher et renoue le lien, la corde qui nous rattache à son amour.

Madame Valdant, engagée dans ce contrat de vie, nous propose d'ajuster notre cœur au cœur de Jésus pour atteindre la joie de la béatitude.

Homélie de Monseigneur Percerou

Homélie de Monseigneur Percerou (Mt 28, 16-20)

Paul ne serait-il pas un peu présomptueux ? Peut-être même furieusement orgueilleux, quand il ose déclarer aux Galates qu'au bout du compte, lui, il est arrivé à ne plus faire qu'un avec le Christ, à ne vivre que du Christ.

« Avec le Christ je suis crucifié : je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi »

C'est que nous cherchons tous : faire un avec le Christ. Et nous désespérons souvent d'y parvenir tant nos fragilités, nos faiblesses, nos peurs, notre péché nous paraissent insurmontables. Alors, « dans la fragilité, la joie ? », on a eu la table ronde tout à l'heure, mais quand même ! « Dans la fragilité, la joie ? » : pas si sûr. Et il faut s'appeler Paul, pour pouvoir écrire aux chrétiens de Corinthe :

« C'est pourquoi je me plais dans les faiblesses, dans les outrages, dans les calamités, dans les persécutions, dans les détresses pour le Christ, car, quand je suis faible c'est alors que je suis fort. »

Comment répondre à l'appel du Seigneur que nous avons entendu dans l'Évangile et qui est valable pour chacun de nous, pour tous les baptisés

« De toutes les nations faites des disciples, baptisez-les aux noms du Père, du Fils et de l'Esprit Saint »

Car si nous pouvons être heureux de la confiance que le Seigneur nous fait, je ne sais pas pour vous mais en tout cas, pour moi, il m'arrive d'avoir peur devant le service demandé, devant l'avenir qu'Il m'ouvre, qu'Il nous ouvre et que nous ne maîtrisons pas et bien souvent nous pouvons nous dire : mais qui suis-je ? Qui suis-je ? Pour être appelé à devenir disciple du Christ à la manière d'un Paul, à la manière d'un Paul Miki et de ses compagnons que nous fêtons aujourd'hui. Alors, comment pouvons-nous entrer dans cet itinéraire spirituel de Paul qui lui fait saisir que sa faiblesse est plus un atout qu'un handicap. Parce que rassurez-vous je ne crois pas que Paul soit présomptueux quand il nous le dit : Comment entrer ? Par la porte. Par la porte que Paul ouvre à ces mêmes chrétiens de Corinthe quand il leur dit :

« S'il me manque l'humour, non, s'il me manque l'Amour, je ne suis rien, je ne suis qu'un cuivre qui résonne, une cymbale retentissante »

Et Paul, il sait de quoi il parle quand il dit ça. Sur la route de Damas souvenez-vous, il s'est retrouvé terrassé par l'appel de Celui-là même qu'il persécutait. Alors comment accueillir le Christ en nos vies ? Et bien je crois que pour y parvenir encore faut-il nous laisser terrasser par le Seigneur. Accepter d'être mis au sol. Vous savez, la conversion de Paul, on représente souvent Paul qui tombe de cheval le jour où le Christ se révèle à lui sur la route de Damas. Quand vous lisez le récit dans le livre des Actes, il n'est pas question de cheval mais qu'importe, c'est le symbole qui est important. Le cheval, c'est la monture des chefs et des rois. Et Paul, par l'appel du Christ, est terrassé par cette Lumière aveuglante qui l'enveloppe tout entier : Paul tombe de sa superbe. Il n'est plus l'ambassadeur du sanhédrin craint et ambitieux, chargé d'arrêter les chrétiens. Il n'est plus l'homme sûr de lui maîtrisant la loi comme on maîtrise un glaive. Il n'est plus qu'un homme qui se découvre pauvre, fragile, limité, pêcheur, bien misérable devant la toute-puissance d'Amour du Christ qui ne le condamne pas et lui demande tout simplement : Paul, pourquoi Me persécutes-tu ?

Il devient dépendant. Le voilà devenu aveugle qui doit accepter de se laisser conduire jusque chez Ananie et qui doit accepter de vivre cette dépendance que connaissent tous ceux qui ont perdu la vue. C'est dans cette expérience initiale de la rencontre bouleversante du Christ que s'enracine le oui confiant de Paul à l'appel de Dieu, pour devenir Son disciple, pour devenir témoin de Son Évangile de vie. Et si nous en avions le temps nous pourrions ici nous lire nos propres histoires, nous raconter les uns aux autres de ces rencontres bouleversantes du Christ que nous avons faites. Et nous verrions que d'une manière ou d'une autre, nous avons toujours découvert que le Christ nous remettait devant la vérité de ce que nous sommes et que parce que nous découvrions qui nous étions vraiment, alors nous pouvions faire alliance et entrer en confiance. Alors nous devons rendre grâce pour cette rencontre du Christ qui vient bouleverser nos vies et qui fait de nous les chrétiens que nous sommes, parce que, soyons en certains, sans son Amour, sans l'Amour de Dieu, sans son humour aussi parce qu'il faut bien que Dieu ait de l'humour pour nous avoir appelés nous autres qui sommes là, et bien nous ne sommes rien. Puis rendre grâce pour la présence du Christ ressuscité à nos vies tout particulièrement aux heures de doutes, d'échecs, de souffrances qui nous feraient si facilement renoncer. Cette présence du Christ qui nous donne l'élan pour nous donner en vérité pour le service de l'Évangile.

Je crois que, pour nous expliquer cette joie profonde de Paul dans son ministère, et bien il faut regarder son itinéraire. Quand Paul, à la lumière de la route de Damas, a pris conscience d'où il venait, qui il était et quand il a entendu ce que Dieu lui demandait et lui permettait d'accomplir, alors Paul a pris conscience de la puissance de la Croix. La vie du Christ, livrée par Amour, qui avait renversé la pierre du tombeau avait été capable de traverser les ténèbres de sa propre vie et de ces ténèbres de haine et de violence qui l'habitaient avait jailli la lumière. De ces faiblesses-là Dieu avait fait des points d'appui pour l'annonce de son Évangile. Tout à l'heure, Dominique Poché nous disait qu'on ne pouvait pas faire l'impasse de nos faiblesses, que Dieu ne nous sauvait pas malgré nos faiblesses mais qu'Il venait les traverser, les éclairer, les convertir pour y déployer toute Sa puissance de vie. Et c'est vrai que nous pouvons dire avec Paul, et ce n'est pas de la prétention ou de l'orgueil : oui, c'est quand je suis faible que je suis fort.

Pour terminer je voudrais juste vous lire un petit conte indien que certains d'entre vous connaissent peut-être mais qui illustre de manière peut-être un peu plus légère ce que nous nous disons depuis ce matin.

Un porteur d'eau avait deux grandes jarres suspendues aux deux extrémités d'une pièce de bois qui épousait la forme de ses épaules. L'une des jarres avait un éclat et, alors que l'autre jarre conservait parfaitement toute son eau de source jusqu'à la maison du maître, l'autre jarre perdait presque la moitié de sa précieuse cargaison en cours de route. La jarre abîmée avait honte de son imperfection et se sentait déprimée parce qu'elle ne parvenait à accomplir que la moitié de ce dont elle était censée être capable. La jarre endommagée s'adressa au porteur d'eau au moment où celui-ci la remplissait à la source :

« Je me sens coupable et je te prie de m'en excuser.

– Pourquoi ? demanda le porteur d'eau, de quoi as-tu honte ?

– Je ne réussis qu'à porter la moitié de ma cargaison à notre maître à cause de cet éclat qui fait fuir l'eau. Par ma faute tu fais tous ces efforts et à la fin tu ne livres à notre maître que la moitié de l'eau. Tu n'obtiens pas la reconnaissance complète de tes efforts, lui dit la jarre abîmée. »

Le porteur d'eau fut touché par cette confession, et plein de compassion, répondit :

« Pendant que nous retournons à la maison du maître, je veux que tu regardes les fleurs magnifiques qu'il y a au bord du chemin. »

Et au fur et à mesure de leur montée sur le chemin, au long de la colline, la vieille jarre vit de magnifiques fleurs baignées de soleil sur les bords du chemin. Le porteur d'eau dit à la jarre :

> « T'es-tu rendu compte qu'il n'y avait de belles fleurs que de ton côté et presque aucune du côté de la jarre parfaite ? C'est parce que j'ai toujours su que tu perdais de l'eau, alors j'en ai tiré parti. J'ai planté des semences de fleurs de ton côté du chemin et chaque jour, tu les as arrosées tout au long du chemin. »

Cette parabole, puisqu'il faut de l'humour nous a-t-on rappelé ce matin, faisait dire à un jeune lycéen de mon diocèse, une fois qu'on lui eut raconté cette histoire. Il donnait une nouvelle béatitude. Il disait :

> « Bah au bout du compte, bienheureux les fêlés. »

Amen

Monseigneur Percerou,
Evêque de Moulins et Membre du Conseil pour la pastorale des enfants et des jeunes

Conférence plénière

Monseigneur Dominique Blanchet, Évêque de Belfort-Montbéliard

Nommé évêque -par le Saint Père- en mai dernier, **Mgr Dominique Blanchet** est actuellement en charge du diocèse de Belfort-Montbéliard. D'origine choletaise, il suit des études de mathématiques à Angers, puis rejoint l'École Centrale de Paris où il obtient un DEA en génie des matériaux. Il découvre la pauvreté et la misère entre 1989 et 1992 au Burkina Faso, en œuvrant pour la maîtrise de l'eau dans cette région. C'est dans cet environnement fragile, que va croître sa vocation. Fort de cette expérience, il entre au séminaire à son retour et est ordonné prêtre en 1999 dans le diocèse d'Angers.
Il s'engage en 2005 dans l'association des prêtres du Prado, fondée par l'abbé Antoine Chevrier, près de Lyon, fervent défenseur des pauvres et de l'éducation des enfants au XIXème siècle.
Sa devise : « Mets ta joie dans le Seigneur ».

Monsieur Fred Poché, philosophe.

Issu d'un milieu ouvrier **Fred Poché** obtient un DEA en sciences du langage de l'Université Paris III et un doctorat en philosophie à l'Université Paris X-Nanterre. Il enseigne aujourd'hui la philosophie à l'Université catholique de l'Ouest et porte une attention particulière aux thèmes de la reconnaissance, de la dignité et de la fragilité.
Il est membre associé du Laboratoire de philosophie pratique et d'anthropologie philosophique de l'Institut Catholique de Paris ainsi que membre d'un conseil scientifique consultatif de l'Université d'Hambourg. Par ailleurs, il participe à la production de la revue colombienne Franciscanum de l'Université San Buevaventura de Bogotá et à la Revue des Sciences Religieuses. Il a reçu en 2009 le prix Jean Finot par l'Académie des Sciences Morales et Politiques, pour son ouvrage *Blessures intimes, blessures sociales, De la plainte à la solidarité*, Éditions du Cerf, 2008

Bérangère et Faustin : L'objectif par cette conférence, va être d'essayer de comprendre le lien qu'il y a entre toutes nos fragilités et la joie. Quels sont les liens qu'on peut mettre entre ces deux éléments ?

La conférence va se dérouler en deux temps. **D'abord un entretien avec Fred Poché, puis ensuite avec Monseigneur Dominique Blanchet**.

Faustin : Quel diagnostic pouvez-vous faire aujourd'hui de la fragilité dans notre société ?

Fred Poché : Je voudrais faire le lien dans un premier temps avec le spectacle que nous avons vu tout à l'heure, il s'agit du cours d'un philosophe que j'aime beaucoup : Paul Ricœur, décédé en 2005. Dans une période où l'université était un peu agitée il donnait des cours de préparation à l'agrégation avec sur le tableau, dans son dos : « Ricœur est un clown ». Paul Ricœur, qui ne manquait pas d'humour, disait : « j'ai gardé toujours cette phrase parce que le clown, derrière le sourire, derrière la joie, derrière l'humour ; c'est aussi quelqu'un qui dit la vérité, qui va à l'essentiel. »

On est passé aussi d'une approche collective, à une expérience plutôt individuelle.

Ce terme de « fragilité », bien sûr, existe depuis très longtemps et à travers toute l'Histoire on peut dire qu'il y a eu ce sentiment de fragilité. Il émerge depuis peu de temps, d'une façon nouvelle. Voici quelques décennies, nous avions l'habitude de nommer la réalité de manière différente ; les éléments qui nous permettaient de nommer cette réalité relevaient de la sociologie. La sociologie catégorisait tout ce qui relevait de la souffrance sociale, de la difficulté qui était vécue par les personnes, et notamment les personnes très fragiles. Les sociologues parlaient en termes d'exploitation, d'oppression, de domination. Ces catégories-là renvoyaient à des catégories qui portaient la responsabilité de cette souffrance sociale : oppresseur, dominant, etc.

Or, progressivement, on a changé le vocabulaire et on est passé d'une approche de type sociologique à une approche psychologisante de la réalité.

On est passé aussi d'une approche collective, les exploités, les opprimés à une expérience plutôt individuelle : je me sens fragile, je suis fragile. Et aussi des expériences du style : harcèlement, dépression, fragilité dans le cadre de

l'existence, etc... mal-être. Vous voyez toutes ces formules-là. **On est donc passé d'une lecture sociologique de la réalité à une lecture plutôt psychologisante.**

C'est un premier élément, et le fait que l'on voie émerger le mot « fragilité » aujourd'hui est symptomatique aussi d'une réalité, avec peut -être une difficulté. Quand on utilise ce terme-là, il y a parfois le danger d'éclairer un peu comme les projecteurs – en éblouissant- ce qui fait que je ne vous vois pas vraiment. C'est-à-dire que parfois on éclaire tellement de choses qu'on n'arrive pas à aller aux détails et peut-être qu'on perd quelque chose. Par exemple on va parler de fragilité pour les personnes qui sont en situation de fragilité ou qui sont d'origine étrangère et qui ne trouvent pas leur place dans la société, pour les personnes âgées, pour les personnes qui sont nées avec un handicap. Or, on risque, en apportant la question de cette manière-là, d'avoir une lecture simplement sur le plan éthique et pas suffisamment sur le plan politique. C'est-à-dire qu'il y a **des situations de nature** où il y a une fragilité, par exemple quelqu'un qui naît avec un handicap, quelqu'un qui est très âgé, donc qui expérimente cette fragilité. Et puis il y a **des situations où la fragilité est produite,** par une société, par des structures économiques et il ne faudrait pas perdre cette dimension de conscience politique pour laquelle nous avons des leviers pour agir contre ces formes de fragilisations qui peuvent faire profondément souffrir.

Je voudrais dire quelques mots sur l'émergence de ce terme, aujourd'hui. On reviendra également sur les termes qui sont utilisés, il y a aussi « vulnérabilité » et d'autres.

Mais qu'est ce qui fait que ça émerge ? J'ai l'impression que nous avons affaire aujourd'hui, à une fragmentation généralisée. Fragmentation ça ne veut pas dire que les choses sont cassées, sont détruites, mais ça veut dire qu'il y a comme un **morcellement**. Par exemple quand on parle d'individualisme, quand on a le sentiment que les individus sont parfois comme des petits pois dans une boîte de petits pois, ils ont moins de points d'appui pour pouvoir tenir dans l'existence, ça c'est un premier élément.

Deuxième élément : dans ce morcellement, il y a une perte du sentiment d'unité, de se sentir d'une même communauté d'un même groupe et donc de produire du commun. Aujourd'hui on a tout une question sur la communauté : comment faisons-nous du commun alors qu'il y a ce sentiment de morcellement ou de fragmentation.

Et puis troisième élément de cette fragmentation : une perte ou un brouillage dans la connaissance de soi ; il y aurait tout un travail à faire sur l'éthique du souci de soi

qui n'est pas nombriliste mais qui est fondamental et qui est aussi un discernement, une distanciation par rapport à soi. Il y a donc une perte de connaissance de soi et j'entends le « soi » au niveau individuel comme au niveau collectif. Qui sommes-nous ? Qu'est-ce qu'être français ? Qu'est-ce qu'être chrétien ? Qu'est-ce que c'est qu'être dans une communauté, de se rattacher, de se sentir attaché à une communauté ? Cette fragmentation prend plusieurs visages ou plusieurs dimensions au niveau du temps, de l'espace, de l'identité, de la communauté, dimensions qui sont en mouvement, en mutation, mais non pas en crise.

La question du temps, par exemple est fondamentale car nous sommes dans des logiques, aujourd'hui, d'immédiateté, d'instantanéité, d'urgence, de rapidité. Il y a plusieurs décennies, un philosophe disait : « l'une des fautes de notre temps est de rechercher en toutes choses la vitesse ». Aujourd'hui, nous sommes dans une accélération continuelle qui fait que certains disent qu'ils sont surbookés. Voyez l'arrivée des courriels, etc. ça va très vite, il faut tenir le coup ; parfois certains flanchent, d'autres passent complètement à côté parce que ça va trop vite, ils ne comprennent plus ce qu'il se passe, et donc sont pris dans ce processus et vivent une forme de fragilisation : la temporalité d'aujourd'hui tend à les fragiliser.

En même temps, je dirais qu'à travers notre Histoire, nous avons vécu une période où le passé était une référence, on se sentait des héritiers, on se sentait porté par une transmission : « tradere », la transmission, la tradition, et puis progressivement sont venues des utopies, des modes de représentations disaient « ce qui est important c'est moins le passé que l'avenir ». Et puis progressivement les utopies sont un peu mortes ou ont perdu leurs flammes et on s'est rattaché au présent.

« le passé est dépassé »

La temporalité sociale valorisée aujourd'hui est une sorte de présent autarcique, où on se dit « le passé est dépassé ». Voyez avec votre ordinateur : il est en panne au bout de trois ans, vous revenez chez le marchand il vous dit « c'est une vieille machine donc il faut en changer ». Le passé est considéré comme obsolète, dépassé, dans les représentations de nos contemporains. Et puis de l'autre côté vous avez un avenir qui est incertain, et comme l'avenir fait peur, on se focalise sur le temps présent. Cela ne donne pas de l'épaisseur à une existence que de se focaliser uniquement sur le présent, de ne plus se sentir comme héritier et de ne plus avoir un horizon d'attente -si je puis dire.

La distorsion entre l'espace et le lieu est une des caractéristiques de la société d'aujourd'hui. L'espace étant du côté du mental et le lieu du côté de la corporéité. Avec l'arrivée des nouvelles technologies, une dimension qui est nouvelle par rapport à toute l'Histoire de l'humanité, c'est que l'Homme contemporain se déterritorialise en permanence.

La distorsion entre l'espace et le lieu

C'est-à-dire que nous avons nos smartphones dans la poche, il peut y avoir des messages à tout moment, dans le tram ou dans le train, etc… et nous sommes déterritorialisés parce que nous recevons des messages de nos proches et nous envoyons des messages à ceux qui sont importants pour nous affectivement. Et parfois nous perdons le contact avec notre communauté de destin, c'est à dire ceux qui partagent le même territoire que nous et envers qui nous n'avons pas forcément de relation naturelle, parce que nous sommes focalisés sur d'autres lieux. Avec cette distorsion, il y a une nouvelle configuration qui nous fait habiter autrement notre existence contemporaine. Bien sûr ça a des répercussions, j'évoquais les différentes notions avec l'idée d'identité. Il reste tout un travail à faire -et il l'est- par certains spécialistes notamment dans les sciences sociales sur l'identité.

Aujourd'hui nous assistons à une **déterritorialisation du processus d'identification**. On l'a vu ces derniers temps et on le voit encore aujourd'hui. Ce processus de déterritorialisation du processus d'identification fait que l'on **construit son identité beaucoup moins avec des récits**, avec le fait de ce que certains appellent l'identité narrative, c'est-à-dire la possibilité d'entendre des récits, de produire des récits, mais on **construit son identité avec des images**, qui s'appellent des identités numériques ou des identités iconiques. C'est-à-dire que ce sont des images que l'on voit, beaucoup plus floues, moins portées par des paroles qui permettent de se construire des identités au-delà même des frontières, au-delà de la territorialité où l'on se trouve.

Autre élément à prendre en compte peut-être sur cette dimension de fragmentation du temps, du lieu et de l'identité c'est aussi **la question de la communauté.** Comment articulons-nous le rapport entre notre individualité ? Notre volonté de nous singulariser et notre appartenance à des communautés beaucoup plus larges. Nous sommes un peu, comme des petits pois dans une boîte de petit pois : nous assistons souvent un peu à un morcellement, à une sorte d'identification à la fois très globale, très large. Au fond on a envie d'être un peu comme tout le monde et même temps on veut se singulariser. C'est ce que j'appelle l'individualisme grégaire, c'est-à-dire à la fois vouloir être soi et en même temps être pris par l'impact du groupe qui est très important. Il y a une reconfiguration des relations entre individu et société avec une conception complexe : l'individualisme n'est pas un repli sur le privé, mais plutôt un appui sur le privé. L'individu d'aujourd'hui s'appuie moins sur une transcendance, sur un rapport à Dieu, s'appuie moins sur de grands idéaux ; en revanche il s'appuie sur ses propres ressources et quand il flanche, il rend possible toutes les expériences douloureuses de la dépression.

Pour terminer ce premier volet : la question des valeurs. Là aussi nous n'assistons non pas à un manque de valeurs comme on le dit trop souvent dans les médias,

mais au supermarché des valeurs, **au brouillage des valeurs.** Et il faut y être attentif, parce que les réponses sont différentes quand on affirme qu'on est « dans une société en manque de valeurs », ou quand on dit « dans une société où on est dans le supermarché des valeurs ». Face à des objets, à des shampoings, la question du choix se pose, à cause du grand nombre de produits dans le rayonnage. Eh bien de la même manière, tout est possible par l'intermédiaire des médias, par l'intermédiaire d'internet, par l'intermédiaire des rencontres qu'on peut faire ici et là. On vit de façon très différente. Cette multiplicité de choix pose, non seulement, la question du commun, mais elle pose aussi la question des repères fondamentaux que nous pouvons nous donner aujourd'hui.

Par exemple, certains spécialistes de la publicité disent qu'il faut profiter, de la fragilité des familles et de l'autorité pour imposer les marques comme étant de nouveaux repères. Il faut qu'on soit vigilant ; on n'est pas dans une société en manque de repères, mais dans une société marquée par du trop-plein de repères et toutes ces dimensions-là de la fragmentation du temps, de l'identité, du lieu, de la communauté et des valeurs, contribuent à faire émerger la notion de fragilité.

Bérangère : Et d'ailleurs en parlant de fragilité, pourriez-vous préciser les différences qu'il peut y avoir entre, par exemple, la fragilité et la vulnérabilité ?

Fred Poché : Quels sont les aspects de la fragilité qui peuvent être problématiques et qui ne vont pas nous tirer vers la joie mais plutôt du côté de la tristesse ? Je voudrais distinguer la faillibilité, la fragilité, la vulnérabilité et la faiblesse. Quatre termes, tous simples, mais que je crois qu'il convient d'essayer de préciser.

La faillibilité : nous sommes des êtres faillibles, c'est-à-dire que nous pouvons à un moment donné céder à la méchanceté, céder au mal et donc entraîner autrui dans le malheur d'une certaine façon. On le voit très bien dans des situations sportives par exemple, où soudain on est pris par le groupe, on a tellement envie de défendre sa propre équipe qu'on va tenir des propos sur l'arbitre ou tel ou tel joueur qui a fait son travail de joueur, que progressivement ça peut déraper et il y a eu des analyses sur les phénomènes de foules qui sont en effet tout à fait révélateurs par rapport à ça. Et puis, il y a des situations extrêmement graves, on pourrait prendre l'expérience de Milgram ou on pourrait prendre aussi, je pense à l'historien Christophe Browning qui parle du 101ème bataillon de réserve de la police allemande, il explique comment des hommes ordinaires, pas du tout nazis, ont tué comme ça des milliers de juifs par solidarité avec le groupe tout simplement, quand on les interviewait après.

Faillibilité - Fragilité - Vulnérabilité - Faiblesse

Il y a cette faillibilité extrême, si je puis-dire, mais aussi **notre faillibilité de tous les jours**. C'est le fait de manquer d'attention à l'autre alors qu'il est en position de souffrance et qu'il aurait besoin d'aide, de ne pas être attentif à la souffrance d'autrui, de ne pas prêter attention aux autres, toutes ces maladresses aussi « je ne fais pas le bien que je voudrais faire et je fais le mal que je ne voudrais pas faire ». Mais dans tous les cas, cette dimension-là c'est la faillibilité. Nous sommes tous susceptibles à un moment donné de déraper, d'être incohérent par rapport même avec nos propres valeurs, d'où la notion de vigilance vis-à-vis de soi.

La fragilité : il n'y pas si longtemps que ça, quand on parlait de fragilité c'était plutôt pour des caisses de carton avec de la vaisselle dedans. C'est-à-dire que c'était plutôt pour des objets « attention fragiles ». Et puis progressivement ça s'est imposé dans l'existence humaine comme étant quelque chose d'évident. Et en effet, la fragilité que l'on peut éprouver est rattachée à la finitude, c'est-à-dire que nous sommes des êtres finis, que nous allons mourir. Ce sentiment de finitude, - tout simplement la possibilité d'être malade - fait que la fragilité n'est pas quelque chose d'optionnel. La fragilité fait partie de la condition humaine. Nous sommes des êtres fragiles et c'est ce qui fait notre égalité ; nous sommes tous des êtres fragiles. C'est pour ça que je suis parfois réservé quand on dit « faire attention aux personnes fragiles ». C'est comme si on disait « faire attention aux personnes mortelles », parce que forcément toutes les personnes sont mortelles, toutes les personnes sont fragiles.

> La fragilité fait partie de la condition humaine.

La **vulnérabilité** concerne une dimension historique alors que la fragilité est transhistorique ou anhistorique plutôt. La vulnérabilité traverse la grande Histoire : une crise économique qui engendre le chômage, la précarité etc., qui fait qu'on est marqué par ça, blessé par ça, que l'on ne trouve pas sa place dans la société, mais aussi l'expérience personnelle. Freud dit dans son livre l'Interprétation des rêves : « une enfance vécue il y a trente ans, dès lors qu'elle s'est frayée un chemin vers les sources inconscientes affectives continue à agir toujours comme si elle était actuelle ». « Vulnérable » c'est la blessure, il y a des blessures que l'on porte avec soi et qui sont des expériences douloureuses qu'il faut apprendre à transcender, à dépasser et ça, on ne peut le faire que dans la rencontre de l'autre et parfois, avec un travail sur soi.

La faiblesse : Il y a cette formule : « c'est dans la faiblesse que je trouve la force ». Moi je ne l'entends pas forcément dans ce sens-là. On va dire que c'est une personne qui était faible parce qu'elle était malade et qu'elle était encore trop faible pour pouvoir se lever, spontanément on va le dire comme ça et le rattacher à la corporéité, au corps. Mais moi, je l'entends au sens psychique du terme cette faiblesse. Un philosophe du XIXème siècle, dit : « j'ai trouvé la force là où on ne la

soupçonne pas, chez des gens doux, simples, obligeants, sans aucun penchant à la domination et inversement, le goût de dominer m'est toujours apparu comme un signe de faiblesse intime ». Il y a une sorte de renversement tout à fait intéressant ! La faiblesse comme je l'entends, je l'entends au niveau plutôt psychologique.

Il y a plusieurs figures de la faiblesse :

- D'abord c'est l'incapacité de rentrer dans le champ de la conflictualité ; par exemple, dans le rapport à l'éducation. J'ai pu rencontrer des mères qui disaient « je ne peux pas rentrer en conflit avec mon enfant, j'ai peur de le faire souffrir ou qu'il ne m'aime plus », donc l'incapacité d'entrer dans le champ de la conflictualité. C'est aussi l'impossibilité d'entrer en conflit dans le champ social, au niveau de la citoyenneté, etc.

- Un deuxième élément : c'est se sentir réifié par le regard de l'autre. C'est-à-dire qu'on attend tellement de l'autre, on trouve son jugement tellement fondamental, qu'on ne peut plus exister, d'une certaine façon, qu'on n'arrive plus à émerger hors d'une certaine subjectivité.

- Troisième élément, une quête hyperbolique d'honneur et de reconnaissance. Et là aussi ça nous mène, d'une certaine façon, à une forme de faiblesse problématique.

Faustin : Vous avez distingué vulnérabilité et fragilité : la fragilité est intrinsèque, on est tous des êtres finis, limités mais aussi vulnérables. À cause de changements sociaux très nombreux on est obligé de s'adapter et on est face à une faiblesse encore plus grande qui ne dépend pas de nous, mais que, pourtant, on pourrait modifier ou convertir en joie. Comment convertir tout cela en vraie joie ?

Fred Poché : N'allons pas trop vite à articuler vulnérabilité et joie, ou fragilité et joie mais là je vais dire vulnérabilité au sens de ce que j'ai évoqué tout à l'heure. Il y a des aspects de la vulnérabilité qui tirent vers la tristesse. La fragilité est quelque chose d'essentiel et d'important sur lequel on peut s'appuyer. Mais c'est l'hyper vulnérabilité qu'il faut essayer de dépasser et sur lequel il faut travailler. La vulnérabilité peut conduire à l'impossibilité de trouver sa place, d'oser intervenir. On peut jalouser les autres aussi parce qu'on dit d'eux qu'ils ont une aisance, une facilité, pour s'exprimer, pour trouver leur place, qu'ils réussissent. Donc on se sent de plus en plus vulnérable au regard de la réussite de l'autre. Voilà un premier élément d'une vulnérabilité qui peut être problématique parce qu'on se sent tellement à fleur de peau qu'on ne parvient pas à être du côté de la joie, mais plutôt du côté de la tristesse.

En revanche on peut trouver des points d'appui dans la fragilité, parce que justement il y a dans cette expérience-là le sentiment que la solidarité n'est pas optionnelle. Parce nous sommes des êtres fragiles, nous mesurons que nous sommes interdépendants. L'autonomie, qu'on nous vend régulièrement, « je me suis fait tout seul, je suis autonome etc. », est d'une certaine façon un leurre, car elle est toujours construite sur la participation des autres. Je prends un exemple : je suis venu ce matin parce que j'avais des moyens de transport. Je viens ici, quelqu'un a mis une bouteille d'eau c'est pratique quand on parle, quelqu'un a installé la salle, il y a eu toute une organisation, qui est impressionnante d'ailleurs, il y a des gens qui ont fabriqué les micros… Vous voyez nous sommes interdépendants et ça c'est vraiment fondamental. Et puis aussi on peut dire qu'il y a une fragilité de la force et une force de la fragilité. **Fragilité de la force** parce que justement quand on se croit tout puissant, indépendant, autonome eh bien on s'aperçoit très vite qu'il suffit d'un petit accident, il suffit d'une jambe cassée pour se rendre compte que nous sommes interdépendants. Et en revanche, **force de la fragilité** parce que justement une fois que l'on a expérimenté cette dimension de l'existence comme étant une dimension qui fait partie de la condition humaine, on s'aperçoit que c'est notre relation à l'autre qui nous construit, que nous sommes des êtres « avec » et qu'on ne peut pas échapper à cette dimension-là.

> Il y a une fragilité de la force et une force de la fragilité

Il y a aussi un consentement à la dé-maîtrise parce que quand on est du côté de la maîtrise on n'est pas du côté de la joie, on est du côté de la tristesse. Je veux maîtriser, je veux maîtriser mon avenir, je veux maîtriser la relation aux autres etc. Eh bien non ! Il y a du champ, il faut lâcher prise, il y a une part de désapropriement.

Il y a de la joie dans l'accompagnement, dans la rencontre de personnes qui éprouvent le plus fortement les processus de vulnérabilisation. Je pense à des personnes en situation de handicap, je pense à des personnes qui vivent la précarité, je pense à des personnes qui viennent d'un autre pays et qui sont un peu perdues dans l'univers dans lequel on se trouve. Dans l'expérience d'accompagnement de ces personnes-là, il y a une expérience de réciprocité. On goûte alors une joie qui est celle d'essayer de vivre en relation, en cohérence avec ce que j'ai pu entendre tout à l'heure avec le clown.

Et puis un dernier point, c'est l'humour. J'aurai presque envie de dire, « s'il me manque l'humour je ne suis plus qu'une cymbale retentissante ». Évidemment c'est une traduction de Corinthiens 13 un peu particulière -vous m'en excuserez- mais pour dire que l'humour, même dans les

> « S'il me manque l'humour je ne suis plus qu'une cymbale retentissante ».

situations où on se sent fragile, c'est la distanciation par rapport à soi, c'est la distanciation par rapport à la situation, c'est le fait de se retrouver aussi, parce que quand on rit, on rit avec d'autres, il y a donc quelque chose de la corporéité. Le rire n'est pas simplement le sourire, on rit, et donc la joie donne de la place à l'humour car quand je ris avec l'autre, je fais l'expérience justement de la rencontre de mon frère en fragilité, de ma sœur en fragilité.

Je terminerai en reprenant une formule du Deutéronome : je fais le choix de la vie ! (Dt 30,15).

Bérangère : Monseigneur Blanchet, est-ce que vous pourriez nous éclairer sur le lien entre la fragilité et la joie de Christ, avec un regard sûrement plus théologique sur cette notion ?

Monseigneur Dominique Blanchet : C'est toujours un bon réflexe -lorsqu'on a des questions qui sont de cette profondeur-là- d'aller contempler le Christ, de regarder le Christ, de voir chez Lui ce qui nous est donné à comprendre. La joie dans l'Évangile, il me semble qu'on en n'entend pas souvent parler, il n'y a pas d'exemple qui vienne facilement à l'esprit, de joie que l'on connaît habituellement, tel que celui de la joie lorsqu'on éclate de rire, lorsqu'on est heureux, une joie que l'on pourrait qualifier de superficielle, qui n'est pas pour autant négative, mais qui est de cette joie commune que nous vivons, que nous expérimentons. Il y a une autre joie commune dont nous vivons et c'est celle dont parle l'Évangile, elle est une joie intérieure, une joie du dedans. Aimée Degallier-Martin a cette expression : « il y a la joie du dehors et la joie du dedans, je voudrais te souhaiter les deux joies, mais si tu ne devais en choisir qu'une, je te souhaite la joie du dedans ».

Le Christ donne à voir la joie du dedans. Dans les chapitres 14 à 17 de l'évangile de Jean la joie du Christ est évoquée. C'est le moment de la Passion, juste après le dernier repas de Jésus et avant Gethsémani. Le Christ parle sur plusieurs versets, de la joie. Il parle de sa joie avec la volonté de la donner à Ses disciples ; il veut que cette joie soit parfaite, en eux.

C'est au moment qu'on pourrait imaginer être le plus difficile que le Christ non seulement parle de sa joie, mais Il en parle avec la volonté de la donner, de la transmettre : « je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite ». Il vient de rappeler que, Lui, est fidèle au commandement de son Père et qu'il invite ses disciples à être fidèles à ses commandements : « aimez-vous les uns les autres ». Et Il rajoute « je vous ai dit cela comme un secret, je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite ». Ça donne envie de la connaitre cette joie, surtout à ce moment-là, essentiel, et donc je crois qu'on a à scruter, à guetter pour la trouver. Il le redit aussi dans la prière, que l'on qualifie de sacerdotale, à Gethsémani en Jean au chapitre 17 : « maintenant je vais à toi et

je dis ces paroles dans le monde pour qu'ils aient en eux la joie », et toujours avec cet adjectif, « dans la plénitude ». La plénitude, c'est à dire quelque chose de parfait, de plein, dans la joie du Christ.

Quelle est cette joie pleine et parfaite du Christ ? J'évoquais cette expression **de joie du dedans**, cette joie qui nous est souhaitée. Chaque fois que l'on parle de la joie du Christ, nous l'associons en quelque sorte à un moment de fragilité extrême. Ce n'est pas sans lien avec ce que Fred Poché vient de nous dire sur la finitude, lorsqu'il associait fragilité et finitude. Si nous voulons associer joie et fragilité chez le Christ c'est bien avec cette joie du dedans qui peut s'exprimer au dehors. Dans les chapitres 14 à 17 de l'évangile de Jean, le Christ est très pédagogue, je vous invite vraiment à les lire si vous voulez creuser, approfondir, méditer cette joie du Christ. En Jean 16, 20 -22, il donne une image à ses disciples, dans ce moment ultime : « vous allez pleurer et vous lamenter : tandis que le monde se réjouira, vous, vous serez dans la peine. Mais votre peine se changera en joie » et il ajoute : « la femme qui enfante est dans la peine parce que son heure est arrivée mais quand l'enfant est né elle ne se souvient plus de sa souffrance car elle est heureuse qu'un être humain soit venu dans le monde, vous aussi maintenant vous êtes dans la peine mais je vous reverrai et votre cœur se réjouira et votre joie personne ne vous l'enlèvera » Il y a quelque chose comme d'un secret du Christ et d'une promesse.

« Je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite. »

Je vous propose **un petit parcours rapide dans les Écritures** :

- Dans les Écritures on entend parler de la joie mais d**e la joie dans le ciel**. Alors à certains moments il y a une invitation, par exemple « exulte de joie fille de Sion ». Une invitation à pousser des cris de joie et une invitation à se réjouir. Mais on peut se demander, finalement, d'où va venir cette joie, si ce n'est en référence à l'annonce du Messie. Mais il y a aussi de la joie, dont on nous parle, il y a de la joie dans le ciel. Par exemple, on dit même que « la joie du Seigneur est notre rempart ». C'était la lecture du livre du Néhémie, la première lecture : « La joie du Seigneur est notre rempart ». Il y a de la joie au ciel, il y a de la joie du Seigneur. On le chante dans les Psaumes. « Joie au ciel, exulte la terre ». Il y a de la joie au ciel, on le dit dans l'Évangile quand Jésus dit « il y a plus de joie au ciel pour un seul pêcheur qui s'est converti que pour 99 justes qui n'ont pas besoin de conversion ». Cette joie au ciel c'est le premier temps je dirais, sur lequel je m'arrête en essayant de comprendre la joie du Christ.

- Puis c'est en regardant le Christ, en regardant ce mystère de l'Incarnation que l'on comprend que **cette joie-là elle touche la terre.** Elle touche la terre en passant par le cœur de l'homme. Les premières manifestations de cette joie dans l'Évangile, c'est avec Marie. Avec Marie et Elisabeth. Par exemple la rencontre à la Visitation, eh bien il y a de la joie ! Il y a de la joie de partout dans cet Évangile ! En Marie, dans son Magnificat il y a de la joie. Dans le sein d'Elisabeth, il y a de la joie qui vient toucher la terre. Cette joie du ciel touche la terre. On le voit aussi, par exemple, quand Jésus reçoit les disciples qui reviennent de mission et l'Évangile nous dit, que sous l'action de l'Esprit Saint, Il exulte de joie en disant « Père je te loue d'avoir révélé cela aux petits et de l'avoir caché aux sages et aux savants ». Là, il y a une joie sous l'action de l'Esprit-Saint, on peut le noter. Ça vient d'en haut, là encore. Ça vient du ciel.

La joie qui vient du ciel et qui touche la terre assume la fragilité

- Un autre trait des Écritures, c'est que cette joie qui vient du ciel, il me semble que vraiment c'est cette joie du dedans, cette joie qui est pascale, **cette joie assume la fragilité**. Ce n'est pas une joie malgré la fragilité, malgré la finitude. C'est une joie qui assume la finitude. Le Christ en parle en ayant le désir de la transmettre au moment de la Passion. Je crois que c'est vraiment très suggestif de regarder le Christ, de regarder le Christ dans sa passion, nous disant « je veux que ma joie soit en vous ». Il y a quelque chose d'extrêmement provoquant. Et là je crois qu'on est au cœur du mystère chrétien. Lorsque l'on expérimente cette joie, lorsqu'on l'annonce, lorsqu'on est capable d'en vivre et de la nommer, de la désigner, on n'est pas loin, on est même à l'annonce de Pâques. On est à l'annonce du Christ ressuscité. Il faut traverser la croix pour accueillir cette joie dont nous parle le Christ. Il faut accueillir le Ressuscité.

- Dans l'expérience de l'Eglise, on nous parle à nouveau de **la joie comme un fruit de l'Esprit-Saint**. Le Christ disait : cette joie vous sera donnée. Dans la première lettre aux Thessaloniciens, Saint Paul s'adresse à ses frères : « nous savons frères bien-aimés de Dieu, vous avez été choisis par lui. En effet notre annonce de l'Évangile n'a pas été chez vous simple parole mais puissance, action de l'Esprit-Saint. Vous savez comment nous nous sommes comportés chez vous pour votre bien. Et vous-même en fait vous nous avez imités, nous et le Seigneur, en accueillant la Parole au milieu de bien des épreuves avec la joie de l'Esprit-Saint. Ainsi vous êtes devenu un modèle pour tous les croyants de Macédoine » 1Th 1, 4-7. Il y a un passage obligé de passer par cette fragilité, pour accueillir cette joie qui est un don de

[accueillir] la Parole au milieu de bien des épreuves avec la joie de l'Esprit-Saint

l'Esprit-Saint. Saint Paul dans la lettre aux Romains aussi en parle comme un signe du royaume de Dieu. « Le royaume de Dieu ne consiste pas en des questions de nourritures ou de boissons qui nous procurent aussi une forme de joie. Le royaume de Dieu est justice, paix et joie dans l'Esprit-Saint » Rm 14, 17. Cela nous fait penser au Pape François avec son exhortation apostolique *La joie de l'Évangile* que vous citiez tout à l'heure : « la joie de l'Évangile remplit le cœur de tous ceux qui rencontrent Jésus ». Quelque chose qui remplit le cœur de tous ceux qui rencontre Jésus, voilà ce que je voulais évoquer à propos cette joie et fragilité chez le Christ.

Faustin : Vous avez parlé de la volonté de Jésus Christ de transmettre cette joie à ses disciples. D'une certaine manière nous sommes tous des disciples du Christ. Comment être associé à cette joie à l'image des disciples qui ont eu une certaine difficulté à assumer pleinement leur fragilité, le fait que leur maître allait partir. Et comment ensuite assumer et vivre cette joie ?

Monseigneur Dominique Blanchet : Lorsqu'on regarde les disciples et les débuts de l'Eglise il faut, d'une part, s'arrêter sur l'expansion de l'Eglise dans les Actes des Apôtres accompagnée par cette joie qui est portée par la communauté. Mais, d'autre part, **il ne faut pas oublier de faire le détour par la Croix**. Et au pied de la croix : c'était fragile. Il n'y en a pas beaucoup qui sont restés là. On est devant quelque chose d'incompréhensible parce que c'est difficile de tenir ensemble. Ce qu'il se passe à la Croix est cette joie promise par le Christ, mais ce n'est pas nouveau ! Tout au long de l'Évangile on entend le Christ alerter. Par exemple dans l'Évangile selon Saint Marc, lorsque Jésus guérit un malade et lui dit « surtout ne va le dire à personne » alors qu'on n'a qu'envie de raconter que ce qui vient de se passer. À la multiplication des pains, tout le monde veut le faire prophète, et Jésus, lui, il s'en va, il s'enfuit, parce qu'il y a une erreur, il y a un sérieux malentendu, et on risque de se tromper. La pédagogie du Christ avec ses disciples elle est permanente au long de l'Évangile, et elle cherche à mettre les disciples sur le bon registre, c'est-à-dire sur ce créneau-là et à ne pas les détourner devant la fragilité. Et qu'est-ce que vous voulez ? On a envie de se détourner et dire : « fragilité donc impasse, euh ça ne passe pas… ». Le Christ lui nous dit : « ça passe !». C'est ça l'annonce du Christ. Alors, lorsque le Christ accueille sa fragilité, il y a une lumière à chercher. Le Christ nous montre dans la fragilité, ce cœur tourné vers le haut, tourné vers le Père, qui ne déçoit jamais et de qui il attend tout. Et y compris la joie, qui va passer, qui va assumer cette fragilité.

> La pédagogie du Christ avec ses disciples cherche à ne pas les détourner de la fragilité

Le Christ manifeste souvent ce cœur dans les miracles de l'Évangile. À la résurrection de Lazare, on voit à la fois le Christ pleurer, touché par la finitude parce

que la finitude atteint l'homme, atteint son ami Lazare ; et en même temps il dit « c'est pour révéler ta gloire que cela arrive». Il y a quelque chose de provoquant et de très étonnant. Au fur et à mesure, les disciples qui marchent avec lui, qui l'entendent prêcher et manifester le Royaume sont éduqués dans cette tension permanente entre la fragilité et puis, là je ne parlerais pas de la joie, mais de la consolation de Dieu ; Dieu se manifeste pour permettre de traverser cette fragilité. **Il s'agit pour les disciples –pour tout disciple- d'accueillir la fragilité plutôt que de la contourner**.

L'Évangile nous montre l'inverse de l'idée que Dieu ferait meilleure alliance avec les forts qu'avec les fragiles. Fred Poché a déjà évoqué cette phrase de Saint Paul : « C'est quand je suis faible que je suis fort » 2 Co 12, 10. Saint Paul a des phrases bien étonnantes ! Les deux premiers chapitres de la première lettre aux Corinthiens qui nous parlent du langage de la croix comme d'un langage de sagesse, sont vraiment étonnants à lire. Je vous lis juste un petit passage. « Alors que les Juifs réclament des signes miraculeux et que les Grecs recherchent une sagesse, nous nous proclamons un Messie crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les nations païennes. Mais pour ceux que Dieu appellent, qu'ils soient Juifs ou Grecs, ce Messie, ce Christ est puissance de Dieu et sagesse de Dieu » 1 Co 1, 22-23. Et un peu plus loin : « ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour couvrir de confusion les sages, ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour couvrir de confusion ce qui est fort. Ce qui est d'origine modeste, méprisé dans le monde, ce qui n'est pas, voilà ce que Dieu a choisi pour réduire à rien ce qui est » 1Co 1, 27-28. La conclusion de Saint Paul est suggestive, « ainsi, aucun être de chair ne pourra s'enorgueillir devant Dieu » 1 Co 1,29.

> « Nous, nous proclamons un Messe crucifié […], ce Christ est puissance de Dieu et sagesse de Dieu »

Celui qui fait l'expérience de travailler à l'œuvre de Dieu en connaissant et en assumant sa fragilité perd son orgueil. Il ne peut pas s'enorgueillir de ce qui arrive, il est obligé de raconter ce qui s'est passé et qu'il a assumé sa fragilité.

Le récit de la multiplication des pains (Jn 6) est très intéressant et mérite que l'on regarde comme cela s'est passé. La foule est présente et Jésus pose une sorte d'épreuve à Philippe : « Où achèterons-nous du pain pour qu'ils aient à manger ? ». Saint Jean précise : «Jésus disait cela pour le mettre à l'épreuve, parce que Lui-même savait bien ce qu'il allait faire. » Et on imagine volontiers la suite « où est-ce qu'on va trouver suffisamment de pain pour nourrir tout ce monde ? » C'est une véritable épreuve, il faut sortir une réponse, c'est

> « Comment cela pourrait-il se faire ? » La réponse est d'en haut !

difficile, comment ça va se faire, là est la véritable épreuve. Philippe tombe dans le panneau, parce qu'il calcule avec ses propres forces ; il a oublié qu'il était fragile, qu'il ne peut pas nourrir cinq mille personnes. Il le dit assez vite lui-même, deux cents journées de travail ne suffiraient pas pour rassasier cette foule. On retrouve cette question ailleurs dans l'Evangile, avec Marie qui dit aussi : « Comment cela pourrait-il se faire ? » Lorsque l'ange lui annonce la venue du Christ dans sa chair : « Comment cela pourrait-il se faire ? » Lc 1,34. Puis assez vite, on entend le témoignage de la foi et de la confiance qui vient étonner la foi de Marie, qui croit ce que l'ange lui dit. De même, la foi d'André qui dit « il y a bien là un enfant qui a cinq pains et deux poissons. » C'est surprenant ! J'apprécie beaucoup André pour ça ! Il dit ce qu'il voit, ce qu'il a, c'est-à-dire rien : « Mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? » Qu'est-ce que cela pour tant de monde, ces cinq pains et ces deux poissons, n'empêche que c'est cela que le Seigneur va multiplier pour nourrir la foule. Si j'ai la chance de rencontrer André au ciel, je lui dirais « chapeau », parce que c'est vraiment très impressionnant. Jésus est pédagogue puisqu'Il dit que c'est pour mettre à l'épreuve Philippe, et que lorsqu'on regarde André, on voit l'épreuve se résoudre. S'ensuit tout le discours sur le pain de Vie parce qu'il va falloir s'habituer à recevoir ce pain d'en haut. La question n'est pas « où est-ce qu'on va aller courir trouver le pain ? », mais « d'où trouverons-nous assez de pain pour nourrir cette foule ? » La réponse est d'en haut.

Un peu plus loin au chapitre 12, les Grecs veulent voir Jésus, et, curieusement, ou pas, c'est la cohérence de l'Évangile de Jean, ils viennent voir Philippe qui en parle à André, on retrouve les deux mêmes. Autre version, ils viennent voir André, et André en parle à Philippe. On retrouve les deux mêmes, et c'est à ce moment-là que Jésus évoque la parabole du grain de blé qui doit tomber en terre, qui, s'il ne meurt pas, ne portera pas de fruits. On entend l'épreuve de Philippe dans le cœur du Christ, qui comprend qu'Il va pouvoir donner le peu de choses qu'Il a en propre, à savoir Sa vie, pour le salut du monde. Les deux mêmes sont là, Philippe et André, et il y a quelque chose de la pédagogie du Christ et de l'initiation des disciples, pour pouvoir entrer dans le chemin du Christ, tenir à la croix et accueillir la joie qui est donnée, qui est multipliée, un peu comme on l'entend ici à la multiplication des pains. Mais c'est un travail de tous les temps ! Les disciples ont fait ce chemin, mais la foule n'a pas fait ce chemin, C'est pourquoi elle court après Jésus ; elle se dit, c'est super, un gars qui multiplie comme ça et qui nous donne le pain, facile, il faut qu'on reste avec lui. Jésus est obligé de partir, c'est une initiation permanente. Nous-mêmes nous sommes pris dans cette initiation-là.

Bérangère : Est-ce que vous pourriez nous parler dans votre expérience ecclésiale en tant que prêtre, vicaire, ou maintenant évêque, sur ces expériences de fragilité

qui sont sources de joie ? Est-ce que vous avez eu l'occasion de rencontrer des personnes comme des André ou des Philippe au sein de votre chemin de vie ?

Monseigneur Dominique Blanchet : Là où j'entends la fragilité, je suis intéressé, et parfois ça peut être des choses très fragiles, qui a priori n'ont pas d'allure, mais je sens qu'il y a quelque chose de la bonne compréhension de l'Alliance, et je sais qu'il va y avoir du fruit. Je crois à la promesse du Christ. Çà détourne le regard des grands projecteurs, on va regarder ailleurs, un peu comme les enfants. Je me souviens d'une fois où je visitais, avec les enfants, le zoo de Doué-la-Fontaine, il y avait quelqu'un qui faisait un brillant exposé sur un animal et sa façon de se nourrir. Puis, un petit enfant qui était là, accroupi, s'exclame « oh, une grenouille !». Et c'était complètement décalé, mais voilà je crois qu'on est souvent comme ça : il y a des choses qui sont brillantes, qu'on veut nous imposer, et puis tout d'un coup, clac !, il y a une petite chose, là, pour laquelle on se dit, ça c'est intéressant ! Il ne s'agit pas forcément de mépriser ce qui se dit sous les feux du projecteur, mais pour moi, c'est plutôt un critère que je vais essayer d'enrichir.

Lorsque Saint Paul écrit : « c'est quand je suis faible que je suis fort », c'est vraiment une expérience, il est à ce moment affronté, il est éprouvé, sa fragilité il la connaît, il le dit souvent, « J'ai failli mourir plusieurs fois en traversant la mer ». Lorsqu'on regarde dans l'Église, il y a cette association de joie et de fragilité. Le Pape a dit plusieurs fois : « là où il y a des religieux, il y a de la joie ». Là où il y a des religieux, il y a de la joie... Le thème du rassemblement des jeunes religieux était « messagers de la joie » et on voit un flash mob sur la place Notre Dame, à Paris, avec de la joie. Alors on pourrait être seulement arrêté par la joie extérieure et se dire « être religieux ça donne de la joie facile ». Mais non, quand on entre dans l'expérience des religieux, c'est une joie qui va passer par la fragilité, qui va passer par la précarité assumée. Jean Paul II l'avait exprimé dans l'exhortation sur la vie consacrée : « le premier devoir de la vie consacrée, est de rendre visible les merveilles opérées par Dieu dans la fragile humanité des personnes qu'Il appelle. Plus que par les paroles, ces dernières témoignent de Ses merveilles par le langage éloquent d'une existence transfigurée, capable de surprendre le monde » Vita Consecrata n°20. Honnêtement, pensez aux religieux, religieuses qui vous ont marqués, il y a vraiment quelque chose de cette

> Dans l'Église, il y a une association de joie et de fragilité

humanité commune, fragile, mais qui proclame par la totalité de l'existence, que Dieu suffit pour tout combler, pour combler toutes les attentes.

Au-delà de la vie consacrée, je pense à deux lieux qui ont été vraiment des lieux de nourriture. J'ai été aumônier de plusieurs communautés de Foi et Lumière, avec des personnes handicapées. Mais qu'est ce qui fait que, ici j'entends bien les deux : fragilité et joie ? Je pense qu'il y a deux choses. Les communautés Foi et Lumière sont des communautés qui ont été fondées par Jean Vanier et Marie-Hélène Mathieu, par la Providence : une famille qui est allée à Lourdes et qui n'a pas pu être accueillie dans le sanctuaire pour les célébrations, à cause du handicap de leur enfant. Cette famille a trouvé appui auprès de Jean Vanier et de Marie-Hélène Mathieu et qui ont dit : « eh bien on va se mettre ensemble et on va aller à Lourdes, en constituant des petits groupes ». Ils ont créé ce rassemblement, ce pèlerinage à Lourdes, et de là sont nées les communautés Foi et Lumière avec un chant : « Amis, chantons notre joie ». C'est un chant qu'on chante parfois dans nos communautés paroissiales, il est né ici, ce sont les communautés de Foi et Lumière qui l'ont mis en œuvre, et qui le chantaient, il paraît, à tue-tête dans les rues de Lourdes. Ce rassemblement de milliers de personnes avec en leur sein des milliers de personnes handicapées qui chantaient leur joie a beaucoup marqué Lourdes. Des milliers de personnes qui chante leur « tout » marqué de fragilité apparente, évidente, et c'est ça qui marque dans une communauté Foi et Lumière. Cette communauté a un critère de nombre, on ne peut pas être plus de 30 ou 40, au-delà de 40, il faut fonder. Ce sont des communautés qui fondent beaucoup et avec le critère que tous puissent être reliés les uns aux autres.

C’est dans l’accueil de sa fragilité qu’est la Lumière

Quelqu’un d’une communauté Foi et Lumière que j’accompagnais, a dit au bout de quelques rencontres « c’est ma communauté ». Elle disait ça à ses parents qui étaient très surpris parce qu’elle prend en pleine figure le fait qu’elle est une personne handicapée, alors que ses parents essayaient de cacher un peu ça. « Ici, tout le monde me parle, dans cette communauté ». C’est vraiment beau comme parole pour désigner une communauté chrétienne. Et il y a une autre chose. C’est que du coup nos fragilités apparaissent, parce qu’il y a des personnes valides et des personnes handicapées qui font communauté ensemble. Moi si je me considère comme une personne valide, avec elle, eh bien je ne peux pas cacher mes fragilités. Voyez ce sont des personnes qui viennent m’obliger à les dire mais pas de façon maladroite, ou de façon indiscrète. Dans une communauté Foi et Lumière, on sent que vouloir cacher sa fragilité est en fait une impasse, mais que c’est dans l’accueil de sa fragilité qu’est la Lumière. Les personnes handicapées sont vraiment un mystère dans notre Eglise. Elles sont très révélatrices de ce chemin-là, il y a une grâce particulière, et comme elles connaissent nos fragilités, elles ne théorisent pas

donc c'est une grâce vraiment très gratuite, enfin, il n'y a pas d'orgueil du tout dans cette affaire-là. Cela nous est donné.

Et puis il y a un autre lieu auquel je pense et qui est bien connu je pense dans l'assemblée que nous formons ce matin : c'est Taizé. Il y a bien quelque chose d'étonnant à Taizé, c'est qu'ils pourraient avoir des dons très nombreux, mais qu'ils les refusent. Cela fait partie de leurs règles, dont j'ai repris un petit extrait : « notre vocation de communauté nous a engagés à vivre de notre seul travail, n'acceptant ni don, ni héritage, ni cadeau rien, absolument rien. L'audace de ne s'assurer aucun capital sans peur de la pauvreté possible, donne une force paisible ». C'est curieux ces communautés qui s'attachent à rester fragiles. Si les frères de Taizé avaient accueilli les dons, les repas seraient tout autres ! On dormirait dans des lieux beaucoup plus confortables mais est-ce que Taizé ne serait pas perdu ? Il y a quelque chose de mystérieux dans ces gens qui tiennent et qui disent « attention, pas de don, pas de legs », alors qu'ils pourraient en avoir mais s'ils font ça, ils perdent ce qu'ils sont et ils perdent la grâce en même temps.

Je termine avec quelques indications pour nos communautés chrétiennes. J'en ai repéré trois mais il y en aurait bien d'autres et c'est pour laisser la place à l'échange après. Je crois que dans nos discernements, dans nos communautés chrétiennes, dans nos Eglises, dans nos diocèses, il y a vraiment un critère sur la joie.

- Il y a vraiment un discernement assez fin à faire sur la joie **: cette joie du dedans, cette joie du dehors**. Parce que ça peut être triste de participer à une fête où il y a une vraie joie exprimée du dehors mais où on n'arrive pas à accrocher parce qu'on n'a pas trouvé la porte de celle du dedans. Cela nous est arrivé à tous de participer à une fête avec le cœur triste, et faire semblant d'être joyeux, d'être comme un clown, un clown triste. Et là, je crois que le critère de cette vraie joie c'est vraiment un critère important et de trouver cette alliance du fragile et du fort, et d'apprendre dans nos communautés à le reconnaître comme étant non pas quelque chose d'exceptionnel, mais étant le cœur-même de la force de nos communautés chrétiennes.

- Le deuxième point c'est **le fait d'accueillir cette fragilité comme une occasion de sourire à la joie du Christ**. Je pense que dans l'Eglise, on a peur souvent de ce qui est fragile. Parfois on va se dire : « on va arrêter de faire cela parce qu'on n'est pas assez nombreux » On a des critères qui sont des critères du monde et qui ne sont pas des critères de l'Évangile. Apprendre à accueillir la fragilité comme, peut-être, la porte du Christ, je pense que c'est une indication aussi pour nos communautés chrétiennes. I y a une vraie chance de pouvoir accueillir la grâce du Christ avec nous. Il faut qu'on y aille avec nos fragilités, avec notre âge, avec nos limites, avec plein de choses comme ça. Mais il faut les regarder avec lucidité et se dire « c'est peut-être le lieu où réside le Christ ». En disant cela, je pense à l'épreuve de Philippe.

- Enfin, troisième critère, **cette recherche sur ce que Dieu attend d'eux, attend d'elles.** Une formule que l'on cite souvent : « Dieu n'appelle pas les forts mais Il rend fort ceux qu'Il appelle ». Parfois, lorsque l'on envisage d'être prêtre où d'être religieux, religieuse, on a peur de nos fragilités, on risque de se mesurer nous-même, alors que le Seigneur a besoin de notre fragilité pour faire alliance avec nous. Il a besoin qu'on lui donne notre fragilité. Lorsque j'ai compris que le Seigneur m'appelait à Lui consacrer ma vie comme prêtre, j'étais bègue. Je me disais ce n'est pas possible. Le ministère de la parole est très présent dans le ministère de prêtre. Je me disais que je ne pouvais pas. Et c'est dans mon expérience au Burkina Faso où effectivement il y a eu ce retour de la communauté africaine avec laquelle j'étais, et puis c'est dans ce moment-là, le Seigneur m'a guéri dans ce moment-là. Enfin, heureusement, je suis revenu avec une parole plus aisée et alors ce qui m'étonne beaucoup c'est le prêtre à qui j'ai dit « je crois que le Seigneur m'appelle à être prêtre mais je ne peux pas ». Il m'a demandé pourquoi je ne pouvais pas. Alors je lui ai dit « mais parce que je suis bègue », il m'a répondu « mais ça, ça n'a rien à voir ». Ce n'est pas du tout à force de compétences de costaud qu'on est appelé par le Seigneur, c'est du fond du cœur et Il sait faire avec les personnes qui Lui présentent leurs fragilités.

Pour le temps de questions-réponses nous accueillons Delphine et Arnaud, qui sont aussi à Sciences Po, au centre Saint Guillaume.

Delphine : Première question, peut-on parler objectivement de la joie, et comment ne pas tomber dans une joie naïve ?

Monseigneur Dominique Blanchet : Je crois que la joie est perceptible. Quand on est dans un milieu joyeux, il y a quelque chose qui peut être contagieux, et parfois qui peut faire souffrir quand on a le cœur vraiment triste et qu'on n'a pas trouvé la clé, comme je le disais tout à l'heure. Il y a des joies qui peuvent être contagieuses, qui font du bien, qui peuvent guérir, qui se transmettent. Je crois que seul celui qui expérimente la joie peut dire qu'effectivement c'est bien de la joie. On ne peut pas trop la qualifier de l'extérieur, je dirais c'est quelque chose d'existentiel, c'est de l'expérience. Alors que de l'extérieur on aurait dû dire « ce n'est pas possible de la joie ici », il y a des personnes qui nous marquent quand même, qui témoignent d'une joie, par exemple les personnes handicapées. Pour moi on est obligé de passer par la personne, c'est elle qui dit : « j'expérimente la joie »

Fred Poché : Cela me fait penser au livre *La Cité de la Joie* : de l'extérieur il n'y a pas de joie et finalement il y en a. **Peut-être faudrait-il distinguer joie, plaisir et bonheur** en fait. Parce que le plaisir on peut l'éprouver en s'achetant une glace, ça fait plaisir, ou en lisant un bon livre. Le bonheur c'est quelque chose, je crois, qui

s'inscrit dans une temporalité longue. J'évoquais au moment de l'introduction tout à l'heure Paul Ricœur. Il dit que ce qui est important pour une existence qui tienne la route c'est de viser le bonheur avec et pour les autres dans des institutions justes qui nous font croiser à la fois l'expérience personnelle et le rapport à l'autre. L'autre, qui est celui que je rencontre mais aussi le tiers, le chacun, celui envers qui j'ai des responsabilités mais que je ne rencontre peut-être pas forcément.
J'aurai tendance à situer la joie, en effet, comme une expérience personnelle, subjective on pourrait dire, mais toujours en lien avec une dimension de création. On crée quelque chose dans la joie. On crée la joie de produire ensemble. On est dans une relation avec l'autre, soit du côté de l'accueil, c'est la joie de retrouver l'autre et de l'accueillir, soit du côté du faire ensemble, c'est la joie de faire quelque chose avec d'autres. Il y a quelque chose non pas d'une joie simplement personnelle, mais d'une joie parce qu'on produit ensemble, dans la relation à l'autre, quelque chose qui produit une humanité joyeuse et qui ait du goût et qui ait du sens.

Arnaud : Autre question, Monsieur Poché, si la quête d'honneur et de reconnaissance est de la faiblesse, l'ambition est-elle une faute ?

Fred Poché : Je ne parle pas seulement en termes de faute, ce n'est pas du tout dans une logique de culpabilisation. Simplement : avoir de l'ambition, mais pour quoi ? On peut avoir de l'ambition pour vouloir servir les autres, pour vivre des solidarités, pour manifester des attentions, pour avoir une profession où on va être utile à la société, c'est une belle ambition. C'est superbe et il faut aller dans ce sens-là. Beaucoup d'entre vous allez aller sur ce terrain-là donc soyez ambitieux, en effet ! Mais la difficulté quelque fois c'est que quand on est focalisé sur le désir de reconnaissance, d'honneur, on finit par oublier l'horizon. Quel est la finalité de tout cela ? Dans quel sens je veux structurer mon horizon, mon existence ? Il y a des critères d'une certaine façon qui se rattachent à la question de la joie : c'est le sens, le désir et la communication. Et ce n'est pas un hasard si les spécialistes disent que c'est ça qui est atteint dans la dépression. Parce que, quel que soit ce qu'on fait, on peut à un moment donné éclater. Les études se passent bien, on sent qu'on a une compétence, on sent qu'on est pertinents qu'on a une certaine puissance. A un moment donné, parce qu'il y a un événement, un décès dans la famille, un accident, un copain qui n'est pas bien, etc. on se pose la question du sens. Quel est le sens de mon existence ? Est-ce que c'est d'acquérir, d'acquérir, d'acquérir, etc. soit de l'argent soit des diplômes. Est-ce qu'il n'y a pas autre chose ? Bien sûr il faut

Le sens, le désir et la communication nous permettent de faire émerger de la joie.

des diplômes dans la société qui est la nôtre, mais quelle est la production de sens ? Deuxième élément, à quoi est-ce que je carbure ? Il faut du désir. Et si à un moment donné je m'aperçois que je suis comme un vélo qui descend une pente parce que je suis habitué, si finalement je n'ai plus le désir alors il faut que je me réinterroge. Qu'est ce qui a mobilisé mon désir au départ et comment puis-je le remobiliser ? Enfin, la communication parce qu'on vit de relations humaines et plus on goûte à la qualité de communication et plus ça produit du sens. Le sens, le désir et la communication sont au centre de ce qui nous permet de faire émerger de la joie.

Delphine *:* Monseigneur, on nous a envoyé une citation de la bible : « Si ton œil t'entraîne au péché, arrache-le. » Comment concilier ce conseil évangélique avec notre thème ?

Monseigneur Dominique Blanchet : L'année de la miséricorde nous met beaucoup sur cette dimension de découvrir que Dieu est miséricordieux et, comme le disait le curé d'Ars, de découvrir que « nos péchés sont comme des grains de sables balayés par le torrent de la miséricorde ». Et si on regarde ce que, en nous, nous reconnaissons comme péchés, effectivement, simplement avec nos propres forces, c'est grillé, on ne peut rien faire. On est devant nos limites, on est devant nos difficultés. Saint Paul le disait : « pauvre homme que je suis, le bien que je voudrais faire, je ne le fais pas, et le mal que je ne voudrais pas faire, je le fais ». Accueillir la miséricorde de Dieu c'est accueillir le regard de Dieu sur nous par-delà tout ce qui l'attachait, comme le clown l'a fait tout à l'heure. De la même façon que l'on pourrait croire que Dieu fait meilleure alliance avec les forts qu'avec les fragiles, on risque aussi d'avoir cette attitude devant Dieu, c'est à dire de vouloir se présenter propre et fort devant Dieu.

Ce conseil « si ton œil t'entraîne au péché, arrache-le » ne s'arrête pas là ! « Si ta main t'entraîne au péché, coupe-la ». J'ai souvent prêché en disant : « si j'écoutais cet Évangile à la lettre je finirais cul-de-jatte ». Il est tellement provoquant qu'on ne peut pas l'appliquer à la lettre. En revanche, cela nous invite à nous demander : comment tourner et orienter tous nos sens, tout ce que nous sommes vers la lumière. Cela ne peut pas être fait de ma seule force, je suis fragile, je suis fini, je n'ai pas cette capacité en moi, je ne peux le faire qu'avec cette alliance. C'est ça la bonne nouvelle, c'est que Dieu nous aide et nous oriente. Le Pape François dans sa lettre sur la joie de l'Évangile dit « nous sommes fatigués parfois de demander pardon à Dieu, mais Dieu n'est jamais fatigué de nous pardonner ». Pour accepter que Dieu ne soit jamais fatigué de nous pardonner, il faut de l'humilité, parce que nous sommes fatigués d'être vexés, d'être tombés.

« Dieu n'est jamais fatigué de nous pardonner » Pape François

Une petite image de la miséricorde de Dieu devant nos fautes est celle d'une maman qui a un enfant. Parfois l'enfant fait une bêtise, peut-être même une grosse bêtise, genre casser une pile d'assiettes. Au moment où l'enfant se retourner vers sa mère, il se dit « maman, elle ne va plus m'aimer comme avant parce que j'ai fait une grosse bêtise ». Mais si on écoute la maman, cela ne touche en rien son amour pour son enfant, on n'est pas du tout sur le même registre. C'est cela la miséricorde de Dieu, il y a ce décalage, il faut se mettre sur le bon registre. Pour Dieu cela ne change rien, nous demeurons son enfant bien aimé, et c'est cela qui petit à petit nous convertit, nous relève, cela vient d'en haut là encore.

Arnaud : Est-ce que vous pouvez expliquer la distinction entre une joie malgré la finitude, et une joie qui assume la finitude. Est-ce qu'il y a une distinction importante entre ces deux termes ?

Monseigneur Dominique Blanchet : J'en donnerai une rapidement. Je pense que dans notre rapport à Dieu, nous confondons souvent être exaucés et être épargnés. Quand Jésus dit : « mon Père m'exauce toujours », au pied de la Croix, on pourrait lui dire, comme la foule lui dit « Toi qui détruis le temple, et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même! Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix ! ». Cela nous pousse à nous interroger sur comment Dieu exauce. Je crois que l'on pourrait avoir ce risque de chercher que Dieu nous exauce, mais en dehors de la fragilité. Quelqu'un qui prie parce qu'il est malade, s'il n'est pas exaucé, va penser que Dieu l'a oublié alors que le Christ nous montre un autre chemin. Il y a la même chose pour la question de la joie parce que le Christ a choisi justement de ne pas être épargné parce que nous ne sommes pas épargnés. Il a choisi de plonger dans notre fragilité, parce que nous sommes fragiles, et avec cette fragilité, de servir cette alliance. Pour la question des joies qui assument notre finitude ou pas, il est aussi question de cela. On peut parfois chercher la joie facile, qui n'est pas coûteuse, et honnêtement, je pense qu'elle existe, mais il ne faut pas s'attarder dessus. Il ne faut pas concentrer ses efforts seulement sur cette joie-là.

Arnaud : On a eu beaucoup de questions qui parlaient du rapport entre la joie et le bonheur. Est-ce que la joie n'est pas une façade fragile que l'individu se crée pour se sentir heureux ?

Fred Poché : Il faut qu'on arrive à trouver un équilibre entre la fragilité, la valorisation de la fragilité, et puis la force aussi, d'une certaine manière. Je voudrais reprendre quelques exemples concrets.

Je pense à la journée de la misère où un jeune couple témoignait d'un phénomène très grave : on leur avait retiré leurs enfants, en disant qu'ils n'étaient pas capables

de les élever. La mère de famille, qui témoignait, aurait pu fondre en larmes, elle aurait pu être complètement dévastée et ne pas être en capacité de prendre la parole. Pourtant, elle a pris la parole pour dire ce qui lui était arrivé. Autour on se disait : « Mais quelle force ! ».

Je me suis retrouvé à Namur, pour un colloque qui était autour de ces thèmes-là justement, et en traversant la rue pour me rendre dans l'amphi, un monsieur, qui était là sur le côté, me dit « Bonne journée ! Il fait beau aujourd'hui !» Il faisait quand même assez frais, en fait. Je me suis aperçu qu'il faisait la manche, ce que je n'avais pas compris au départ. Et je me suis dit aussi « Quelle force ! ». Les personnes, qui, a priori comme on l'évoquait tout à l'heure, pourraient sembler fragiles, manifestent quelquefois une force incroyable pour aller chercher la personne, faire du lien, éventuellement avoir une pièce mais je ne crois pas que c'était central ici.

Le troisième élément que je voudrais évoquer, vous allez peut-être être étonnés, c'est le rap ! Je m'aperçois en écoutant des gens comme Youssoupha, Kery James, ou Soprano que, lorsqu'ils rendent compte d'une situation de souffrance dans les quartiers, ils disent en même temps quelque chose de l'ordre d'une force : « il faut qu'on soit fort ! ». Et c'est pourquoi j'ai envie de dire qu'il faudrait que la faillibilité nous renvoie aussi à une capacité : « Je suis capable de tenir ma parole, je suis capable d'être en vérité avec les autres, je suis capable de manifester des formes de solidarité ». Lorsque l'on parle de vulnérabilité, on peut aussi exprimer une certaine force. Se sentir vulnérable, c'est se sentir relié aux autres, c'est sentir que la solidarité n'est pas optionnelle et dans ce cas on peut faire l'expérience d'une certaine force. On peut articuler aux différents termes que j'ai évoqués la force, la capacité, la solidité, la puissance, etc. Et cette dimension-là, elle est fondamentale. J'évoquais le rap tout à l'heure, il y a quelque chose de l'ordre de la puissance d'être, qui est productrice de joie. La vraie joie émane aussi dans la prise en compte de l'autre, quand, par exemple, on accompagne des personnes, qui sont au regard de la société plus fragiles. Savoir regarder les capacités qu'ont ces personnes-là, savoir regarder la puissance et la force qu'elles mettent en œuvre, c'est une manière non pas de les regarder du côté du manque mais, au contraire, du côté des potentialités et de l'énergie. On l'évoquait lors de la préparation de la conférence avec Bérangère tout à l'heure, j'insiste souvent sur cette idée de résistance, sur le fait de résister face à des situations difficiles. Je n'entends pas résistance au sens de résister à quelque chose, mais comme une résistance dans l'électronique, c'est-à-dire ce qui produit de l'énergie, ce qui produit de la chaleur en fait. Et donc c'est pour ça que cette dimension-là me parait essentielle pour produire de la joie.

Delphine *:* Merci beaucoup Monseigneur Dominique Blanchet et Fred Poché d'avoir répondu présent pour cette conférence !

Ateliers

Plaisir ou Joie, faut-il choisir? 35
Scruter les signes des temps pour s'attacher à la joie de l'évangile 37
La compagnie des autres comme fuite de soi-même ou l'apprentissage de la solitude comme condition d'une vraie rencontre 39
Être faible pour mieux servir ? 41
Devenir comme un petit enfant 43
Des fragilités décourageantes : la vertu de l'espérance ! 43
S'abaisser pour être élevé : la vertu de l'humilité comme chemin de salut 48
Je m'expose comme catho 49
La sainteté : chemin de perfection, ou la joie de se reconnaître pécheur ? 52
Découvrir la joie de la fragilité dans le sacrement de réconciliation 53
Plaisir ou sainteté : faut-il choisir ? 56
La joie de reconnaître nos fragilités pour se laisser secourir et aimer 58
Réussir son couple, une utopie ? 60
La Joie du Pardon dans le couple 61
Savoir parler de ses fragilités. Est-ce possible de se montrer fragile sans se déconsidérer ?62
A l'écoute de nos fragilités 64
Découvrir la joie dans l'accueil de la personne handicapée au sein de la famille 64
La Doctrine Sociale de l'Église… 69
Il en faut peu pour être heureux ?! 70
Face aux conflits, La non-violence, une force palpable dans la vie de Jésus et la nôtre..... 73
La fragilité en procès 74
Découverte de la situation d'aveugle 75
Rencontre et jeux avec l'Arche 78
Dans la fragilité la joie à travers l'art 79
Accepter sa vulnérabilité pour mieux servir 84

PLAISIR OU JOIE, FAUT-IL CHOISIR?

Atelier préparé par la CC de l'ECE École d'Ingénieurs Paris

Contenu de l'atelier:

L'atelier a d'abord commencé par une **définition des concepts de plaisir, de bonheur et de joie**: le **plaisir** apparaissant très lié aux circonstances, occasionnel, passager et fini, il peut être intense pour le corps, mais il est toujours bref, fini et incomplet. C'est en cela qu'il rejoint le mythe des Danaïdes condamnées à remplir d'eau un tonneau percé: lorsqu'un plaisir a satisfait un désir, un nouveau apparaît. Le **bonheur** est quant à lui moins lié à une circonstance ou à une occasion; il est plus durable, plus profond, on le ressent comme un état intérieur de paix. La joie peut être vue comme le bonheur comme un état de plénitude et de paix intérieures, mais il s'agit de quelque chose de plus spirituel, d'indicible, de mystérieux. C'est un fruit de la présence de l'Esprit Saint dans notre cœur. Ce terme de joie est repris souvent dans les Écritures: à l'Annonciation avec l'ange qui dit "Réjouis-toi Marie", etc… On peut faire un parallèle avec les accents de la langue française:
É → identité, dictée, passé, trié, contracté… -> assez incisif, court, rapide ⇒ Plaisir
È → très, décès, mère, père -> plus doux, plus tendre, plus long ⇒ Bonheur
Ê → être, tête, guêpe -> encore plus doux, tendre et onctueux⇒ Joie

Dans un deuxième temps, à l'aide des définitions ci-dessus, nous avons rapidement montré que **joie et plaisir étaient deux notions qui par nature s'opposaient.**
Puis, nous avons continué en évoquant la complémentarité de la joie et du plaisir. D'un côté, il faut savoir faire face aux excès de plaisir, l'Église a toujours rappelé cette exigence : le plaisir accompagne une action réussie, heureuse, joyeuse, paisible. Il est vrai qu'à certaines époques, ce rappel était entendu comme une consigne non seulement de sérieux, de rigueur, d'austérité, mais aussi de tristesse. Or, c'est bien pour une vie épanouie que nous sommes créés. Dieu ne veut que notre bonheur. Être aimé d'un tel Dieu, quel plaisir ! Mais il ne faut pas se faire engloutir par un de nos désirs et se laisser envahir par lui comme par exemple Gollum dans le Seigneur des Anneaux : il se laisse consumer par son désir de l'anneau. C'est pour cela qu'il vaut mieux comme le disait Descartes changer l'ordre de ses désirs que l'ordre du monde car à force, on risque d'arriver à un certain déplaisir et à une certaine frustration. Mais le point le plus important pour savoir apprécier la complémentarité du plaisir et de la Joie, réside dans la prise de conscience que le plaisir n'est pas une finalité en soi, il va plus loin que ce à quoi l'on s'attend: exemple du vin. Le plaisir ne réside pas dans le fait de s'enfiler les bouteilles les unes après les autres. Il s'agit plutôt d'un plaisir de base. Mais là où l'on peut aller plus loin, c'est en sachant apprécier la robe, la limpidité, la fluidité, le

goût, les saveurs, l'acidité, les arômes qui s'en dégagent, etc… C'est parce que nous sommes appelés à grandir, à mûrir, à viser plus loin que nous-mêmes dans l'instant, qu'il est important de voir le plaisir comme la cerise sur le gâteau et non comme le gâteau, comme le bonus et non comme la finalité. Ainsi, en appréciant tous les plaisirs qui font notre quotidien, on peut contempler la Création de Dieu et rayonner de joie devant l'Amour qu'il nous donne par tous ses bienfaits. C'est en cela que le plaisir et la joie viennent se compléter. On peut parler d'expérimentation de la joie dans le Plaisir. Les plaisirs sont alors les supports qui servent à expérimenter notre Joie.

Puis dans une dernière partie conclusive, nous avons recentré le débat sur le thème de la RN pour voir le **lien entre joie, plaisir et fragilité**. La joie peut être atteinte également sans le Plaisir, en sont des preuves les martyrs. Comment peut-on ressentir et se rapprocher de cette joie? Quels en sont les signes? Par nature, la joie est beaucoup plus proche de la fragilité que ne l'est le plaisir: en effet, le plaisir a besoin d'être à son aise, confortable, dans une zone de luxe, tranquille (physiquement ou mentalement). Le plaisir, c'est plutôt personnel et cela concerne soi-même et c'est pour cela qu'en un certain sens il est égoïste. Il s'établit dans des conditions agréables et propices, mais jamais dans la fragilité. De l'autre côté, la joie est quelque chose qui peut s'établir justement à partir de nos fragilités. En sont des preuves les saints qui sont des géants de la charité comme Mère Teresa, Saint Vincent de Paul. Une joie profonde les habitait et ils s'appuyaient pourtant sur la pauvreté pour s'en rapprocher. Il en naît alors un paradoxe: tandis que la joie se fonde plus sur la fragilité, c'est pourtant bien le plaisir qui est le plus fragile des deux. La citation d'André Frossard, provenant de Le monde de Jean-Paul II résume bien ce paradoxe: "L'homme est un être essentiellement paradoxal. C'est quand il ressent le plus cruellement sa fragilité qu'il est grand."

Enfin, un petit texte à trous était à remplir par '(le) plaisir' ou '(la) joie' pour savoir quel terme était à utiliser selon le contexte et pourquoi:

M. et Mme. Duplaisir ont ……. de vous annoncer la naissance de leur fille Félicité
Cela m'a fait …… de te revoir lors de cette RN
Je suis dans ……, je suis dans l'allégresse. Ces moments seront également des moments d'amour vrai, d'intimité, de partage et de ……..
C'était …… d'écouter ce formidable orateur à la RN d'Angers.

Questions:

Plusieurs questions ont été posées par les étudiants :

- "Les plaisirs d'un jeune enfant sont-ils différents de ceux d'un adulte? Quels sont-ils?"
    - Il a aussi des plaisirs comme nous, mais il n'en a pas conscience de la même manière.
- "Puisque le plaisir amène une certaine joie, pourquoi devrait-on alors maîtriser les accès au plaisir, sachant qu'on a un corps qui a été voulu par Dieu et qu'il peut naître une frustration à ce contrôle du plaisir ?"
    - La frustration n'est que passagère et il y a une certaine joie à avoir surmonté ce qui ne me rendait pas libre.
- Le plaisir est un support pour la joie, mais est-ce qu'on peut avoir de la joie sans plaisir?
    - Oui, par exemple, les martyrs étaient dans la joie.

✧✧✧✧✧

SCRUTER LES SIGNES DES TEMPS POUR S'ATTACHER A LA JOIE DE L'EVANGILE

Atelier préparé par le Centre Saint-Guillaume – CC de Sciences Po Paris

1) Les Signes dans la Bible

C'est dans l'Évangile selon saint Matthieu, au chapitre 16, verset 4, que Jésus emploie cette expression, après de nombreuses guérisons près du lac de Tibériade et après la seconde multiplication des pains **"... Ainsi, le visage du ciel, vous l'interprétez bien, et pour les signes des temps vous n'en êtes pas capables ! Génération mauvaise et adultère ! Elle réclame un signe, et de signe, il ne lui sera donné que le signe de Jonas."** Le signe de Jonas est donné à Israël et il est double : les trois jours et trois nuits du prophète dans l'abîme, sans doute, et aussi la conversion des Ninivites, habitants de la grande cité païenne. Le signe de Jonas annonce la résurrection du Christ d'entre les morts.

Interpréter les signes des temps, c'est **discerner ce qui indique l'action de Dieu qui, dans l'histoire, travaille à conduire les hommes au-delà de l'histoire.**

2) Les Signes dans Vatican II

Lire les signes des temps à la lumière de l'Évangile dit quelque chose sur notre époque et doit influencer nos décision, nos choix, nos actes.

Lire les signes des temps c'est comme relire une période brève de sa vie, en essayant de reconnaître comment les événements auxquels on a été mêlé, ou qu'on a subi, ont pris un sens particulier et peuvent être compris comme des visites de Dieu.

3) Groupes de partage (3 ou 4) sur l'homélie de Mgr Vingt-trois (Jeudi 19 novembre 2015 - Notre-Dame de Paris)

4) Comment le Pape François lit-il les Signes des temps ?

Voir-juger-agir : le Pape François nous invite à ce mouvement, qui nous conduit à l'action. Et au **dialogue**.

Dans *La joie de l'Évangile* :

Dans son exhortation apostolique *La Joie de l'Évangile*, le Pape François met des mots sur les maux de notre temps, il énonce clairement les défis de nos sociétés :

L'Église doit vivre dans le monde, sans nier ses zones d'ombre.

Le conflit ne peut être ignoré ou dissimulé. Il doit être assumé. Mais si nous restons prisonniers en lui, nous perdons la perspective, les horizons se limitent et la réalité même reste fragmentée (226). Il faut aussi le dépasser, voir d'autres horizons.

Concrètement, ce que l'Esprit suscite n'est pas un débordement d'activisme, mais avant tout une **attention à l'autre.** Se laisser bouleverser au plus profond devant la souffrance d'autrui, écouter le cri des pauvres.

Loin d'un optimisme naïf, le regard de foi nous enseigne l'Espérance et la Confiance. Le Christ sera toujours le rayon de lumière qui éclairera nos ténèbres (6). Comment peut-on espérer encore la paix ? La paix est possible parce que le Seigneur a vaincu le monde, avec ses conflits permanents (229).

Dans *Laudato si* :

Voir : écouter le cri. Il mentionne tous les défis écologiques.

Juger : comme discerner – prendre en considération – intérioriser pour prendre une décision – pour juger nous devons bien connaître ce qui arrive en dehors de nous – les temps changent et c'est la sagesse chrétienne de connaître ces changements

Comment être joyeux finalement face à des signes des temps qui peuvent être inquiétants, alarmants ?

Agir : Plusieurs exemples d'actions dans *Laudato Si*

5) Et nous, quelle attitude adopter ? Comment réagir face à des situations ? (En groupe)

Faire silence - discerner - ne pas laisser la place à l'indifférence et à la peur. La vie augmente quand elle est donnée, éviter donc le repli sur soi et une tristesse individualiste - se laisser toucher par la fragilité, faire preuve de miséricorde, se laisser toucher par la misère - discerner et agir - porter un regard d'espérance sans être naïf.

✧✧✧✧✧

LA COMPAGNIE DES AUTRES COMME FUITE DE SOI-MEME OU L'APPRENTISSAGE DE LA SOLITUDE COMME CONDITION D'UNE VRAIE RENCONTRE

Atelier préparé par l'Aumônerie de l'université catholique de Lille.

- Temps de réflexion personnelle sur le mot « solitude »
- Échanges en petits groupes
- Topo suivant animé par l'équipe :

I. Quel est le constat des étudiants aujourd'hui sur la solitude ?

Aujourd'hui, beaucoup de personnes ont une image négative du sujet. Elles ont peur de la solitude et du silence en général. En effet, elles ont peur de ce qu'elles ne maîtrisent pas et de l'inconnu. Dans ce monde où nous sommes toujours entourés ou accompagnés, nous avons peur de nous retrouver seul.

Le silence et la solitude sont souvent considérés comme "anxiogènes", beaucoup de gens les fuient par peur (souvent inconsciente) de se retrouver soi-même. Il y a une volonté de combler le silence à tout prix (en écoutant de la musique sans arrêt par exemple). D'autres ont peur de se retrouver soi-même parce que quand ils sont seuls ils se posent tellement de questions existentielles que ça devient invivable.

Afin que la solitude ne soit pas pesante, il faut qu'elle soit choisie, accompagnée et maîtrisée pour ne pas se perdre complètement. Cela nécessite d'avoir des repères solides (par exemple en retraite on peut être seul mais de façon encadrée, en étant suivi spirituellement. Ça n'est pas la solitude pour la solitude, c'est la solitude pour l'accès à Dieu).

II. Pouvons-nous nous passer de ces moments de solitude ?

Pourtant le silence est indispensable. Quand nous recherchons la solitude, nous cherchons des endroits calmes, silencieux. Quand nous sommes dans la solitude nous apprenons le silence. Il est bon de s'exposer au silence. Dans le silence nous apprenons l'écoute, le discernement. Le silence devient contemplation (par exemple lorsque nous regardons un beau paysage ou lors de moment d'adoration).

Lorsque nous sommes en silence, c'est l'un des rares moments où nous nous posons des vraies questions. Il permet de descendre au plus profond de soi-même pour mieux se connaître. La solitude nous apprend à connaître nos émotions ainsi que les réactions à mettre en œuvre pour que nos émotions soient sainement gérées. À notre époque, les gens ne savent plus prendre le temps de l'écoute réelle et patiente. Pourtant apprendre à faire silence nous permet d'arriver à écouter les autres. Comme le dit Blaise Pascal : « tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre »

Dieu parle à l'homme dans le silence : comment pouvons-nous se concentrer sur l'essentiel, si nous sommes dans le bruit ?

III. Comment pouvons-nous faire silence ?

La retraite ou l'adoration permettent d'entrer en silence avec Dieu. Le chapelet est une école de contemplation. Enfin, l'année de césure à l'étranger (volontariat, coopération, service civique…) permet de vivre durant un certain temps « seul » ou plutôt sans notre famille et nos amis. Elle nous permet de mieux connaître nos désirs et de faire certains choix de vie.

✧✧✧✧✧

ÊTRE FAIBLE POUR MIEUX SERVIR ?

Atelier préparé par la CC Campus Lyon Ouest

Fragilité : faiblesses qui se révèlent quand une difficulté arrive

Service : Se mettre à la disposition de quelqu'un. Mettre l'autre devant soi-même. Pour un chrétien c'est imiter Jésus qui est le premier serviteur.

I. La faiblesse fait partie de la nature de l'Homme

Le péché fait partie de la nature humaine. Personne n'est parfait.

- Un peu d'histoire : Adam est le premier pécheur. On n'a pas fait mieux … David était pécheur (il commet l'adultère, et fait même pire : il tue le mari de la femme qu'il a convoité)
- La fragilité physique et psychologique fait aussi partie de la vie. La société veut que tout le monde soit parfait mais c'est impossible, on nous ment en nous faisant croire qu'on peut y arriver tout seul. Les fragilités font partie de la vie. Exemple : les fragilités physiques comme le handicap. La société les rejette mais elle ne peut pas sinon elle risque de tomber dans l'eugénisme. Autre exemple : la vieillesse, la mort qui est la faiblesse par excellence et qui découle aussi du péché originel. Ce ne sont pas des réalités joyeuses, mais on ne peut pas y échapper.

II. S'accepter tel que l'on est avec nos faiblesses

- Il ne faut être aveugle, mais il ne faut pas non plus tomber dans la dépression CAR JESUS NOUS SAUVE ET NOUS PARDONNE. Jean, 3, 16 : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son fils unique afin que quiconque croit ait en lui la vie éternelle ». Exemples : La parabole du fils prodigue (Il faut demander pardon pour nos péchés et se réjouir de la miséricorde de Dieu), la femme adultère qui est pardonnée par Jésus
- Concrètement, pour nous aujourd'hui : le sacrement de réconciliation qui nous est donné
- St Pierre : trahit Jésus mais il est pardonné et Jésus lui confie son Église malgré tout -> miséricorde infinie de Dieu qui nous aime malgré nos faiblesses.

- Miséricorde de Dieu : Ste Thérèse : « Moi si j'avais commis tous les crimes possibles, je garderais toujours a même confiance, car je sais bien que cette multitude d'offenses n'est qu'une goutte d'eau dans un brasier ardent »
- Dieu nous invite à changer notre regard sur nous-mêmes. Nous devons accepter nos faiblesses tout comme Dieu les accepte.

III. Aller vers les autres avec l'aide du Christ

- Une fois qu'on accepte le pardon de Dieu on peut aller vers les autres. On ne peut rien sans Dieu. Dieu agit en nous. En mettant Dieu au cœur de nos actions, on évite l'orgueil.
- La faiblesse devient une force. Quand on est faible et qu'on est à l'écoute de Dieu on peut servir les autres. Quand on pense qu'on n'est pas faible, on est aveuglé.
- St Paul 2ème épître aux Corinthiens 12-9.
- C'est pour cela que Dieu s'adresse aux petits, aux faibles :
  - Magnificat de Marie lorsqu'elle rend visite à Élisabeth : Dieu se révèle aux Sages et aux tout-petits
  - Ste Bernadette : toute petite fille, toute simple, qui ne parlait pas français et qui a eu l' « honneur » de voir la Vierge Marie

Quid de nous en tant qu'étudiant ?
Ne pas avoir peur du regard des autres.
La société exige beaucoup de nous.
Sortir de sa zone de confort.
S'accepter tel que l'on est permet d'accepter l'autre plus facilement.

Utiliser les sacrements et surtout le sacrement du pardon ! Se confesser régulièrement.
Demander l'aide d'un père spirituel pour discuter des fragilités qui nous séparent de Dieu.
Faire des examens de conscience régulièrement (tous les soirs) pour connaître ses faiblesses.
Prière/invocation pour demander à Dieu de nous aider dans cette mission.
Comment peut-on accepter nos faiblesses pour s'en servir comme une force ? Dans quelle mesure Dieu peut-il nous aider ?

✧✧✧✧✧

DEVENIR COMME UN PETIT ENFANT

Atelier préparé par la CC de l'ESCP Europe

Voilà un thème palpitant ! Notre CC s'y est attelée avec plaisir, et a tâché de faire de notre atelier un temps à la fois agréable et enrichissant. Nous avons décidé de diviser notre atelier en deux temps. Dans un premier temps les personnes présentes ont été invitées à réfléchir seules à des thèmes liés à l'enfance (la confiance, l'insouciance, le jeu, etc.). Nous les avons ensuite invitées à discuter d'expériences de l'enfance en groupe ! Le tout entrecoupé d'une chanson chorégraphiée que l'on apprend à l'éveil à la foi ! Tout le monde a donné du sien, a joué le jeu et en est ressorti (paradoxalement) grandi. "

✧✧✧✧✧

DES FRAGILITES DECOURAGEANTES : LA VERTU DE L'ESPERANCE !

Atelier préparé par l'Aumônerie CGE Beaulieu-Rennes

D'après le livre de Charles Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, édition *NRF, Poésie/Gallimard.*

Introduction :

Le livre de Charles Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu* (1911), fait suite au *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc,* en 1910, et est suivi par le *Mystère des Saints Innocents* en 1912.
Le souhait de Péguy est de faire une fresque sur les trois vertus théologale que sont : la foi, la charité et l'espérance.
La mise en scène initiale est voulue comme une discussion entre Jeanne d'Arc en Dieu. Dans *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, Jeanne (ou Jeannette) disparaît peu à peu pour que cette discussion deviennent un long monologue de Dieu. Néanmoins, Jeanne, réapparaît tout au long du livre par petites touches (« *Mon enfant… »*). *Le Porche du mystère de la deuxième vertu* est pensé comme les spectacles offerts devant les églises (porches) à l'époque médiévale, pour mettre en scène des passages bibliques.

1er passage : L'Espérance, introduction

« La foi que j'aime le mieux, dit Dieu, c'est l'espérance. ». Dans un jeu d'explication, par la plume de Péguy, Dieu va montrer à quel point la foi, comme la charité est naturelle, alors que l'espérance ne l'est pas et *« c'est la plus grande merveille de notre grâce. »*

> *« La foi que j'aime le mieux, dit Dieu, c'est l'espérance.* »

« La foi, ça ne m'étonne pas. J'éclate tellement dans ma création !!!» Et de poursuivre en donnant des exemples, à la manière de la *louange cosmique* (Psaume 148) : *« Dans le soleil et dans la lune, et dans les étoiles dans le ciel ».*
« La charité, dit Dieu, ça ne m'étonne pas. (…) Comment n'auraient-ils point charité de leurs frères»
« Mais l'espérance, ça c'est étonnant. (…) que ces pauvres enfants voient comme tout ça se passe aujourd'hui et qu'ils croient que ça ira mieux demain matin. » : « Une flamme impossible à atteindre, impossible à éteindre au souffle de la mort. »
En fin de passage, on retrouve l'ébauche de la *« petite fille espérance »* qui reviendra tout au long de l'ouvrage.
La foi est une grand-mère, *« une vieille bonne paroissienne ».* La charité est une mère ou une sœur. Et l'espérance est une petite fille, *qui va encore à l'école, et on ne fait même pas attention à elle. « Mais les aveugles ne voient pas que c'est elle au milieu qui traîne ces deux grandes sœurs. »*

2ème passage : Marie, charnelle et pure

« À toutes les créatures il manque quelque chose, à celles qui sont charnelles, nous le savons, il manque d'être pures. Mais à celles qui sont pures, il faut le savoir, il manque d'être charnelles. »
Péguy différencie les anges des hommes. Les anges sont des esprits purs et donc ils n'ont pas connu la relation qui mêle le corps à l'âme.
« C'est pour cela que la Sainte Vierge n'est pas seulement la plus grande bénédiction qui soit tombée sur la terre. Mais la plus grande bénédiction même qui soit descendue dans toute la création. »
« Une seule et nulle autre ensemble charnelle et pure. Car du côté des anges. »
Ainsi l'âme qui se veut pure doit *non seulement se traîner, pour son propre salut, mais en plus traîner son corps pour qu'ensemble il atteigne la vie éternelle.* L'âme est comme le cheval qui doit se tirer et aussi tirer la charrue, qui comme le corps est inerte.
« Et ils seront deux mains jointes, ensemble, pour ce qui est infiniment plus que la prière. Ou tous les deux ensemble ils retomberont comme deux poignets liés pour une captivité éternelle. »

3ème passage : Les 3 paraboles de la Miséricorde

Sur la parabole de la brebis perdue :

« Quelle est cette vertu, ce secret, qu'est-ce qu'il faut donc qu'il y ait de si extraordinaire, dans la pénitence, pour que ce pêcheur, Pour que un vaille cent, ou enfin quatre-vingt-dix-neuf, (pour compter juste). »
Dans un registre absurde, Péguy vient à se demander pourquoi une telle injustice, dans la parabole de la brebis perdue (Luc 15, 4-7)
« Nous savons très bien ce que c'est que la pénitence.
Un pénitent c'est un monsieur qui a honte de soi et de son péché »
« Alors quoi.
Mon enfant, mon enfant, tu le sais, quoi. C'est justement cela.
C'est qu'elle avait péri ; et qu'elle a été trouvée.
C'est qu'elle était morte ; et qu'elle a revécu.
C'est qu'elle est morte et qu'elle est ressuscitée.
(…) Elle a fait trembler le cœur même de Dieu.
Elle a introduit au cœur même de Dieu la théologale Espérance »

Sur la parabole du fils prodigue :

« Elle est belle dans Luc, elle est belle partout.
Elle n'est que dans Luc, elle est partout. »
« Un homme avait deux fils. De toutes les paraboles de Dieu c'est celle qui a éveillé l'écho le plus profond. »
« Elle tient l'homme au cœur, en un point qu'elle sait, et ne le lâche pas.
Elle n'a pas peur, elle n'a pas honte.
(…) Un point d'inquiétude demeure, un point de pensée, un point d'inquiétude.
Un bourgeon d'espérance.
Une lueur ne s'éteindra point et c'est la Parabole troisième,
La tierce parole de l'espérance. Un homme avait deux fils»

4ème passage : L'Espérance, conclusion

Poème sur la nuit avec la Sainte Vierge en toile de fond, drapée d'étoiles comme dans son apparition à Pontmain.

« MAIS PRIEZ MES ENFANTS. DIEU, VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS.
MON FILS SE LAISSE TOUCHER .»

« Ô nuit, ô ma fille la Nuit, toi qui sais te taire, ô ma fille au beau manteau.
Toi qui verses le repos et l'oubli. Toi qui verses le baume, et le silence, et l'ombre.
Ô ma Nuit étoilée je t'ai créée la première.
(…) Ô ma nuit à la grande robe
Qui prend les enfants et la jeune Espérance
Dans le pli de ta robe
Mais les hommes ne se laissent pas faire.
Ô ma belle nuit je t'ai créée la première.
Et presque avant la première
Silencieuse aux longs voiles
Toi par qui descend sur terre un avant-goût
Toi qui répands de tes mains, toi qui verses sur terre
Une première paix.
Avant-coureur de la paix éternelle.
(…) Tu m'annonces ce grand silence qu'il y aura

Après la fin du règne de l'homme, quand j'aurai repris mon sceptre
Et j'y pense quelquefois d'avance, car cet homme fait vraiment beaucoup de bruit.
Mais surtout, Nuit, tu me rappelles cette nuit.
Et je me la rappellerai éternellement.
La neuvième heure avait sonné. C'était dans le pays de mon peuple d'Israël.
Tout était consommé. Cette énorme aventure.
Depuis la sixième heure il y avait eu des ténèbres sur tout le pays, jusqu'à la neuvième heure.
Tout était consommé. Ne parlons plus de cela. Ça me fait mal.
Cette incroyable descente de mon fils parmi les hommes.
Chez les hommes.
Pour ce qu'ils en ont fait.
Ces trente ans qu'il fut charpentier chez les hommes.
Ces trois ans qu'il fut une sorte de prédicateur chez les hommes.
Un prêtre.
Ces trois jours où il fut une victime chez les hommes.
Parmi les morts.
Ces trois nuits où il fut un mort chez les hommes.
Parmi les hommes morts.
Ces siècles et ces siècles où il est une hostie chez les hommes.
Tout était consommé, cette incroyable aventure
Par laquelle, moi, Dieu, j'ai les bras liés pour mon éternité.
Cette aventure par laquelle mon Fils m'a lié les bras.

Pour éternellement liant les bras de ma justice,
Pour éternellement déliant les bras de ma miséricorde.
Et contre ma justice inventant une justice même.
Une justice d'amour. Une justice d'Espérance. Tout était consommé.
Ce qu'il fallait. Comme il avait fallu. Comme mes prophètes l'avaient annoncé.
Le voile du temple s'était déchiré en deux, depuis le haut jusqu'en bas.
La terre avait tremblé ; des rochers s'étaient fendus.
Des sépulcres s'étaient ouverts, et plusieurs corps des saints qui étaient morts étaient ressuscités.
Et environ la neuvième heure mon Fils avait poussé
Le cri qui ne s'effacera point. Tout était consommé.
Les soldats s'en étaient retournés dans leurs casernes. Riant et plaisantant parce que c'était un service de fini. Un tour de garde qu'ils ne prendraient plus.
Seul un centenier demeurait, et quelques hommes.
Un tout petit poste pour garder ce gibet sans importance.
La potence où mon Fils pendait.
Seules quelques femmes étaient demeurées.
La Mère était là.
Et peut-être aussi quelques disciples, et encore on n'en est pas bien sûr.
Or tout homme a le droit d'ensevelir son fils.
Tout homme sur terre, s'il a ce grand malheur
De ne pas être mort avant son fils. Et moi, seul, moi Dieu,
Les bras liés par cette aventure,
Moi seul à cette minute père après tant de pères,
Moi seul je ne pouvais pas ensevelir mon fils.
C'est alors, ô nuit, que tu vins.
Ô ma fille chère entre toutes et je le vois encore et je verrai cela dans mon éternité
C'est alors ô Nuit que tu vins et dans un grand linceul tu ensevelis
Le Centenier et ses hommes romains,
La Vierge et les saintes femmes,
Et cette montagne, et cette vallée, sur qui le soir descendait,
Et mon peuple d'Israël et les pécheurs et ensemble celui qui mourait, qui était mort pour eux.

Et les hommes de Joseph d'Arimathie qui déjà s'approchaient
Portant le linceul blanc. »

✧✧✧✧✧

S'ABAISSER POUR ETRE ELEVE :
LA VERTU DE L'HUMILITE COMME CHEMIN DE SALUT

Atelier préparé par la CC HEC

Pour commencer cet atelier, notre aumônier nous a d'abord donné quelques notions de base pour approcher la notion d'humilité. Puis nous avons donc choisi de *faire l'expérience* de l'humilité à travers deux textes de l'Évangile. Pour cela, nous nous sommes répartis en petits groupes de 4-5 personnes.

1er texte : La femme pécheresse (Luc, chap. 7, versets 36-48)

Dans l'Évangile selon Saint Luc, une femme pécheresse en pleurs fait irruption chez un Pharisien qui avait invité Jésus à manger chez lui et, se mettant aux pieds de Jésus, les lui couvre de larmes et de parfums.

Nous avons lu le texte une première fois et chacun a exprimé une chose qui l'avait marqué. Puis nous l'avons relu en essayant d'imaginer, dans chaque partie du texte, ce que les personnages avaient pensé et ressenti. Nous avons ensuite mimé la scène. Il y avait Jésus, le Pharisien, la femme et un narrateur et une personne qui faisait la voix de Jésus. C'est une scène très intense et assez gênante. Nous avons cherché à être au plus près de ce que les personnages ont ressenti, sans pour autant reproduire leurs gestes exactement.

En mimant la scène, certaines choses nous sont apparues beaucoup plus clairement que lors de la lecture du texte. Par exemple, nous avons vu que Jésus parlait d'abord au Pharisien alors que la femme était toujours en larmes à ses pieds. Peut-être était-ce parce que c'était en réalité le Pharisien qui avait le plus besoin d'être sauvé. Nous avons également fait l'expérience du relèvement de la femme qui, au départ, en pleurs et recroquevillée aux pieds de Jésus, est ensuite relevée par la phrase de Jésus « Ta foi t'as sauvée, va en paix ! ».

Par ailleurs, nous avons vu que tous les personnages ont fait l'expérience de l'humilité dans cette scène : la femme qui fait fi du regard extérieur et qui vient pleurer aux pieds de Jésus, le Pharisien à qui Jésus montre l'acte d'amour de la femme pécheresse en exemple et enfin Jésus lui-même qui accepte d'avoir une femme pécheresse pleurant à ses pieds.

Et finalement, quel est le rôle le plus gênant ? Celui de la femme ou celui de Jésus ? Nous rejoignons ici notre deuxième texte, celui du lavement des pieds, avec cette question en tête : qu'est-ce qui est le plus gênant ? Laver les pieds ou se faire laver les pieds ?

2ème texte : Lavement des pieds (Jean, chap. 13, versets 1-15)

Pour entrer dans l'expérience du lavement des pieds, nous avons regardé une courte vidéo qui nous a permis de comprendre comment on pouvait aborder cet acte que nous observons le plus souvent de l'extérieur lors du Jeudi Saint. Nous avons ensuite lu le texte de l'Évangile selon Saint Luc où Jésus lave les pieds de ses disciples.

Ensuite, nous avons pris une bassine et une serviette et tour à tour chacun a lavé les pieds de son voisin. Lorsqu'il avait fini de lui laver les pieds, son voisin posait ses mains sur ses épaules et priait pour lui.

Se laisser laver les pieds par un autre en priant pour lui et ensuite, à notre tour, laver les pieds de notre voisin et le laisser prier pour nous, fut une expérience très forte par laquelle nous avons pu nous approcher un peu de ce qu'est l'humilité.

✧✧✧✧✧

JE M'EXPOSE COMME CATHO

Atelier préparé par l'Aumônerie CCE Compiègne

Accepter librement d'être catalogué catho sur le campus. Pourquoi tant de combats ? Quelle image j'ai à sauver ? Faut-il du courage pour se montrer chrétien ?

Entre témoignages et réflexion, cet atelier fut l'occasion d'apprendre à ne pas rabaisser les exigences de l'Évangile et à être fidèle dans notre relation à Dieu.

Introduction : scénettes de mise en situation, avec deux groupes de jeunes : l'un prônant le catholicisme, des valeurs chrétiennes, parlant des évènements chrétiens tels que les pèlerinages, les rassemblements scouts, l'autre incarnant l'esprit « du monde ».

Par groupe de six, discussions autour des questions suivantes :

I° REALITE

Le catholique est soumis à des clichés. Définition : un cliché est un cadre fixé dans l'esprit des gens.

- Par quels clichés vous sentez-vous assommés ? (*suggestions de réponses : Mou, faible, triste, naïf, non adapté à la société, coincé, moralisateur, fermé d'esprit, intégriste, pas fun, pas moderne*).

Avez-vous l'impression de subir des amalgames ? Souvent : on met tous les cathos dans le même panier.

- **Pensez-vous coller à ces clichés ? Pensez-vous que ces clichés sont justifiés ?** (oui, je reproche à l'Église d'être ainsi, molle, moralisatrice… vs non, c'est faux ; exemples ?)

Pour contester ces clichés : En quoi l'amour est une force pour vous ? vs amour niais.

- Cliché : Église incompatible avec le monde d'aujourd'hui.

Le catho est vu comme celui qui n'accepte pas la modernité. **En quoi peux-tu leur montrer que le christianisme n'est pas hostile à la modernité voire la promeut** ? (exemple : rapport de l'Église à la science)

- Quelles sont les questions qui reviennent quand vous vous dites cathos ? (pédophilie, avortement, contraception, souffrance dans le monde, misogynie,…)

Donc nécessité de se préparer un minimum aux questions « bateaux ».

- Quels arguments clés, perspicaces, donnerez-vous à ceux qui vous posent ces questions ?

- Pourquoi c'est un combat de se montrer catholique ? En quoi la société n'est pas favorable au christianisme ? Pourquoi es-tu mal vu ? *(Suggestions de réponse : marginalisation, référentiel laïc, monde de la liberté vs les commandements, l'Église est à contre-courant)*

Transition : un tel combat extérieur peut se travailler en se fortifiant intérieurement comme catholique convaincu.

2° IDENTITE

Pour s'assumer, il faut se connaître.

- Qu'est que veut dire être catholique ? Quelles sont nos particularités, nos spécialités ? À quoi reconnaît-on un catholique ? (Un catho est celui qui a une unité de vie. Qui est conforme avec ce qu'il pense.) Difficulté pour nous car grande liberté de penser chez les cathos : idée différente entre cathos = manque de cohérence ?)

- **Qu'est-ce que « s'exposer comme catho » ? Est-ce que c'est une apparence physique ou est-ce que c'est défendre des idées, ou les deux ?** (Objectif du catho : vendre l'Amour ! essentiel !)

- Pourquoi faudrait-il s'exposer comme catho ? (fidélité à ses idées, fidèles à Dieu, ne pas se trahir, pour répondre à l'Évangile, dire qu'on est croyant et annoncer la bonne nouvelle c'est le devoir de tous !)

- Une fois exposé, **pourquoi cela vaut-il le coup de se battre ?** Pourquoi s'exprimer, se défendre même si c'est fatigant, usant ? *(Suggestions de réponse : l'Église a un message, l'Église a la Vérité)*

- Où se situe la liberté de s'exposer comme catho ? **Y a-t-il des moments où vous avez senti cette liberté de vous exposez ou pas ? As-tu déjà renié ta foi ?** (Problème de reniement = faux problème, même les plus grands saints (Pierre) ont renié Jésus)

Transition : En quoi Jésus est une force pour ma vie ? Suis-je convaincu que Jésus donne du sens à ma vie et veut toucher TOUS les hommes ? Ai-je conscience de l'urgence de l'Évangélisation ?

3° ALTERITE

- **Suis-je persuadé que le catholique a une richesse à offrir au monde**, et donc une place dans la société ? *(Suggestions de réponse : l'Église a les valeurs de bases, les fondamentaux)*

- Pourquoi faudrait-il ne pas s'exposer comme catho ? (pour être plus efficace, stratégique, pour être plus apprécié, pour avoir plus d'influence)

- **Quelles approches adopter pour exprimer sa foi ?** Dire (parole) et/ou agir (charité) ?

- **Comment parler aux autres de Jésus ?** Y a-t-il des mots précis à ne pas utiliser ou éviter ? (Joie, miséricorde, péché, inquisition …)

(Solutions : ne pas être orgueilleux, ne pas avoir réponse à tout, être tolérant de l'avis des autres, faire primer la charité dans le débat, ne pas juger, ne pas condamner)

- **Y a-t-il des milieux plus favorables à d'autres pour exprimer sa foi ?** (université publique, grandes écoles privés, entreprises…). Quel est mon milieu ? Est-il possible pour moi d'y aborder le thème religieux ?

- **Est ce que je me sens capable de parler de la même manière de ma foi dans tous les milieux que je fréquente** ? Qu'est-ce qui me met plus ou moins à l'aise ?

- Faut-il foncer vers les autres ou attendre qu'ils viennent ? Comment est-ce que je définis le courage dans ce cas ?

- une fois assumés en tant que catho, **comment réagir aux attaques ?** (Tendre l'autre joue, se laisser faire, argumenter à tout prix, se former face aux attaques et stratégies de « l'adversaire » au risque de paraître rabat-joie, jouer sur le sentiment ou la raison ?)

Conclusion : restitution des réponses-astuces clés trouvées en groupe et visionnage final de la vidéo du père René Luc : « Comment évangéliser sans s'imposer ? »

Lien : https://www.youtube.com/watch?v=whJFq5moFT8

✧✧✧✧✧

LA SAINTETE : CHEMIN DE PERFECTION, OU LA JOIE DE SE RECONNAITRE PECHEUR ?

Atelier préparé par l'aumônerie de l'ESTP-ESITC Cachan

Nous avons commencé notre atelier par un jeu du type « Question pour un champion ». En équipe de trois, les participants se sont affrontés pour répondre à des questions variées autour de la vie de saints, de leurs attributs, des ordres religieux, des péchés dans la Bible… Sainte Thérèse de Lisieux, Sainte Faustine, Saint Pierre et Saint Jean Paul II n'ont plus de secret pour nous.

Après cela, nous nous sommes réunis en petits groupes pour réfléchir plus profondément sur le thème proposé. Chaque groupe pouvait échanger sur un des textes suivants :

- *Perfection ou sainteté ?* Homélie du Frère Michel MORIN, *« Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait »*

- Gaudreault, «L'humilité est la voie de la sainteté»

- Pape François, « *Se reconnaître pécheur, clef de la rencontre avec Jésus* »

Enfin, nous avons clôturé l'atelier par un bilan au cours duquel chaque groupe partageait à l'ensemble des participants les points clés de leurs textes et de leurs réflexions : la différence entre perfection et sainteté, la question de l'abandon à la volonté divine, la recherche de la perfection, l'humilité. Il est difficile de faire l'effort de nous reconnaître pécheur, mais c'est pourtant ce chemin que notre père

miséricordieux nous propose. C'est en l'accueillant dans la joie que nous pourrons vivre la Sainteté du Christ.

✧✧✧✧✧

DECOUVRIR LA JOIE DE LA FRAGILITE DANS LE SACREMENT DE RECONCILIATION

Atelier préparé par la CC de Marne-la-Vallée Sous le Figuier

Topo sur la fragilité dans l'aveu : l'aveu est l'objectivation du repentir.

Le terme "aveu" reste chargé de connotations négatives : passer aux aveux, extorquer ou arracher des aveux sont des expressions qui appartiennent à ce registre, des violences faites par/ou à l'homme. "Avouer" renvoie à un arrachement de ce qui gît au plus profond de l'être, pour l'amener à la lumière ou dans toute autre sphère qui n'est plus celle du privé ou de la solitude. L'aveu, précise le Petit Robert, c'est l'acte de reconnaître certains faits plus ou moins pénibles à révéler. Paradoxalement on dira d'un homme qu'il "avoue son amour" à une femme. S'il est donc pénible de dire une si belle chose c'est que le ressort de l'aveu doit trouver ses racines en un point très vulnérable de l'être.

Après une faute ou une offense commise, l'homme qui s'engage dans le chemin du repentir est amené à en faire l'aveu à lui-même. Ce travail lui permet d'objectiver son acte, d'en saisir l'étendue, tout au moins jusqu'où peut porter sa propre vue. C'est un temps d'appropriation qui met en lumière une responsabilité.

L'aveu à soi-même débouche alors sur un auto-jugement plus ou moins négatif, qui pourra prendre place entre ces deux extrêmes : juger la faute comme impardonnable ou comme une simple erreur. De telles situations enferment et, d'une certaine manière, engagent l'homme dans la pesanteur d'une culpabilité toujours croissante, voire dans la schizophrénie puisqu'il trouve en lui le coupable et le juge. La faute passée est, en réalité, toujours présente et vivante, et polarise toutes les énergies. Au contraire, celui qui accepte d'avouer à l'autre, marque une coupure avec son passé au sens où il consent à en faire le deuil et, peut-être un jour, à en faire mémoire positivement.

Celui qui s'offre au jugement extérieur n'est déjà plus celui qui a commis la faute : l'aveu permet de renouer passé et futur, d'ouvrir un avenir en laissant la place pour un pardon éventuel.

Avouer pour mettre des mots sur notre fragilité.

L’aveu se décompose en deux temps :

- Le premier moment (le jugement de conscience) est celui de la reconnaissance de l’acte posé et de ses conséquences. C’est un temps de délibération intérieure qui conduit à "faire la vérité", à se reconnaître auteur de la faute. Par là même le fauteur doit en arriver à assumer l’acte et ses conséquences, passées, présentes et à venir, et à accepter, en particulier, l’acte réparateur qu’on pourra lui demander.
- Le second moment constitue l’aveu au sens propre, en tant qu’énonciation à un autre. Le témoin – ce peut être l’offensé lui-même – recueille cette parole qui objective la démarche du coupable. Ainsi, celui qui avoue mène à son terme le processus qui fait passer de la délibération à la libération.

Si l’aveu n’était qu’une transmission d’information à un tiers, il n’aurait aucun pouvoir libérateur. Or il possède une efficacité propre dans l’ordre de la relation qu'on entretient avec soi-même et avec les autres. C’est un acte de parole, performatif, qui permet à l’homme de reconnaître sa fragilité ainsi que sa liberté, d’être ce qu’il est en vérité. L’aveu joue un rôle important car dans cet acte s'expriment les paradoxes de la nature humaine : grandeur et misère, amour et faute, intériorité et extériorité, intimité et sociabilité. Il peut exister des cas difficiles pour lesquels, à vue humaine, l’aveu semblera problématique. En particulier quand l’homme est submergé par la honte : "certaines situations se sont produites dont la mise en mots est impossible du fait de la forte honte qui les a accompagnées… L'aveu comme acte de parole, est porteur d’une efficacité propre qui, à simple vue humaine, se manifeste par une libération, un "poids" enlevé. Les fautes commises sont appréhendées avec un certain égard. Il est certainement plus évident de reconnaître une erreur ou une faute avouée, et ainsi de chercher à y remédier.

Ces quelques repérages permettent maintenant d'examiner l’aveu dans une perspective chrétienne, notamment au sein du sacrement de réconciliation.

L'aveu et la réconciliation.

La réconciliation désigne l'acte gratuit par lequel Dieu pardonne au pécheur repentant et le réintroduit dans sa paix. L'aveu en soi constitue un élément très important dans le sacrement de la réconciliation, il est la porte qui s'ouvre dans nos enfermements.

Examinons les exemples suivants tirés de la Bible: celui de Zachée, celui de "la pécheresse pardonnée" et enfin celui du "fils prodigue". Dans ces trois exemples nous verrons que l'absence explicite ou verbalisée d'aveu ne signifie pas pour autant que toute autre forme d'aveu ne soit pas manifestée. On peut repérer, à défaut d'aveu "proprement dit", des attitudes de confession :

- Dans le cas de Zachée (Lc 19, 8), celui-ci fixe lui-même le montant de la réparation pour ses péchés. Une conclusion inspirée par sa rencontre décisive avec Jésus, induit qu'il y a eu en lui une démarche de contrition réelle, l'aveu reste implicite.

- Dans le cas de la pécheresse pardonnée (Lc 7, 36) ce sont les pleurs de la femme et tous ses gestes d'amour qui tiennent lieu d'aveu par le grand repentir qu'ils manifestent : "À cause de cela ses péchés, ses nombreux péchés lui sont remis parce qu'elle a montré beaucoup d'amour" (Lc 7,47). Donc on peut dire que ses gestes, au même titre que l'ensemble aveu et contrition, sont les raisons du pardon qu'elle a reçu.

- Dans la parabole des deux fils (Lc 15, 11), le plus jeune formule un aveu : "Père j'ai péché contre le Ciel et envers toi, je ne mérite plus d'être appelé ton fils" (Lc 15,21). Le père entend ce qui se murmure dans le cœur de ce dernier, il est restauré dans sa dignité de fils instantanément. Il n'a rien à rembourser et n'a pas à s'humilier d'avantage, ni à entendre quelque reproche, alors que la gravité de son cas était extrême : "mon fils que voilà était mort". La réparation qui plaît à ce père c'est d'être comblé de joie et de la partager, ce que ne comprend pas l'aîné.

Toutefois la confession de ses péchés est toujours le signe du repentir, qui passe nécessairement par l'aveu devant Dieu qui nous pardonne malgré notre grande fragilité, que nous sommes amenés à reconnaître avec humilité à l'entame du carême : "tu es poussière et tu retourneras dans la poussière" (Gn 3,19).

Conclusion :

Quoique l'aveu soit central dans le sacrement, il ne conduit pas automatiquement à la réception de l'absolution. On peut avouer un péché grave, le regretter mais, par exemple, ne pas vouloir y renoncer.

Ceux qui s'approchent du sacrement de Pénitence avec humilité et la conscience de leur fragilité y reçoivent de la miséricorde de Dieu, le pardon de l'offense qu'ils lui ont faite et du même coup sont réconciliés avec l'Église que leur péché a blessée et qui, par la charité, l'exemple, les prières, travaille à leur conversion.

Ainsi donc l'aveu, s'il s'adresse d'abord à Dieu le Père, s'adresse également – sous un autre mode - à un public, au Corps Église qui manifeste la communion des saints dans le Fils Jésus Christ mort et ressuscité pour nous sauver.

✧✧✧✧✧

PLAISIR OU SAINTETE : FAUT-IL CHOISIR ?

Atelier préparé par la CC de CGE Rouen

L'atelier se présentait sous forme d'une introduction du sujet, puis d'échanges en 8 groupes de 6, sur des questions tirées pour certaines du Youcat, avec une mise en commun finale, puis un topo de conclusion.

Est-ce qu'un « couple catho » (Expression volontairement provocatrice et imprécise) éprouve moins de plaisir qu'un couple non catho ?

À débattre, mais c'est peut-être, pour certains d'entre eux, malheureusement vrai. Peut-être qu'une des causes réside dans l'interprétation de la doctrine catholique en matière de sexualité comme une série d'interdits. Mais attention cela n'est pas dû aux principes de l'Église même, parce que de même que l'amour trouve sa joie dans la vérité, le plaisir jaillit du don véritable et inconditionnel des époux (dans l'acte sexuel évidemment, mais aussi plus largement dans le quotidien). Et lorsque la relation est fondée sur un engagement pour la vie, elle s'épanouit dans la confiance, de telle sorte que le plaisir est durable et stable.

D'ailleurs, des sexologues prétendent qu'il faut souvent une bonne dizaine d'année à un couple pour être véritablement dans le respect et à l'écoute du conjoint, de son corps et ses besoins.

Comment parvient-on à la pureté du cœur ?

On acquiert la pureté du cœur nécessaire à l'amour, en étant d'abord en lien avec Dieu dans la prière. Quand nous sommes animés par la grâce de Dieu, nous

trouvons le chemin d'un amour humain pur et sans partage. La chasteté permet d'aimer d'un amour sincère et sans partage.

Si nous nous tournons vers Dieu, avec une intention pure, il transforme notre cœur. Il nous donne la force de nous conformer à sa volonté, et de repousser les pensées mauvaises, les fantasmes et les désirs impurs.

Qu'est-ce qu'un amour chaste ? Pourquoi un chrétien doit-il vivre la chasteté ?

Un amour chaste est un amour qui se défend contre toutes les tentations intérieures et extérieures qui pourraient le détruire. La chasteté est l'intégration réussie de la sexualité de la personne. La chasteté et la continence ne sont pas la même chose. Mais celui qui a une vie sexuelle active dans le mariage doit être chaste. Une personne est chaste quand, par la maîtrise de son corps, elle exprime un amour durable et solide.

La chasteté n'a rien à voir avec la pruderie. Une personne qui vit la chasteté n'est pas soumise à ses instincts, au contraire, elle vit la sexualité de manière responsable en l'ordonnant à l'amour et comme expression de cet amour. La luxure (qui est le contraire de la chasteté) est un désordre de l'amour, amour dont le sens est dévié. La position de l'Église catholique sur la sexualité prend en compte l'intégralité de la personne dans toute sa dimension d'être vivant, avec ses trois aspects: premièrement le plaisir sexuel, qui est bon et beau; deuxièmement l'amour entre les deux personnes et troisièmement la transmission de la vie, c'est à dire l'ouverture aux enfants. De même que pour faire de la bière il faut du houblon, du malt et de l'eau, de même l'Église considère que ces trois aspects forment un tout. Si un homme avait une femme pour le plaisir, une autre pour la poésie de l'amour, une troisième pour avoir des enfants, il les instrumentaliserait toutes les trois, sans n'en aimer vraiment aucune.

Comment peut-on vivre un amour chaste ?

« La chasteté permet de vivre l'amour en être libre et non esclave de ses instincts et de ses passions. Tout ce qui contribue à devenir plus relationnel, plus mûr, plus libre, plus affectueux, tout cela aide aussi à vivre un amour chaste. La chasteté suppose un apprentissage de la maîtrise de soi que l'on doit s'efforcer d'acquérir à tout âge. Il suffit d'en prendre les moyens : rester fidèle en toutes circonstances aux commandements de Dieu, rejeter toutes les tentations qui écarteraient du chemin, toute forme de double vie ou de double morale et demander à Dieu de nous préserver des tentations et de nous rendre fort dans l'amour. C'est finalement une grâce et un merveilleux don de Dieu que de pouvoir vivre un amour pur et unique. » (Youcat, n°405)

Quel est le sens de l'union sexuelle dans le mariage ?

Il est dans la volonté de Dieu que l'homme et la femme s'unissent dans le plaisir érotique et sexuel pour se lier l'un à l'autre de plus en plus intimement dans l'amour, et pour permettre à des enfants de naître de leur amour.

Le christianisme attache une grande valeur au corps, au désir et au plaisir érotique. Le christianisme a glorifié le mariage plus que toute autre religion, et le christianisme contredit quiconque prétend que la sexualité est mauvaise en elle-même.

À vrai dire le plaisir ne doit pas être une fin en soi. Quand le plaisir du couple se referme sur lui-même sans s'ouvrir à la vie nouvelle qui devrait en résulter, il n'est pas conforme à l'amour.

✧✧✧✧✧

LA JOIE DE RECONNAITRE NOS FRAGILITES POUR SE LAISSER SECOURIR ET AIMER

Atelier préparé par la CC de SupOptique

Ouverture avec un petit sketch pour introduire avec un texte de Nietzche :

« Il ne faut ni enjoliver ni excuser le christianisme : il a mené une guerre à mort contre ce type supérieur de l'homme, il a mis au ban tous les instincts fondamentaux de ce type, il a distillé de ces instincts le mal, le méchant : - l'homme fort, type du réprouvé. »

Nietzche affirme par ce texte que la religion chrétienne est une religion de faibles, pour les faibles.

Comment répondre à cela ?

Idées :

- Ne pas fuir ses fragilités, en particulier dans les moments où l'on est seul, en voulant enfouir ses démons, affronter ses fragilités, ses faiblesses.
- En apprenant à mieux s'aimer et aimer ses fragilités on peut s'ouvrir à l'autre et mieux aimer son prochain.

- Dans la relation avec l'autre, on ne va pas chercher un certain manque à combler lié à nos propres faiblesses, à nos limites que l'on aimerait voir dépassées chez l'autre.
- Si tu n'affrontes pas tes faiblesses, cela va ressortir tôt ou tard dans ta relation avec l'autre, toi-même ou Dieu (crises, dépressions….)
- Sainte Thérèse de l'enfant Jésus, elle, aime sa fragilité, car c'est justement là que le Christ à la place de naître. Elle n'a pas peur de confesser ses fautes car elle connaît la miséricorde infinie de Dieu.
- Exemple de David : David a fait des choses assez terribles (convoitise de Bethsabée et meurtre de son mari, adultère….) Mais à chaque fois il reconnaît ses fautes et se repent profondément pour renouer avec Dieu (il est renvoyé à l'interaction avec l'Autre. Reconnaître ses péchés et ses fautes amène au pardon et à la reconnexion.)

Pour conclure : Métaphore du verre d'eau :

On imagine un verre d'eau que Dieu remplit d'eau : ce sont les différents dons qui te sont donnés. Tu peux alors adopter trois attitudes :

-Tu es au-dessus du niveau d'eau, tu vois tout ce qui t'est donné mais tu prends peur et tu te dis « Seigneur, je ne peux pas réaliser ce que tu me demandes de faire j'en suis incapable. »

-Tu es en-dessous du niveau d'eau, tu te confortes dans ta situation, tu ne vois pas tes limites et tu penses pouvoir faire plus que tu n'en es capable et tu risques de tomber dans l'orgueil.

-Tu es au niveau du ménisque et tu t'accordes avec les attentes de Dieu. En effet, c'est à ce niveau qu'Il nous attend pour nous rejoindre dans notre réalité et l'embrasser avec tout ce qu'elle contient de fragilités et de forces. Dieu ne cherche pas à naître dans la personne qu'on rêve d'être, ni dans celle qu'on se contente d'être. Cette acceptation de nos fragilités est un chemin de connaissance de soi donc un chemin d'humilité. Il est source de sérénité et de joie.

✧✧✧✧✧

REUSSIR SON COUPLE, UNE UTOPIE ?

Atelier préparé par le Parcours Alpha

Cet atelier a commencé de manière interactive avec un aperçu des statistiques sur le mariage, le PACS et le divorce en France : sur une année civile, 54% de divorce par rapport au nombre de mariages, alors que ces couples s'engagent devant témoins, famille et amis ! Alors pourquoi autant de séparations ? Quelles fragilités dans le couple ?

À partir de l'étude de quelques textes bibliques, le mariage apparaît dans la Bible comme une véritable union sacrée : sacrée car union entre Jésus lui-même, présenté comme l'époux (Jean 3 :28-30 ; Mat 9 :15; Mar 2:19; Mat 25:12) et l'Église, l'épouse (1 Cor.11:2 ; Ap.19 :7 ; Ap.21 :2). Or nous, chrétiens, peuple de Dieu, sommes appelés à former l'Église qui sera présentée comme l'épouse sans tache devant Dieu pour des Noces éternelles.

Après cette approche biblique du mariage et du lien sacré entre l'homme et la femme tel que voulu par Dieu, nous nous sommes donc interrogés en petits groupes sur les raisons principales des ruptures, les peurs et craintes dans une relation. Puis nous avons discuté des façons d'y remédier, notamment en réfléchissant à la façon de faire des fragilités de l'homme et de la femme une force pour le couple.

Un exercice sur les conflits, tiré du Parcours Alpha Duo élaboré par l'association Alpha, a permis de se rendre compte grâce à des exemples concrets comment identifier et accepter nos différences et trouver ensemble une solution au conflit, comme on peut être amené à le faire pour résoudre un conflit en couple.

Un autre exercice pratique sur les "étiquettes" a aidé à prendre conscience de l'impression que l'autre fait sur moi, et encouragé à remplacer chaque étiquette, qui est un mensonge, par une bénédiction. Ces étiquettes, qui génèrent souvent des blessures et une mauvaise estime de soi, viennent la plupart du temps de notre passé, de notre contexte familial. Ces étiquettes et ces blessures influencent encore nos relations affectives dans le présent si elles ne sont pas guéries.

Pour approfondir ces sujets, les Parcours Alpha Duo, parmi d'autres propositions des Parcours Alpha, permettent d'aborder au cours de 5 soirées conviviales, différentes thématiques de la vie en couple, pour construire une relation de couple sur de bonnes bases et discuter à 2 de sujets tels que la communication, la gestion des conflits, l'intimité dans le couple, l'engagement, etc.

Plus d'informations sur duo.parcoursalpha.fr

✧✧✧✧✧

LA JOIE DU PARDON DANS LE COUPLE

Atelier préparé par l'aumônerie étudiante d'Évry

Dans un couple, même si un amour sincère est réciproquement partagé, les sujets de tension, les conflits et donc les disputes (plus ou moins virulentes et de différentes natures) sont inévitables. Comment pardonner ? Y a-t-il réellement une joie à pardonner l'autre ? Peut-on tout pardonner ? Existe-t-il une différence entre le pardon d'une faute grave et d'une faute du quotidien ? Pardonne-t-on pour soi-même ou pour le bien du couple ? À travers quelques mises en situation, cet atelier avait pour but d'apporter un éclairage sur toutes les interrogations liées au pardon dans le couple et à la joie que l'on peut en retirer.

Les personnes qui ont assisté à cet atelier ont été réparties en 3 groupes et se sont vues attribuer une des trois situations ci-dessous. Chaque groupe a eu 20 minutes pour préparer 2 petits sketches mettant en scène la situation reçue. L'un des deux sketches devait dégénérer tandis que l'autre devait bien se terminer. C'était au groupe de déterminer qui était A et qui était B.

- **Situation 1 : excuse**

A est au chômage. B a un travail stressant. A et B ont partagé entre 6 mois et un an de vie commune. Ils s'étaient mis d'accord pour partager équitablement les tâches ménagères. Un jour, B rentre du travail et voit que A n'a pas vidé le lave-vaisselle….

- **Situation 2 : petit pardon**

A et B vivent ensemble depuis 10-15 ans environ. Ils ont 2 ou 3 enfants. Il y a une certaine lassitude dans leur vie de couple. La belle-famille de A est un peu envahissante, mais elle aide beaucoup pour les enfants. Les beaux-parents de A vont fêter leur anniversaire de mariage le dimanche suivant, la date étant arrêtée depuis longtemps. Mais B annonce à A qu'il va aller à la finale de Roland-Garros parce qu'on vient de lui donner miraculeusement une place.

- **Situation 3 : gros pardon**

A et B ont beaucoup voyagé comme jeune couple avant d'avoir des enfants. L'un des deux a un très bon salaire, mais pas le second. Une petite routine se

fait sentir dans leur vie de couple mais il n'y a pas de tension particulière. Un de leurs enfants va rentrer en 6ème.

Un jour, A rentre à la maison et annonce à B qu'il a accepté un travail à l'étranger et qu'il part dans quelques jours. Il n'en n'avait jamais parlé à B auparavant.

À partir des différentes situations, plusieurs points ont été soulignés :

- Le pardon se demande et se donne par la parole (pas par écrit, ni par non-dit, ni par un geste)
- Le pardon n'est pas l'oubli, ni l'effacement.
- Le pardon peut demander du temps.
- Le pardon se conjugue avec la justice et la vérité. Il implique la réparation quand c'est possible et le regret chez celui qui a fait le mal.
- Le propre du mal commis est de blesser la relation, voire de la couper. Le pardon est la restauration du lien. La reconnaissance que celui qui m'a fait du tort n'est pas réduit au tort qu'il m'a fait. Par mon pardon, je lui dis qu'il n'est pas le mal qu'il m'a fait ; qu'une confiance renouvelée est possible : de là vient la joie, plus grande et plus forte que le mal qui a été infligé.
- Dans la relation où le pardon a été demandé et donné, le lien sort renforcé : le désir de garder la communion est plus grand que les erreurs que l'un ou l'autre ont pu faire.

✧✧✧✧✧

SAVOIR PARLER DE SES FRAGILITES. EST-CE POSSIBLE DE SE MONTRER FRAGILE SANS SE DECONSIDERER ?

Atelier préparé par l'aumônerie de Montpellier

Nous avons séparé les participants en trois groupes et nous avions préparé trois ateliers, chaque groupe participant pendant environ 25 minutes à chaque atelier. En réfléchissant au sujet que nous avions à préparer, trois aspects nous semblaient importants à aborder : pourquoi parler de ses fragilités, à qui et comment parler de ses fragilités, connaître ses fragilités, quelles sont-elles ?

Pourquoi parler de ses fragilités ? Deux étudiants de Montpellier se sont fait « les avocats du diable » et argumentaient, face aux participants, qu'il ne fallait pas parler de ses fragilités. De cette mise en scène sont nés des arguments de l'équipe adverse qui justifiait du mieux qu'elle pouvait l'intérêt d'en parler. Ainsi, chaque

participant en quittant l'atelier semblait convaincu de l'importance de parler de ses fragilités.

À qui et comment parler de ses fragilités ? Nous avons utilisé l'histoire des tamis de Socrate mais en l'adaptant à notre sujet. Nous avons demandé aux participants de réfléchir à deux séries de tamis : l'un répondant à la question « Pourquoi est-ce que je veux parler de cette fragilité ? » et l'autre « La personne à qui je vais en parler est-elle la plus adaptée ? ». Après avoir passé notre question à travers ces tamis avec succès, nous pouvons éventuellement passer à l'acte. Nous avons résumé ici les principaux tamis pour chaque série :

Tamis « Pourquoi ? »: Est-ce que c'est dur de la vivre ? Est-ce un poids au quotidien ? Est-ce qu'il est pertinent d'en parler en ce moment ? Qu'est-ce que je recherche en en parlant ? (en parler pour me libérer, me faire plaindre, …)

Tamis «À qui ? » : La personne est-elle susceptible de nous écouter ? Est-ce que la personne peut être réceptive, empathique ? A-t-elle déjà vécu la même situation (empathie) ? La réaction de la personne sera-t-elle appropriée ?

Connaître ses fragilités, quelles sont-elles ? À travers cet atelier, les participants ont pu, d'après certains retours, analyser leurs propres fragilités. Ceci s'est fait à travers un exercice que vous pouvez faire chez vous : écrire un petit texte sur vous à la troisième personne du singulier, pour ainsi avoir un regard critique et réfléchir à des expériences où vos fragilités, votre vulnérabilité se sont exprimées. Quels sont les éléments qui vous ont aidé à surmonter cela ? Y a-t-il des pistes d'améliorations possibles ?

Nous tenons à remercier tous ceux qui ont permis le bon déroulement de l'atelier et du week-end !

✧✧✧✧✧

A L'ECOUTE DE NOS FRAGILITES

Atelier préparé par la CC de Centrale Paris

1) **Petit topo du père Xavier sur l'écoute de la fragilité**. Un peu de théorie avec quelques exemples bibliques. Durée 10 min environ, il ne faut pas que cela dure plus longtemps sous peine d'endormir le public.

2) **Mise en pratique** : on se met par groupes de 5-6. Chacun décide de jouer un rôle caractérisé par une fragilité particulière. Il peut soit jouer une fragilité qui lui est propre, soit, s'il n'a pas d'idées, choisir une des fragilités listées au tableau. Par ex : timide, très fatigué, pas attentif, ne sait pas dire non… Chaque groupe doit réaliser un projet. Pendant tout le projet, chacun joue sa fragilité, et en même temps, il est à l'écoute des fragilités des autres. Le projet était : « concevez, sur papier, la maison de vos rêves ». Après 25 minutes de conception, ils présentent devant les autres groupes leur projet, toujours en jouant leur fragilité. Et enfin on en discute. Le but était de leur montrer en s'amusant que certaines fragilités sont faciles à déceler, mais d'autres sont plus silencieuses, et il est difficile d'y être à l'écoute.

3) **Le goûter** : la partie la plus importante de l'atelier. On mange des pitch tout en continuant à discuter de l'expérience précédente, et à faire connaissance !

Merci à tous ceux qui étaient présents, vous étiez super !

✧✧✧✧✧

DECOUVRIR LA JOIE DANS L'ACCUEIL DE LA PERSONNE HANDICAPEE AU SEIN DE LA FAMILLE

Atelier préparé par EsperENS (CC de l'ENS de Lyon)

Nous avons demandé à deux familles, ayant chacune un enfant porteur d'un handicap, de nous témoigner de leur quotidien, entre joie et difficultés.

Le premier couple est celui de Clotilde et Nicolas Noël. Parents de déjà 6 enfants, ils ont choisi d'adopter Marie, atteinte de trisomie 21, âgée alors de 7 mois.
Le deuxième couple est celui d'Édith et Olivier Brasseur. Ils sont parents de 10 enfants dont Gauthier, 18 ans, atteint de trisomie 21.
Nous leur avons posé quatre questions que nous avons jugées pertinentes pour aborder ce thème du handicap dans la famille et avoir ainsi un aperçu de ce que leur enfant apporte comme joie dans leur famille.

Édith et Olivier Brasseur

L'atelier s'est déroulé de la façon suivante : pour chaque question, nous avons visionné environ 10min d'interview de nos intervenants puis nous avons enchaîné sur 10min d'échange en petits groupes de 5 ou 6 participants. Ainsi, la synthèse que vous allez lire reprend à la fois des éléments des vidéos et des questions ou réflexions abordées sur place.

1ère question : Pourquoi avoir choisi d'adopter une petite fille trisomique ? / Comment avez-vous réagi à l'annonce du handicap de votre fils ?

- « Nous voulions offrir une famille à un enfant qui n'avait pas cette chance. » (Clotilde Noël)
- « C'était tout simplement l'envie d'aimer. Aimer quelles que soient les particularités de l'enfant. » (Clotilde Noël).
- « Dans la **joie** de la naissance, nous n'avions pas remarqué qu'il était différent de ses frères et sœurs. Quand les médecins disaient que Gauthier était différent, on se disait : « ce n'est pas possible, il ressemble aux autres (de la fratrie) quand même ». » (Olivier Brasseur)
- « C'était un moment extraordinaire, pas du tout écrasant, car j'avais la conviction intérieure que cet enfant nous été confié par le Seigneur et que c'était une tâche que nous avions à accomplir ensemble avec Olivier. » (Édith Brasseur)
- « Je ressentais la **joie** de la naissance. J'avais plus l'impression de devoir consoler le personnel médical. » (Olivier Brasseur)

Dans ces deux familles, l'accueil du handicap par les parents apparaît comme naturel. L'un comme l'autre, ces couples témoignent de la volonté d'aimer l'enfant tel qu'il est. Accueillir un nouvel enfant dans sa famille c'est avant tout une grande joie.

Lors de nos échanges en groupes, il a été mis en avant que ces témoignages sont un peu exceptionnels ! Nous sommes bien conscients que souvent, l'annonce d'un handicap pour les parents est un choc, un tremblement de terre, un grand bouleversement. Tout parent a des projets pour son enfant. Il voudrait qu'il grandisse « comme les autres », qu'il soit capable de faire autant de choses que n'importe quel autre enfant. Toutefois, le choc de l'annonce passé, la vie de famille s'installe et ce qui prime est l'amour porté à cet enfant, sachant qu'il grandira à son rythme.

2ème question : Comment l'enfant handicapé a-t-il été accueilli par le reste de la fratrie ?

- « Pour en parler avec les frères et sœurs, on a pris l'image de Dumbo, cet éléphant aux grandes oreilles qui est un peu différent. Gauthier est un petit Dumbo qui a un chromosome en plus au lieu de grandes oreilles. » (Édith Brasseur)
- « Les enfants ont pensé que ça serait à l'aînée de s'occuper de Gauthier quand nous ne serions pas là. Nous avons répondu que, non, c'était à nous de prévoir la suite pour Gauthier, pas à eux. » (Édith Brasseur)
- « Ça nous a permis d'avoir un autre regard sur le handicap. Je voyais cela complétement différemment et caricaturé. En fait, il y a beaucoup d'amour et de **joie**. » (Côme Noël, grand frère de Marie)
- « Gauthier a été accueilli avec les caractères de chacun. Les filles aînées se sont beaucoup occupées de lui. Pour les garçons c'était moins facile de rentrer en contact, Gauthier n'avait pas les mêmes préoccupations de jeu, les jeux de bagarre ce n'était pas sa tasse de thé. » (Olivier Brasseur)
- « Les enfants ont grandi avec Gauthier. En grandissant, sa présence au milieu de nous est devenue une évidence, une évidence que Gauthier existe. » (Édith Brasseur)
- « Gauthier est celui qui est le plus aimé de ses frères et sœurs mais c'est aussi celui qui se **réjouit** toujours du retour de ses frères et sœurs. » (Édith Brasseur)

La famille Noël avec Marie

Il peut être délicat d'expliquer le handicap à des enfants. Selon l'âge des enfants, il faut adapter le discours. Dans tous les cas, c'est une discussion sur le handicap à avoir régulièrement avec les frères et sœurs, au fur et à mesure qu'ils grandissent.

On se rend compte dans bien des cas que les frères et sœurs d'un enfant handicapé sont très matures pour leur âge. Ils ont tendance à prendre des responsabilités. Il faut toutefois prêter attention à ce qu'ils puissent continuer à grandir comme des enfants dans la famille. Il faut qu'ils puissent comprendre aussi que ce ne sera pas à eux d'assumer la charge du handicap de leur frère/sœur. La difficulté pour les parents est de réussir à montrer à chaque enfant qu'il garde sa place dans la famille et que toute l'attention ne sera pas à présent portée sur l'enfant handicapé.

Si cela peut faire peur au début, car le handicap est souvent quelque chose d'inconnu pour des enfants, les fratries en sortent grandies. Chacun avec sa sensibilité apporte et reçoit de ce frère ou de cette sœur « différent(e) ». Cela leur permet aussi d'avoir un regard plus lucide sur le handicap et sur les personnes plus « fragiles ».

3ème question : Qu'est ce qui est le plus difficile au quotidien quand on a un enfant handicapé ? Comment faites-vous pour surmonter les difficultés ?

- « La principale inquiétude, c'est quand même l'avenir, l'intégration scolaire, la peur du regard des autres. » (Psychologue qui suit Marie)
- « On ne peut pas appréhender le degré d'autonomie de Marie. On s'est placé dans le cas le plus défavorable, dans le cas où Marie resterait avec nous jusqu'à la fin de nos jours. » (Nicolas Noël)
- « Dans la famille tout le monde s'est mis au langage des signes pour pouvoir communiquer plus facilement avec Marie. » (Une sœur de Marie)
- « Ce qui est difficile avec Gauthier c'est son rapport à l'horaire. Tout est plus lent avec lui, il n'a pas la même notion du temps. Mais par exemple pendant le carême il se **réjouit** tous les jours de la fête de Pâques à venir. » (Olivier Brasseur)
- « Une des plus grandes difficultés a sans doute été de trouver une école pour Gauthier et de voir que ceux qui sont sensés vous aider dans

l'administration sont principalement ceux qui compliquent les choses. » (Édith Brasseur)

- « Il a fallu s'adapter par rapport à ce qu'on connaissait déjà avec les autres enfants. » (Édith Brasseur)

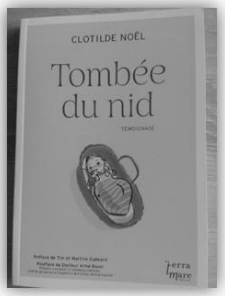
Il y a dans la vie quotidienne une multitude de petits obstacles. Il faut remettre en question les petites habitudes. Il faut se battre parfois contre l'administration. Il y a la peur de l'avenir, du regard des autres. Mais il y a aussi beaucoup de joie et de grâce dans cela. Des participants aux RN, ayant eu la chance d'être en classe avec des enfants atteints de handicap, témoignaient que cela leur avait certainement appris la tolérance et à changer leur regard sur les plus fragiles. En réalité, la personne handicapée nous invite à avoir un regard différent sur le monde. Les parents d'enfant trisomique vous diront certainement qu'ils ont appris la patience et l'amour spontané. Les personnes atteintes de trisomie 21 n'ont pas peur des préjugés, elles nous invitent à être nous-mêmes. Ce que l'on prend parfois pour une faiblesse peut se révéler être une vraie force.

<u>4ème question</u> : Alors finalement est-ce une joie d'accueillir le handicap dans la famille ?

- « Gauthier a une trisomie 21, on peut voir ça comme un handicap, mais les jeunes atteints d'une trisomie 21 sont des surdoués de la relation, de l'amitié et de l'amour. Gauthier est un garçon tout à fait exceptionnel. » (Édith Brasseur)
- « Une sœur de Gauthier en avait marre qu'il prenne des inconnus dans ses bras. Mais de nombreuses personnes nous ont témoigné que cela les avait beaucoup touchées, notamment un SDF. » (Édith Brasseur)
- « Il y a dans chaque personne handicapée, la potentialité d'une personne « normale ». La personne avec son handicap est une personnalité à part entière. » (Olivier Brasseur)
- « C'était une **joie** d'accueillir cet enfant parce que c'est une **joie** d'accueillir chaque enfant. On a vécu des moments de franche rigolade. » (Olivier Brasseur)

- « Chaque progrès que Marie fait est une belle surprise, nous ne sommes pas pressés. C'est une succession de **joies** par rapport à tous ces petits progrès. » (Nicolas Noël)

Finalement, ces deux familles témoignent de la joie qu'il y a à accueillir un enfant handicapé, malgré les inévitables difficultés. Chacun des membres de la famille est grandi par cette présence. Comme pour tout enfant, il y a des hauts et des bas. Il y a aussi beaucoup de moments de joie et de bonheur. Les parents d'enfants handicapés réapprennent à s'émerveiller du plus petit progrès et à aimer sans condition. Dans le cas de la trisomie 21, les enfants sont naturellement porteurs d'amour et de joie autour d'eux. Pour toute la famille, ils deviennent un exemple de relation humaine chaleureuse.



Pour aller plus loin :

- *Tombée du nid*, Clotilde Noël
- *Deux petits pas sur le sable mouillé*, Anne-Dauphine Julliand

✧✧✧✧✧

LA DOCTRINE SOCIALE DE L'ÉGLISE…

Atelier préparé par CGE Strasbourg Le Domino

L'Église est experte en humanité, et définit dans sa Doctrine Sociale « DSE » les conditions d'une juste structure de société. La voie de la DSE est la **charité**, en vue de promouvoir le **développement intégral de l'Homme**, qui est le lien entre la cité terrestre et la cité céleste, par sa dignité transcendante et sa vocation au développement.

La DSE, mais qu'est-ce donc ?

À la fin du XXème siècle, l'Église prend conscience de **nouvelles réalités**, et de leurs problèmes. Elle propose donc une doctrine, notamment grâce à ses encycliques sociales. Elle nous rappelle notre **devoir**, en tant que chrétien, de **fidélité** envers

nos tâches terrestres, car elle n'a d'influence sur les systèmes économiques et les modèles sociaux qu'à travers l'**engagement des fidèles**. La DSE nous donne donc une vision cohérente d'une société juste, et des critères de discernement.

Elle contient des **valeurs fondamentales** (vérité, liberté et justice), des **principes permanents** (le bien commun, la destination universelle des biens, la subsidiarité, la participation et la solidarité), et des **critères de jugement**, afin de tenir compte de la situation actuelle. Les sources de ces éléments **permanents**, et des éléments **prudentiels** sont la révélation divine (le **Verbe** fait chair, les **Écritures**), la **loi naturelle** inscrite en l'Homme (dont il faut AFFIRMER l'existence !) et l'Évangile de la création, ainsi que le **magistère social** de l'Église (le devoir de l'Église de former les consciences).

Laudato Si, la dernière encyclique du pape.

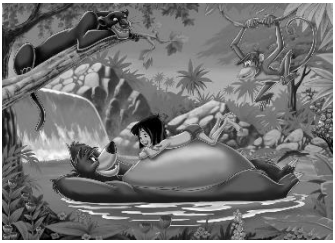
Elle s'ajoute au magistère social de l'Église. Le pape explique la **relation** entre les plus **pauvres**, et la **fragilité de la planète**, et invite à rechercher d'autres manières de comprendre l'économie et le marché (par une nouvelle solidarité universelle). Il recommande de **transformer** notre approche écologique en approche sociale, pour écouter la clameur de la terre ET la clameur des pauvres. Après un jugement prudentiel sur la situation actuelle de l'économie et de la société, qui sont les causes de notre grave crise écologique, il s'étend sur les **racines anthropologiques** de la crise, et la relation entre l'Homme et la Création, et nous propose une **écologie intégrale** par une **conversion écologique**.

Nous remercions M Antoine Moster pour son soutien et son aide dans la préparation de l'atelier, ainsi que l'association MEDAIR pour leur présence.

✧✧✧✧✧

IL EN FAUT PEU POUR ETRE HEUREUX ?!

Atelier préparé par la CC Galilée - site du Futuroscope



L'atelier était orienté vers la chanson bien connue du film Disney *Le Livre de la jungle.* Le but de cet atelier était de montrer quelles sont les petites choses de la vie quotidienne et en particulier dans la vie d'un étudiant qui nous rendent heureux. L'atelier était surtout un temps de réflexion pour que chacun trouve ce qui le rend heureux. Tout d'abord, nous avons montré une petite vidéo qui contenait des citations de la Bible et de philosophes. Cette vidéo était faite pour

entamer la réflexion. En même temps nous avons voulu entretenir un partage entre les personnes et entre des petits groupes de personnes pour pousser la réflexion un peu plus loin. Pour cela nous avons partagé les trente personnes en quatre groupes dans lesquels on a animé un brainstorming. Ensuite nous avons fait un quiz : des situations du quotidien -> comment réagir en réalité face à ces situations. Finalement nous avons recueilli les idées fortes des groupes, grâce auxquelles ils ont dû faire leur propre chanson de « il en faut peu pour être heureux ». La chanson a bien sûr été chantée aux autres groupes.

Le brainstorming : Chaque personne devait dire au groupe ce qui le rend heureux. Nous avons pu regrouper les idées dans plusieurs catégories :

- **Études** : réussite d'un examen/concours, apprendre, décrocher un stage/job
- **Sport** : Faire du sport, avoir un succès sportif
- **Culture et divertissement** : Films/séries, musique, jeux, danse, chant, fête, voyage
- **Foi** : Découverte de la Bible, les rassemblements de chrétiens, messe/temps de partage, sacrements, prière personnelle
- **Relations** : amis, famille, aimer, cadeaux, conseils, blagues, sourire, câlin, animaux
- **Les choses simples de la vie** : repas, nature, une bonne nouvelle, dormir, silence, cuisiner, shopping
- **Épanouissement personnel** : la satisfaction d'avoir fait ce qu'on devait faire, réussir un projet dans lequel on s'est dépassé, atteindre des objectifs fixés, vaincre une difficulté technique, aider les autres, s'investir dans une association, être en bonne santé, être bien chez soi, avoir du plaisir à rentrer chez soi, faire quelque chose de nouveau, création artistique.

Les chansons réécrites d'après la version originale

Équipe 1 :

Il en faut peu pour être heureux Vraiment très peu pour être heureux/ Il faut se satisfaire du nécessaire/ Un peu de foi et d'amitié / Cela apporte de la gaieté/ Quelques sourires pour rester motivé / Je suis étudiant en quête de savoir / Quand je galère dans mes devoirs / Je suis tenté d'aller au bar / Mais ce n'est pas sûr que le bonheur / Se trouve au fond des shooters / Le meilleur ami c'est le Seigneur / Essaye, il est tout près, whéé !

Équipe 2 :

Il en faut peu pour être heureux / Suffit d'aller à CGE / Il faut se satisfaire du nécessaire / Un peu de whisky et d'Nutella / Que nous a conseillé Thomas / Quelques rayons de fun et de vraie joie / J'aime la prière, et l'adoration / Vive l'Église, c'est ma maison / Tous les sourires et les bienfaits / Travaillent en moi et font germer / Toutes les graines qu'il met en moi /Le Seigneur Jésus est toujours là ! / Essaye c'est bon, c'est doux, oh!

« Il en faut peu pour être heureux
Vraiment très peu pour être heureux,
Chassez de votre esprit tous vos soucis… Youpi
Prenez la vie du bon côté
Riez, sautez, dansez, chantez
Et vous serez un ours très bien léché! »

Commentaire : Nous avons remarqué que les choses qui nous rendent heureux dépendent beaucoup de la personne et que ce sont des choses tout à fait accessibles au quotidien. Nous espérons que les personnes qui sont venues à l'atelier ont pu remarquer ceci et qu'ils apprécient les petites choses de la vie et qu'ils essaient de prendre les initiatives pour être heureux avec ce qu'ils ont. Pour nos chers lecteurs : nous vous invitons à vous laisser guider dans votre réflexion par ce que nous avons vécu dans cet atelier afin de constater qu'il vous faut vraiment peu pour être heureux.

✧✧✧✧✧

FACE AUX CONFLITS, LA NON-VIOLENCE, UNE FORCE PALPABLE DANS LA VIE DE JESUS ET LA NOTRE

Atelier préparé par la Mission étudiante de la Rochelle

La violence :

La violence existe quand il y a situation ou action provenant de personnes ou de structures humaines qui entraînent un dommage prévisible, physique, moral ou économique, une dégradation, mort ou destruction d'êtres humains ou d'éléments de la Création.
(A.J.Richard, *roots of Violence in the US culture,* Blue Dolphin Publishing, 1999)

Les différentes formes de violences:

- Violences physiques
- Violences psychologiques
- Violences structurelles (économiques, politiques, culturelles, sociales)
- Violences interpersonnelles
- Violences collectives
- Violences symptômes: par exemple, un manifestant qui casse des vitrines : exprime un malaise profond.

Les attitudes « instinctives » face à la violence:

- Politique de l'autruche
- Fuite
- Contre-attaque

Mais il existe une quatrième attitude, objet de notre présentation, l'attitude non-violente :

L'attitude non-violente :

Visionner la vidéo suivante, de 6'36 à 12'13.
Katia Mikhaël : "En Dieu, il n'y a pas de violence"
mars 2013 (YouTube)
www.youtube.com/watch?v=TB0DDgrm2DM

Les 4 points de la non-violence :

- Au cœur de la non-violence, être convaincu de sa propre dignité, et de la dignité de son interlocuteur (violent).
- Appeler la conscience du violent
- Garder ouvert une possibilité de relation
- Consentir à la vulnérabilité de la relation et ne pas chercher son propre intérêt.

La non-violence dans les Évangiles :

- Zachée (Lc 19, 1-10)
- La femme adultère (Jn 8, 1-11)
- Jésus se faisant battre (Jn18, 18-24)

Pour approfondir :
Alain J. Richard, Katia A. Mikhaël, Frédéric-Marie Le Méhauté, *En Dieu il n'y a pas de violence*,
Bayard *Christus*, ISBN 978-2-227-48599-0

✧✧✧✧✧

LA FRAGILITE EN PROCES

Atelier préparé par la CCX, CC de l'École polytechnique

Dans le monde du travail, la fragilité est partout présente. Cela peut être l'employé qui subit la pression de ses supérieurs, ou bien qui ne peut s'entendre avec ceux qui l'entourent, qui subit le handicap, la maladie, les défaillances psychologiques ; mais aussi le patron qui doit satisfaire ses actionnaires ou terminer dans le positif. Celui qui a des mesures à prendre mais qui doit pour cela faire des sacrifices. Qui que nous soyons, nous serons confrontés à la fragilité là où nous travaillerons. Parfois nous aurons à soutenir notre prochain, parfois nous aurons nous-mêmes besoin d'être soutenus.

Pour faire apparaître un grand nombre de dimensions de la fragilité, nous avons pris le parti de simuler un procès aux prud'hommes. La situation proposée était réelle, et nous l'avons rejouée devant les personnes de l'atelier. Deux juges, un avocat pour l'employé, un avocat d'entreprise. Nous avons voulu mettre en lumière qu'il est difficile d'émettre un jugement face à la fragilité de la personne. Certes « Marcelle » n'était pas faite pour le poste où elle se trouvait, certes elle s'est comportée comme elle n'aurait jamais dû le faire, fragilisant son environnement.

Mais elle-même, n'avait-elle pas aussi ses fragilités ? Et peut-on l'accuser d'être incompétente ? Dans cette situation, les juges eux-mêmes se trouvent fragiles, eux qui doivent rendre un jugement.

Dans ces situations, il faut que nous nous engagions à agir en tant que chrétiens. Il s'agit là de chercher toujours à préserver les hommes, à agir pour la dignité et l'épanouissement de chacun, sans pour autant perdre le sens des responsabilités. Nous agirons justement en chrétiens si nous nous montrons responsables de nos actes devant Dieu et que nous savons chaque jour l'interroger sur la manière d'agir avec chacun.

✧✧✧✧✧

DECOUVERTE DE LA SITUATION D'AVEUGLE

Atelier préparé par l'ENSAM de Lille

On imagine souvent qu'il est facile de se mettre dans la peau d'un aveugle : fermer les yeux serait suffisant. Au cours de notre atelier, nous avons voulu montrer quels étaient les impacts de ce handicap au-delà de la vision. Toutefois, il est compliqué d'expliquer quelque chose qu'on ne connaît pas plus que les personnes qui vont assister à notre atelier. Il semblait donc évident d'avoir un intervenant mal voyant qui pourrait témoigner, guider, expliquer ce qu'il vit dans la vie de tous les jours.

Nous avons décidé de diviser notre atelier en 3 temps :

- Un temps de découverte articulé autour de 3 stands
- Un temps d'échange avec notre intervenant
- Un temps de prière

Au cours de la première partie de l'atelier, nous avons organisé trois stands pendant lesquels les participants avaient les yeux bandés.

Le premier stand était de réussir à manger un yaourt et à se servir de l'eau sans en mettre à côté. Le véritable enjeu était de réussir à juger de la quantité d'eau qui était versée alors que les participants ne connaissaient pas le volume du verre, ni le volume d'eau qu'ils versaient. Monsieur Richard a ainsi pu donner la méthode : mettre légèrement un des doigts dans le verre puis verser doucement pour pouvoir arrêter à temps lorsque l'eau arrive au niveau du doigt. L'autre difficulté est de devoir donner à manger à une personne. Il suffit de prendre l'exemple d'un mal voyant avec un bébé, il n'est pas facile de situer où est la bouche. C'est pourquoi il

y a d'abord une approche tactile pour situer où elle est. L'intérêt de ce stand était également de montrer comment des petites habitudes nécessaires dans la vie de tous les jours pouvaient être impactées par la mauvaise vision.

Le second stand était de danser par deux sur du rock ou une toute autre musique. Là encore les participants ont pu faire face à la difficulté de danser à deux lorsque les deux personnes sont mal voyantes : difficile de savoir où est la main qui fait l'appel, savoir où est le corps de son partenaire. Ce sont des choses qui peuvent paraître amusantes pour nous lorsqu'on fait cet atelier cependant c'est une autre étape à franchir pour les mal voyants.

Le dernier stand était un parcours composé de tables et de chaises au cours duquel les participants devaient passer au-dessus ou au-dessous, tourner autour, monter sur une table etc. Bien sûr chaque participant était aidé par une personne n'ayant pas les yeux bandés, et M. Richard a expliqué la méthode pour guider un mal voyant. Il est important de ne pas le tirer ni le forcer à suivre notre allure. Au contraire, il est important de s'adapter à la sienne en lui tenant une main.

Dans la seconde partie de l'atelier, Monsieur Richard a souhaité recueillir les sensations des participants :

- Perte de repère dans l'espace : aucune notion des distances, ni des hauteurs ou de la position des autres personnes dans la salle ou alors très vaguement.
- Perte de repère dans le temps : aucune notion du temps qui passe puisqu'on ne peut pas utiliser son téléphone ou sa montre
- Nécessité de faire confiance : le mal voyant ne peut que s'abandonner dans la personne qui le guide. En effet s'il ne lui fait pas confiance, cette personne ne peut pas le guider.
- Développement des autres sens :
    - Écoute : on fait beaucoup plus attention à ce qui se passe autour, aux potentiels bruits alarmants
    - Goût, odorat : lors de la dégustation, ne connaissant pas le parfum des yaourts, les participants ont accordé beaucoup plus d'importance à ce qu'ils sentaient ou bien goûtaient pour découvrir ce qu'ils mangeaient.

Monsieur Richard a également expliqué comment il se débrouillait pour pallier ces pertes de repère, de notion de temps. Il existe actuellement des montres où les chiffres sont écrits en Braille ce qui lui permet de juger de l'heure à 5-10 min près.

Sa canne télescopique lui permet d'anticiper les obstacles qui pourraient se présenter à lui. Il prête aussi une grande attention aux bruits aux alentours.

Il nous a expliqué que depuis quelques années, les mal voyants pouvaient également lire grâce à des livres imprimés en braille. Cependant ce ne sont pas des livres conséquents en taille car l'écriture est plus volumineuse. Il a ainsi montré un exemple du « jour du seigneur ».

Nous avons proposé à ceux qui le souhaitaient de remettre leurs bandeaux pour vivre un temps de prière animé avec des instruments et des chants dans la situation d'un aveugle.

Homélie suite à la lecture de l'évangile de Saint Jean, Chapitre 9 :

« Va te laver à la piscine de Siloé ». L'aveugle reconnaît son besoin de guérison, il se lave à la source et recouvre la vue comme aux premiers jours de la Création. Cet homme souligne nos besoins de guérison à nous tous. Comme pour l'aveugle né, Jésus vient à notre rencontre et se tient prêt nous guérir de tous nos maux.

On peut ainsi se questionner : Est-ce que je reconnais mon besoin de guérison ? À quel point suis-je prêt à m'exposer à la guérison ? Ai-je l'humilité de me reconnaître pécheur et rechercher le pardon dans le sacrement de réconciliation ?

Nous ne sommes pas toujours prêt à nous mettre à nu devant Dieu, cependant il sait déjà tout de nous. Affirmer son besoin de guérison n'est qu'une affirmation de notre confiance en Dieu et de notre foi.

« Ainsi donc ils étaient divisés ». Dans cet évangile, les réactions et les jugements sont pleins de contradictions. Au début, l'entourage est curieux, intrigué par cette guérison. Puis tous prennent du recul et ne veulent pas se compliquer la vie.

- Les pharisiens qui pensent être sûrs de leur savoir en viennent à nier l'évidence
- Les autorités qui prétendent tout connaître de la Parole de Dieu se bouchent les yeux et les oreilles

Saint Jean nous invite à nous demander si nous sommes réellement à la recherche de la vérité. Sommes-nous aveugles comme les pharisiens à la parole de Dieu ou bien réussissons-nous à ouvrir les yeux ?

L'aveuglement n'est pas là où le placent les pharisiens : ils se sont eux-mêmes rendus aveugles, aveugles au message de Dieu. Contrairement à eux, l'aveugle n'a pas cessé d'avancer dans la foi. Sa rencontre personnelle avec le Christ est une profession de foi. Lui seul réussit à trouver le seul vrai bonheur : le Christ.

Il est le seul à OSER affirmer sa foi, le seul qui ne tient pas rigueur du regard que les autres portent sur lui, contrairement à ses parents qui ne souhaitent pas prendre de risque. Lui seul reconnaît le Christ alors que tous les autres sont aveugles à sa présence.

Osons nous aussi affirmer notre foi, n'ayons pas peur d'affirmer cette foi qui nous anime ; n'ayons pas peur du regard que certains peuvent porter.

✧✧✧✧✧

RENCONTRE ET JEUX AVEC L'ARCHE

Atelier préparé par la CC de l'ESSEC avec l'Arche

Nous avons commencé par regarder un film sur la « Rebellerie », la ferme gérée par l'Arche près d'Angers, puis nous avons pu discuter avec 6 pensionnaires de l'Arche sur leur vie au sein de la communauté. Chacun a ainsi pu dire ce qu'il préférait dans les communautés de l'Arche, quelles sont ses activités, etc.

À ce moment, plusieurs choses nous ont marqués. Au-delà du terme de « handicapé », qui semble recouvrir une réalité très uniforme, tous ont une individualité, un caractère propre qu'ils expriment très rapidement. Les uns, comme Malika, sont très bavards, adorent faire des plaisanteries, d'autres, comme Laura, sont plus réservés, mais expriment beaucoup par leur posture, les attentions qu'ils ont pour les autres. Le mot de « famille » revient très souvent pour décrire ce que l'Arche représente pour eux. Les temps de partage et de prière sont également très appréciés. Le fait de gérer une ferme, et donc d'avoir une proximité avec la nature, des animaux, est également une source de satisfaction. La cueillette du raisin, à l'automne, est ainsi synonyme de fêtes. Plus largement, la fête est un élément clé de la « Rebellerie ». Tout est prétexte à fête : anniversaire, arrivée/départ d'un pensionnaire ou d'un accompagnateur. Des accompagnateurs sont avec eux, aux parcours divers. Blanche est depuis près de 15 ans à l'Arche. Elle a découvert dans l'Arche un métier qui donne réellement un sens à son activité. « Certes, on se donne beaucoup, mais on reçoit tant en retour », nous confiera-t-elle. Il y a également un volontaire en service civique, qui est à l'Arche depuis 4 mois seulement. Il a 20 ans. Les premiers ont été difficiles. Se retrouver en pleine campagne, sans sortie facile en semaine,

fut une mise à l'épreuve. Mais passée cette adaptation, il témoigne sur la relation vraiment fraternelle qu'il a pu développer avec certains des pensionnaires.

Commence ensuite le second temps, celui du jeu. Nous jouons à un jeu de Jenga en équipe, avec des Kapla. L'avantage de ce jeu, c'est que chaque équipe dépend complétement de l'un de ses membres à tour de rôle.
Les pensionnaires, qui aiment beaucoup ce jeu nous raconte Blanche, sont ainsi mis en avant. Cela permet également de briser la glace. Laura, que la foule angoisse un peu, sort avec deux autres personnes venues assister à l'atelier, ce qui leur permet également de partager de manière plus proche. La proximité est le maître-mot de cette partie de l'atelier. Au-delà des appréhensions, ou au contraire de la sympathie, faire quelque chose ensemble permet d'oublier la différence qui nous sépare. L'activité nous réunit. Puis les groupes peuvent chacun créer la construction qu'ils souhaitent, ce qui favorise encore le dialogue, l'imagination commune.

✧✧✧✧✧

DANS LA FRAGILITE LA JOIE A TRAVERS L'ART

Atelier préparé par la CC de l'ENSAT

1. La fragilité permettant de présenter et d'inspirer la joie, dans l'art :

Nous avons illustré notre atelier avec des œuvres d'art de diverses formes. Tout d'abord, après un bref jeu de rôle (personnes visitant un musée, avec au passage une courte définition de l'art), nous avons présenté aux participants, sans leur donner un seul détail sur l'artiste, l'époque ou la technique utilisée, trois « supports de réflexion » : un court extrait du film « Effroyables jardins » de Jean Becker, une reproduction du tableau de Johannes Vermeer : « La laitière », et la chanson « Cécile ma fille » de Claude Nougaro. Ainsi nous présentions trois formes d'art différentes (cinéma, peinture et musique), à travers trois œuvres qui nous avaient semblé appropriées au thème de l'atelier.

Nous avions distribué aux participants une petite fiche avec des questions, afin d'aider, au besoin, à la réflexion.

A) La peinture de « la laitière »

- Quels sont les éléments qui composent la scène (personnages, objets..)?

- Comment est utilisée la lumière?

- Comment sont utilisées les couleurs?

B) La chanson « Cécile, ma fille »

- Importance des paroles par rapport à mélodie?

- Tempo, le caractère musical de la chanson?

- Sentiment qui passe dans la chanson?

- Destinataire?

C) Le film (« Effroyables jardins »)

- Durée et rythme (longueur ou brièveté, lenteur ou rapidité)

- Nature dramatique (scène d'action/d'émotion, gradation de l'intensité dramatique, conduite du dialogue, jeux de scène)

- Ton (gravité/gaieté...)

- Lieu et décor (attendu/inattendu, extérieur/intérieur, ouvert/fermé, symbolique)

- Lumière (jour/nuit, effets de lumière)

- Voix Off

- Mise en scène de l'image (mouvements, cadrages, profondeur(s) de champ)

- Comment la fragilité est-elle traitée dans les 3 œuvres? Et la joie?
- Selon vous, voit-on dans ces œuvres un lien entre fragilité et joie? Si oui, quel est-il?
- Selon vous, est-ce le rôle de l'art de faire ce lien entre fragilité et joie?
- Connaissez-vous d'autres œuvres qui représentent ce lien ?
- Que dit la Bible sur le lien entre l'art, la fragilité et la joie?

Chaque groupe pouvait écrire ses réponses et idées sur un post-it géant qu'ensuite il présentait aux autres groupes ; après cet échange, nous avons repris ce qui était sorti de ces trois mini-présentations, et avons présenté ce qui avait motivé le choix de ces œuvres.

a) Extrait du film « Effroyables jardins » de Jean Becker

Bernd, l'allemand qui fait le clown pour trois otages emprisonnées dans une fosse boueuse, est un être exceptionnel. Il prononce des paroles inattendues dans la bouche d'un ennemi. Il est un des héros de l'histoire, il sauve les autres et sait leur insuffler le courage de résister. Il a gardé sa dignité d'Homme, même s'il est du côté du Mal.

Ce spectacle nous semblait mettre en scène plusieurs niveaux de fragilité :

- les prisonniers et le gardien se menacent, les prisonniers pour de vrai (voulant jeter de la boue, tirer avec le fusil sur le gardien), le clown pour de faux (avec la grenade, le fusil…).
- les prisonniers ont froid, faim, et sont au fond du trou, tandis que le gardien est en haut, armé et couvert.
- le clown se rend ridicule, mais il se moque aussi des prisonniers, quoique sans méchanceté (quand il balaye devant le trou, envoyant de la terre sur les prisonniers, ou quand il envoie une fausse pomme qui lui revient).

À chaque fois, il nous semblait que cela servait à amener de la joie :

- Le jeu un peu étrange du clown avec ses armes dédramatise sa position de gardien. Ce rapport de gardien-prisonnier est renouvelé, car à la fin, on assiste à une scène absurde, où les prisonniers rendent le fusil au gardien. Ils connaissent son nom et son histoire, ils le tutoient.
- Le clown est moqueur, mais c'est pour créer l'interaction avec les prisonniers. Il veut les étonner, susciter une réaction, même vive, qui les sorte de leur angoisse.

Il y a une dimension artistique évidente dans tout cela : la jonglerie, les pitreries, la poésie quand le gardien-clown dit :''tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir''

b) Reproduction du tableau de Johannes Vermeer : « La laitière »

Le personnage de la laitière comporte une dimension maternelle, nourricière évidente. Il s'agit d'une femme solide, proche des réalités du monde, qui s'apprête à confectionner un met qui sera apprécié de tous. La scène est présentée en légère contre-plongée, c'est-à-dire que l'observateur du tableau se situe fictivement un peu en contrebas de la laitière, permettant d'accentuer l'impression de présence du personnage. D'autre part la finesse des détails et de la peinture (couleurs,

lumière et détails sont traités avec un soin extrême), une certaine fragilité donc, ne nuit pas, bien au contraire à la robustesse de la paysanne et à l'aspect "vrai" des aliments préparés.

Une profonde quiétude se dégage du personnage comme de toute la composition.

La jeune femme est concentrée sur sa tâche qui représente son quotidien, son mode de vie simple et paisible. Dans ce tableau nous voyons la fragilité de l'instant présent (dans une seconde le lait aura fini de couler, la laitière est une simple anonyme dont nous ne savons pas le nom). L'artiste a su capter et fixer la beauté d'un instant éphémère. Cela contribue à l'impression de calme qui émane du tableau, calme porteur d'une certaine forme de joie. Les participants ont bien mis en avant que ce tableau n'éveille pas l'allégresse. Il s'agirait plutôt de la joie durable, celle qui se vit humblement en faisant le bien (non pas de grandes actions, juste les petites tâches quotidiennes). En cela la joie de ce tableau se rapprochait de la joie intérieure, la vraie joie durable présentée lors de la conférence du samedi matin.

c) La chanson : « Cécile ma fille » de Claude Nougaro

Elle reprend la propre expérience du chanteur, désemparé, entre joie et inquiétude, lors de la naissance de sa fille Cécile, en 1962. La musique, douce, au tempo lent, qui évoque clairement une berceuse, est secondaire par rapport aux paroles.

Le chanteur oppose dans ses paroles la joie de la mère qui « rit aux éclats » tandis

que lui éprouve une joie très troublée : le père semble ne pas savoir quoi penser de cette naissance au début ; il est toujours décalé, ne trouve pas sa place. Puis à peine commence-t-il à aimer sa fille qu'il commence à craindre qu'on ne la lui enlève. Il nous semble que cet homme souffre de n'être pas tout pour les autres : il craignait peut-être au début que cette enfant fasse que sa femme ne sera plus toute à lui, puis il craint le moment où sa fille ne sera plus toute à lui. En ce sens-là, il y a bien fragilité, la joie est très pâle. Elle reste cependant présente, rien que par le fait que l'artiste ait voulu composer à l'occasion de cette naissance. La joie transparaît à travers l'amour paternel du chanteur.

Toutes les paroles sont sérieuses, il y a de la sincérité, le père lève le voile sur son histoire, ce qui le rend fragile. Il y a quelque chose de touchant à rentrer dans l'intimité (peut-être un peu romancée) de quelqu'un qui a eu une vie comme celle de Claude Nougaro.

Cet aspect de fragilité de l'artiste lorsqu'il dévoile son œuvre, qui reflète sa propre vie, ou sa propre vision du monde, a été décelé par beaucoup de participants.

Cette première partie a permis de mettre en évidence que l'art permet d'exprimer les fragilités, et la joie conjointement ou même par conséquence. Ensemble, nous avons découvert aussi qu'il y a de la gratuité dans l'art (gratuité liée à de la fragilité) ; mais qu'il y a de la joie dans la gratuité…

Enfin, qu'il est impossible de trouver l'art sans se laisser toucher (sans conserver de la vulnérabilité). La joie ne peut ressortir que du fait que, en produisant, on accepte de donner (notion de sacrifice), indispensable à la vraie joie.

2. L'art comme chemin pour dépasser ses propres fragilités et trouver la joie (il est alors considéré en quelque sorte comme une thérapie)

Dans cette seconde partie d'atelier, nous proposions aux trois petits groupes un court atelier discussion, cette fois-ci autour de leur propre expérience et de leurs propres attentes. Nous leur proposions une nouvelle fiche de questions :

Quelle place pour l'art dans ma vie? Comment cela rejoint-il cette expérience de joie et de fragilité?

Quels sont les moments d'art dans votre année/semaine/journée? Quel est mon rapport à l'art?

Si j'en fais, quand est ce que j'ai commencé à en faire? Qu'est-ce que cela m'apporte?

Est-ce que j'ai arrêté de pratiquer un art? Pourquoi? Comment m'organiser pour persévérer?

Est-ce que l'art peut m'aider à traverser des moments pas faciles? Est-ce que l'art peut m'aider à vivre ma foi quand ce n'est pas évident?

Les groupes sont entrés en discussion sur leurs expériences personnelles de l'art, de ce qu'il leur apportait, du soutien qu'il pouvait représenter pour eux dans leurs épreuves. Les uns ont parlé du chemin de joie que la musique donnait à des personnes malades, d'autres du bonheur qu'ils ressentaient lorsqu'ils peignaient, etc. Ceux qui ne se reconnaissaient pas comme « artistes » ont élargi le sujet, arrivant même à des questionnements sur l'art abstrait. Un art volontairement déstructuré, chaotique, est-il un chemin de joie, et pour l'artiste, et pour le public ? Bref, d'autres thèmes d'atelier en perspective !

Puis nous avons prié ensemble, lisant le psaume 50, (les psaumes étant au demeurant une très belle forme d'art biblique).

Il commence sur la fragilité de l'Homme pécheur :
« Pitié pour moi, mon Dieu, dans ton amour,
selon ta grande miséricorde, efface mon péché. »

Puis continue sur la joie du Salut gratuitement accordée par Dieu :
« Rends-moi la joie d'être sauvé ;
que l'esprit généreux me soutienne. »

Pour finir avec cet appel de bénédiction sur les autres (et non plus soi-même) :
« Accorde à Sion le bonheur,
relève les murs de Jérusalem. »

Conclusion : Nous aurions aimé pouvoir plus développer le lien entre notre sujet et la religion chrétienne, souvent artiste des fragilités (dénuement de la Crèche, pour une naissance pourtant riche de joie, exemple de certains anges, fragiles et si joyeux). Il aurait été intéressant d'étudier des Paraboles, la forme d'art que Jésus adopte, un art très simple, presque fragile (une forme orale, des discours sur la nature, le travail quotidien…) Nous aurions pu aussi rappeler l'épisode de la femme adultère, où Jésus écrit, sur le sable…

✧✧✧✧✧

ACCEPTER SA VULNERABILITE POUR MIEUX SERVIR

Animé par Astrid JACOB – Alpha Duo et Anne NIETO - Alpha Jeunes et Campus

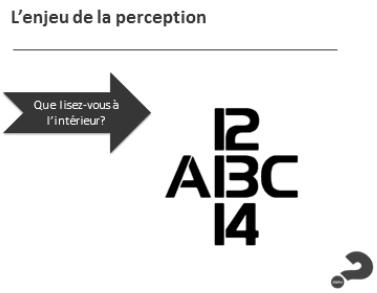
Nous avons démarré cet atelier par un court exercice d'écriture. Nous avons demandé aux participants d'écrire leur nom avec leur main habituelle, puis l'autre… En discutant de l'exercice on se rend compte que quand on utilise sa main naturelle nous sommes plus à l'aise. On arrive à écrire de la main gauche, mais on se sent plus à l'aise avec la droite (et vice et versa pour les gauchers). Pour les traits de personnalité, c'est la même chose, on pourra gérer un projet de manière très structuré alors que nous sommes naturellement de tempérament plutôt flexible. Tout au long de notre atelier nous avons réfléchi à notre zone de confort, mais aussi et surtout à prendre conscience de nos différences pour mieux communiquer, pour

mieux se comprendre et comprendre l'autre afin d'œuvrer ensemble pour la plus grande gloire de Dieu.

La connaissance de soi commence par la prise de conscience du regard de Dieu sur soi. Pour bien se connaître, il faut connaître le regard de Dieu sur soi. Ainsi, on apprécie ses qualités, on se voit comme une merveille au lieu de se concentrer sur un défaut ou ne voir que ses inconvénients ou plutôt ses « faiblesses ».

L'amour pour le prochain est vrai quand il a été vrai pour soi-même. Et ce n'est pas fortuit que ce commandement soit parmi les premiers, il manifeste le désir de Dieu. Nous devons porter sur nous-mêmes le regard que Dieu a sur nous, celui de l'amour, même avec nos défauts. Le monde a besoin de l'amour du Père manifesté dans l'Église. Et L'Église a besoin de s'aimer elle-même pour aimer le monde en vérité. C'est cet amour qui pourra aussi être témoin du Christ transfiguré.

<u>L'enjeu de la perception</u> : Certains lisent plus spontanément la lettre B que le chiffre 13. Cet exemple prouve que, d'une situation donnée, nous pouvons avoir chacun une perception différente, et c'est bien ce qui va faire une saine complémentarité... Chacun a des modes de fonctionnements liés à sa personnalité. Il est important de réaliser que notre façon de penser n'est pas universelle. Lorsque l'autre ne réagit pas comme nous, ce n'est pas contre nous, mais il réagit pour lui selon sa perception des choses. Quand nous prenons conscience de cela, la communication peut s'adapter aux besoins de l'autre.



Ne jamais perdre d'esprit que:

"Entre Ce que je pense, Ce que je veux dire, Ce que je crois dire, Ce que je dis, Ce que vous avez envie d'entendre, Ce que vous entendez, Ce que vous comprenez... il y a dix possibilités qu'on ait des difficultés à communiquer.

Mais essayons quand même..." Bernard WERBER

L'enjeu de notre génération est de voir se lever des leaders qui pourront faire rayonner leur foi au service de nos églises et plus largement notre société.

Ces leaders-serviteurs ont deux leviers puissants à leur disposition :

1/**La conscience de soi.** L'atelier nous a démontré qu'on ne peut pas efficacement être utile à d'autres si on ne se comprend pas d'abord soi-même.

La science a prouvé que si vous faites la sourde oreille à vos propres émotions, vous aurez du mal à la lire dans d'autres personnes. Se connaître est le préalable à la rencontre avec autrui. « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Ce n'est pas un hasard si le Christ exprime que l'amour qu'on a pour l'autre est le corollaire de l'amour qu'on a pour soi.

Les meilleurs leaders sont d'abord des champions à se diriger eux-mêmes.

2/ Le leader est capable de faire grandir les personnes. Les leaders-serviteurs savent qu'en faisant grandir les autres, ils s'élèvent eux-mêmes et les équipes, services et organisations qu'ils mènent. Donc ils dépensent un temps substantiel, de l'énergie et des ressources financières à aider les personnes à grandir et à se développer. Les leaders-serviteurs croient dur comme fer que ces personnes présentent une provision presque inextinguible de potentiel. Ils ne peuvent pas découvrir ce potentiel tout seul, aussi le leader-serviteur doit-il favoriser un environnement où il peut apparaître. Il est important de noter que le focus est de développer les personnes de la façon qui leur convient vraiment, et non pas de les développer de la manière dont le leader veut qu'elles se développent. Le leader-serviteur qui réussit sera celui qui connectera adroitement la croissance de chaque individu à l'amélioration du collectif.

Être un leader change tout. Avant d'être un leader, le succès est à propos de soi. Il dépend de sa propre performance, de ses contributions. Il est d'avoir la bonne réponse lorsque l'on fait appel à vous. Quand vous devenez un leader, le succès est avant tout de faire grandir les autres. Votre succès de leader ne vient pas de ce que vous faites mais de la réussite glorieuse des personnes vous menez.

Notre société doit voir naître des Leaders Missionnaires. Alpha assure des formations lors de journées Alpha Connect.

Pour aller plus loin sur la connaissance de soi et/ou le Leadership Missionnaire http://www.alphaconnect.fr/

✧✧✧✧✧

D'AUTRES ATELIERS ONT ETE TRAITES

- **Que la faiblesse soit avec toi !**

  Après une rapide et amusante introduction théâtralisée, quelques courts témoignages poignants de nos vies pour nous faire découvrir comment les multiples faiblesses personnelles et présentes au sein de ce monde peuvent être une grande source de force. Partager une faiblesse de sa vie pour nous faire découvrir (voire découvrir si tu ne sais pas encore) ce qu'elle t'a apporté. Nous avons tous nos fragilités, mais nous ne sommes pas toujours conscients de la force qu'elles nous permettent d'acquérir.

- **Faut-il être fragile pour être heureux ?**

  Un bon moment autour d'un jeu d'ambiance qui alimente une réflexion autour de la question : faut-il être fragile pour être heureux ? Par équipes, les participants ont dû surmonter des épreuves diverses faisant appel à leurs talents créatifs (mime, chant, dessin), leur bon sens et leurs connaissances.

- **Le doute dans la foi : force ou faiblesse ?**

  La foi, la confiance aveugle, la raison et le doute, autant de termes très liés que nous avons essayé de démêler ! Comprendre ce qui fait la force de la foi, ce qui nous rend forts alors que nous sommes faibles. Écouter ce que des jeunes ont vécu dans leur vie de foi, prendre le temps de quelques minutes pour réfléchir ensemble de la place du doute dans notre monde contemporain qui lui a donné la place royale, dans notre foi où il agit de façon singulière.

  Entendre la voix de l'Église portée par les témoins du Christ qui ont un moment douté. Comment cela a parfait leurs vies, pourquoi aujourd'hui sont-ils/elles sur les autels ! C'est passionnant !

- **Le Oui de Marie : l'abandon qui rend fort ! Et en Grande École, est-ce possible ?**

  À l'aide de textes, de témoignages divers et d'un éclairage biblique, nous avons proposé de réfléchir ensemble à cet abandon intégral opéré par Marie, et décidé au moment de l'Annonciation. Comment puiser une telle force pour s'en remettre totalement à la force de l'Esprit Saint ? Comment trouver les ressources nécessaires à une confiance telle qu'un retour en arrière est inenvisageable ?

  Cette force, nous nous sommes demandé comment, au travers de notre vie quotidienne d'étudiants en grande école, nous pouvons la chercher et la trouver. Dans un univers où l'on veut avoir le contrôle sur tout, comment se laisser porter totalement et décider qu'en fait, nous ne maîtrisons rien ?

- **Cop 21 : Écologie de l'environnement et écologie humaine**

  Un quizz de culture générale sur la Cop 21, l'écologie et l'écologie humaine puis l'invention de mesures à prendre pour répondre aux problèmes environnementaux à partir de passages de la Bible ou de textes de Saints ou du Pape.

✧✧✧✧✧

Tables rondes

Le dimanche matin, plusieurs tables rondes permettaient d'approfondir le thème avec des angles plus spécifiques.

Joie et fragilité dans la famille et le handicap 90

ANNEXE : Table ronde « Joie et fragilité dans la famille et le handicap » autrement ! ……..167

Joie et fragilité dans la bioéthique 98

Joie et fragilité dans le couple 111

Joie et fragilité dans la vie personnelle 123

Joie et fragilité dans l'entreprise 135

Joie et fragilité : La pauvreté dans la vie religieuse 142

Joie et fragilité : Les migrants 149

Un autre thème a été abordé **: Dans notre société, quelle place pour la fragilité ?**

Joie et fragilité dans la famille et le handicap

Quand survient le handicap, les repères sont bouleversés.

En annexe est proposée une version moins conventionnelle de ce compte-rendu… à lire absolument ! *(p167)*

Table ronde animée par la CC de Polytechnique, avec la participation de Madame Sophie Lutz, de Madame Béatrice Richer et de Monsieur Henri Richer, son fils.

Sophie Lutz, mère de Philippine, polyhandicapée, a laissé la faiblesse transformer sa vie. Elle témoigne aujourd'hui de la confrontation fructueuse entre sa foi et les épreuves qui émaillent son existence. Elle partagera au cours de la table ronde le sens de sa foi et ses conseils spirituels. Elle est l'auteur de *Philippine, la force d'une vie fragile* (Ed. Emmanuel, 2007) prix de l'humanisme chrétien et de *Derrière les apparences* (Ed. Emmanuel, 2012).

Beatrice Richer, 51 ans est mère de 5 enfants. Après plusieurs formations, elle travaille maintenant dans le secteur de la nutrition. Elle s'est investie dans la vie de sa paroisse et les écoles. Elle est très proche de son fils **Henri**, 26 ans, marié, salarié dans le secteur de la formation, de l'association Simon de Cyrène.

L'association Simon de Cyrène développe et anime des « maisons partagées », lieux de vie communautaires où adultes valides et handicapés partagent une relation amicale et solidaire.

Question à Sophie Lutz : quel est le handicap de Philippine ?

Philippine est polyhandicapée. Au début de la grossesse, le cerveau s'est développé de manière anarchique et restreinte. On parle de microcéphalie. Toutefois, les fonctions vitales sont assurées : Philippine est une jeune fille de 16 ans vivante, contrairement à ce qu'avaient prévu les médecins avant sa naissance.

Le handicap est moteur : fauteuil et coque pour permettre à Philippine d'être assise. Il est mental : elle n'entend ni ne comprend. Il est enfin sensoriel : elle ne voit pas et elle n'entend pas, ou pas au sens où nous « l'entendons ». Elle est donc enfermée dans son corps comme dans une prison qu'il faut percer pour accéder au mystère de cette personne.

Quel est le handicap d'Henri ?

Henri est IMC, c'est-à-dire Infirme Moteur Cérébral. Sa mère a contracté une maladie à six mois et demi : une bactérie présente dans certains fromages, qui infecte le fœtus et détruit une partie du cerveau. La maladie est découverte le jour de la naissance. Les IMC vont du handicap très léger au très lourd, mais Henri est « la Rolls des médecins », avec des difficultés motrices mais aussi cognitives qu'il a surmontées lors de son parcours.

Qu'est-ce que le handicap ?

« Le handicap, c'est la merde, au sens propre et au figuré », dit Sophie Lutz en citant Jean Vanier.

Pour Béatrice Richer, le handicap, c'est la différence incarnée. Elle inscrit le handicap dans son contexte : elle cite l'exemple du blanc dans une classe de noirs qui est différent. On est handicapé vis-à-vis d'une situation. Ainsi une personne en fauteuil roulant est plus handicapée en face d'escaliers qu'en face d'une rampe d'accès. « C'est la merde : on peut la surmonter d'une manière ou d'une autre. Pas tous les jours, mais parfois. » C'est beaucoup de concret.

Et le regard des autres ?

Pour Henri, « ça peut paraître bizarre, mais ça ne m'a jamais dérangé ». Indépendamment du regard, l'important c'est d'être regardé et aimé comme n'importe qui. Le fait d'être dans un établissement spécialisé aide. Le vocabulaire lui importe peu : handicapé, personne handicapée, personne en situation de handicap, ce sont des mots. L'important c'est de s'accepter et d'accepter ses fragilités, même si c'est difficile.

Pour sa mère, au-delà du quotidien de la fascination du fauteuil roulant, le regard des autres est surtout le regard que l'on porte sur soi-même. « On ne peut pas demander aux autres de régler nos problèmes ». Le regard de l'autre rentre en résonance avec nos propres interrogations, nos propres difficultés, nos propres doutes. Ainsi, on ne peut pas agresser les autres à chaque question maladroite.

Sophie quant à elle, lit dans le regard des autres des choses qu'elle éprouve elle-même. Parfois, il y a aussi des regards positifs, des sourires, mais les choses négatives, force lui est d'avouer qu'elle en éprouve aussi : révolte, dégoût…

La table-ronde s'intitule : « Famille et handicap : Quand survient le handicap, les repères sont bouleversés. » Qu'est-ce qui est bouleversé ? De quels repères parle-t-on ?

Sophie commence. Quand survient le handicap, on se retrouve avec une étiquette : « parent d'enfant handicapé ». Comme si on avait un diplôme, qu'on savait faire quelque chose que les autres ne savent pas. Mais en l'absence d' « école des

parents d'enfants handicapés », il y a surtout une absence de repères, seule reste la responsabilité de parents de ne pas « lâcher » l'enfant.

Béatrice explique qu'elle est devenue mère et mère du handicap en même temps, Henri étant son aîné. Il y a donc une obligation contradictoire de perfection pour les parents : on fait toujours des erreurs avec son premier enfant, mais quand il est handicapé, on n'a pas le droit de faire des erreurs. Au-delà de cela, les parents se projettent dans leurs enfants. Pour le père d'Henri, ça a été d'autant plus compliqué : la réaction de tétanie suite à l'annonce du handicap d'Henri a duré jusqu'à son mariage, selon sa mère. Il ne s'agit pas d'un manque d'amour mais simplement de peur. Il n'y a pas d'école des parents, donc les repères, fragiles, il faut les inventer.

À ce stade, Sophie intervient pour expliquer qu'il ne faudrait pas que l'on soit terrifié par ce que l'on vient d'entendre. Évidemment, il n'est à souhaiter à personne d'avoir un enfant handicapé, sans pour autant que cela ne doive paraître horrible. À l'issue d'une conférence auprès de lycéens dans une aumônerie, une jeune fille est venue en larmes raconter que son propre frère était atteint d'une maladie génétique. Elle ne savait pas si elle-même était porteuse et pouvait la transmettre à ses futurs enfants. Très touchée par la conférence, elle souhaitait dire en substance qu'elle acceptait toutefois l'éventualité d'un enfant handicapé : conciliant le désir d'être mère et d'accepter l'enfant tel qu'il viendrait. Sophie conclut qu'elle-même avait envie de se mettre à genou devant cette jeune fille, répondant à cette « terreur d'être parent d'enfant handicapé ».

Il est frappant que vous ayez eu respectivement 4 et 5 enfants, fort de ce que vous venez de dire. Beaucoup de personnes, quand survient le handicap, ne souhaitent plus avoir d'autres enfants. Qu'est-ce qui fait qu'on continue de donner la vie ?

À ce moment précis de la conférence, entrent Philippine, et son père, Damien, dans la salle.

Pour Béatrice, la question ne s'est même pas posée. C'était plutôt raisonné : la présence de frères et sœurs « dilue » le handicap. Bien sûr, c'est important les frères et sœurs pour plus tard, pour la question du « plus tard après nous », mais c'est important ne serait-ce que pour vivre autre chose que le handicap.

Pour Sophie et son mari, le projet n'était pas terminé après deux enfants, ils n'ont donc pas trouvé de raison valable de ne pas continuer leur projet. « Tant que la folie est supérieure à la peur, [on continue], et quand la peur devient supérieure à la folie, on s'arrête ». Sur la question de l'avenir, Sophie ne veut « surtout pas que le handicap de Philippine pèse sur ses frères », mais elle souhaite qu'ils puissent vivre leur vie librement.

Béatrice fait la remarque que les frères et sœurs ont de toute façon cette préoccupation, en dépit de tous les efforts faits par les parents pour les en protéger.

Béatrice, quand nous avons préparé cette conférence, vous avez dit rendre grâce que ce soit votre aîné qui ait porté le handicap. Je pose la question en particulier à Henri : as-tu eu le sentiment d'apporter quelque chose de particulier à tes frères et sœurs ?

Henri suppose que oui, même s'il ne saurait vraiment dire quoi, peut-être de se tourner vers les autres et d'être au service. Cela va dans les deux sens : « moi sans eux, je ne serais pas grand-chose, mais eux sans moi… ».

Sa mère raconte que son deuxième fils a écrit un discours pour le mariage de son frère aîné. Il y expliquait en quoi son grand frère n'était pas vraiment son aîné : beaucoup de choses sur lesquelles il l'a rattrapé voire très vite dépassé, ne serait-ce que jouer au foot, conduire une voiture… En revanche, il est son aîné qui lui a enseigné « la différence, le service et la vérité de la relation », « toutes ces petites choses qui font qu'un homme est tellement devant un autre », et en cela il est « devant, et je cours derrière ».

Sophie constate que leurs enfants sont élevés au milieu d'une personne fragile, et qu'ils reçoivent « quelque chose qu'on n'a pas à leur transmettre ». Un regard sur l'existence dont on mesure l'importance au fur et à mesure qu'ils grandissent. « Une douceur par rapport à eux-mêmes et par rapport aux autres », face à la dureté de la course à la réussite.

Ce rôle de la personne handicapée dans la famille mène naturellement à une question, un peu provocante : « À quoi sert le handicap ? ».

« Le handicap ne sert à rien », commence par dire Béatrice. Il n'est pas souhaitable. Sur un plan économique, il y a un effort mis en œuvre pour aider les personnes handicapées à des applications à la vieillesse, à la petite enfance, et à une bonne partie de la société. Certes, cela coûte très cher, mais c'est utile. Sur le plan théologique et philosophique, « le regard sur la fragilité, c'est le regard sur la différence, donc une référence à l'Église : on fait tous partie d'un seul corps ». Chacun sa fonction, dans ce corps. « La personne handicapée n'est là non pas pour nous le rappeler, mais elle nous rappelle notre propre fragilité : c'est le regard sur nous-mêmes. » Si le handicap ne sert à rien, c'est ce qu'on en fait qui sert : accueillir, accepter un témoignage pour tout l'entourage. Il s'agit de révéler à la personne à quoi elle sert, et qu'elle peut nous aider.

Sophie propose d'imaginer un monde sans fragilité : sans personnes âgées, où l'on commencerait à vivre à 6 ans. Il s'agirait d'un monde où tout irait encore plus vite, à tel point que ça ne serait probablement pas supportable pour l'être humain.

Même quelqu'un qui a de grosses potentialités a des fragilités, et il ne peut pas tout faire tout le temps. Avec Philippine, tout est lent. « La fragilité nous force à ralentir ». Elle offre une lenteur « profondément humaine et humanisante », à comparer avec le choc auquel se confrontent les jeunes mamans sortant de grande école et ayant des postes à hautes responsabilités quand elles ont des enfants : un retour contraint à des besoins basiques. Pour le tout petit, cela ne dure que quelques années, pour le handicap c'est plus long. Dans les deux cas il y a un retour à de « l'intimité familiale » et à une « qualité de prise en charge de soi-même ».

Concernant *Simon de Cyrène*, j'ai été surpris en en parlant avec vous qu'il y ait plus de personnes bénévoles désireuses de prendre un repas à l'association avec des personnes handicapées que de places disponibles. En grande école, c'est souvent l'inverse : des personnes viennent pour nous recruter. Qu'en pensez-vous ?

Les parents de personnes handicapées ont une angoisse : la solitude de l'enfant, dit Béatrice. Henri marié, la question se pose certes moins… *Simon de Cyrène* est une association initialement implantée à Paris et étendue aussi à Angers, avec plusieurs ramifications : groupes de compagnons qui se réunissent une fois par mois, habitats partagés, groupes d'entraide mutuelle (avec les repas partagés avec des étudiants). Lors de ces repas, il n'y a pas assez de place pour les étudiants qui souhaitent venir manger : il y a une telle vérité dans la relation que c'est un lieu où chacun peut venir comme il est, et venir se ressourcer. *Simon de Cyrène* offre du lien gratuit : souvent, ce sont des personnes rémunérées qui s'occupent des personnes handicapées.

C'est ce que souhaite Sophie aussi pour Philippine, ne pas être qu'avec des soignants.

Henri considère l'association comme « une deuxième famille ». Être avec des gens payés pour être avec soi, c'est fatigant, et avoir des relations gratuites est crucial.

Puisque nous sommes entre bons chrétiens, et que le bon chrétien lit bien sa Bible, il lit entre autres : « Ô Dieu je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes qui sont rapaces, injustes, adultères, ou encore comme ce collecteur des taxes, je donne la dîme de tous mes revenus. » (Lc 18) et « En passant, il vit un homme aveugle de naissance. Ses disciples lui demandèrent : Rabbi, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? » (Jn 9). Comment lire la Bible, ses guérisons miraculeuses quand survient le handicap ?

Sophie exige la suite du dernier extrait : « Jésus répondit : Ce n'est pas que lui ou ses parents aient péché ; c'est pour que les œuvres de Dieu se manifestent en lui. Tant qu'il fait jour, il faut que nous accomplissions les œuvres de celui qui m'a envoyé ; la nuit vient où personne ne peut faire aucune œuvre. Pendant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. »

Certains chrétiens ont tendance à se complaire dans la souffrance, ce qui n'est absolument pas le cas de Béatrice. Chacun porte sa croix : le deuil, la séparation, le handicap… Mais le Christ nous rejoint dans la souffrance, même si l'on ne s'en rend compte qu'*a posteriori*.

À 20 ans, Sophie espérait « passer entre les gouttes ». Voyant les épreuves des autres, elle a tendance à se dire : « pourvu que ça ne m'arrive pas à moi ». Alors elle s'interroge sur le fait qu'il y ait beaucoup de personnes se faisant une joie de souffrir.

Et Dieu, est-ce qu'on lui en veut ?

Henri ne se souvient pas s'être révolté contre son handicap, l'ayant de naissance. Mais sa mère se rappelle que sa dernière grosse révolte a eu lieu à 10 ans, alors qu'il refusait de mettre son corset, disant : « je sais que je serai toujours handicapé ». Loin de soutenir le contraire, elle a comparé sa vie à un livre, dont elle avait écrit les premières pages, et qu'il avait maintenant à écrire lui-même. Il a dû décider inconsciemment de ce qu'il ferait de sa vie.

Sophie, elle, témoigne d'une révolte de plusieurs années. Elle avait refusé de se révolter au début : « Dieu est bon, ce n'est pas lui qui a fait ça ». Puis elle s'est mise en colère contre Dieu, mais ne voulait surtout pas abandonner sa foi. Elle refuse donc de parler de révolte. Job l'a accompagnée et est rentré en résonnance avec sa propre histoire, en particulier lorsque les amis de celui-ci lui font la morale. Selon elle, la colère n'est que ce dont s'habille la tristesse profonde. Comment quitter cette tristesse ? La prière, et plus particulièrement l'intercession de la Vierge l'en ont sortie. Elle raconte qu'au lieu d'apparition de Pellevoisin, la Sainte Vierge manque quelques rendez-vous d'apparition « parce que tu as perdu ton calme », selon les mots de cette dernière. Cela lui a fait l'effet d'une claque : qu'on ne croie pas que les lieux d'apparition sont des lieux de gentille niaiserie. Elle a eu comme le sentiment de retrouver jour après jour la joie, comme si la tristesse était chassée par vagues.

La révolte et la colère sont des « moteurs » selon Béatrice, tandis que la tristesse conduit à la passivité. Le handicap, c'est « un concentré de tout ce que tout le monde vit » : une vie de deuil, à faire sortir de son ventre son enfant à chaque étape de cette vie.

Sophie rebondit, en prenant la comparaison de *Batman* de Christopher Nolan. Le héros porte le remord du décès de ses parents, et son formateur au Tibet lui dit : « tu es très en colère, parce que tu es très triste ». Une ressource avec d'autres qui l'a aidée avec Philippine…

Dieu dit : « tu n'étais pas une erreur ». Si Dieu aime profondément chacun d'entre nous, quelle est la vocation qu'il a laissée à Philippine ?

Ce serait à cette dernière de répondre, mais elle ne le peut pas, aussi sa mère essaye-t-elle de le faire à sa place. Il faut être à l'écoute des signes qu'elle renvoie pour essayer de comprendre sa vocation. Il y a un mystère de cette personne qui est « radioactive », qui « irradie ». À vrai dire, chaque être humain irradie, mais Philippine le fait autant que les autres, autant que ses propres enfants. Son impact sur le monde ne passe pas par ce qu'elle fait, mais « sa personnalité provoque quelque chose autour d'elle ». Elle fait partie des rares personnes qui ont réussi à changer des choses en Sophie, avec son mari. « Si elle n'était pas là, le monde n'aurait pas exactement la même saveur ». Dans l'Apocalypse est écrit que notre nom est inscrit dans le cœur de Dieu. Le nom de Philippine est lui-aussi inscrit dans le cœur de Dieu.

Questions/réponses :

Est-ce que Philippine est sensible au toucher ?

L'ouïe et la vue ne fonctionnent pas, mais le toucher, l'odorat et le goût sont très développés chez Philippine. Ses parents ont pu apprendre à explorer ces manières de communiquer un peu particulières de manières spécifiques.

Est-ce que vous vous êtes posé la question avant d'avoir un enfant : « Que ferons-nous si jamais nous avons un enfant handicapé ? »

Béatrice n'a pas le souvenir d'en avoir parlé. « C'était une évidence de garder cet enfant », en dépit des questions maladroites qui demandaient en substance si elle n'avait pas pu avorter. La société essaye de faire croire qu'il n'y aura plus de personnes handicapées grâce à l'avortement, or il y en aura toujours, ne serait-ce que du fait des accidents de la vie. La question s'est posée pour les enfants suivants, et où elle a refusé l'amniocentèse.

Sophie et Damien n'étaient pas proches de la réalité du handicap, c'est pourquoi ils n'en ont pas parlé. La préparation au mariage, comme catalogue des situations pouvant arriver a selon Sophie quelque chose d'artificiel. Certes, on peut se préparer à des questions de fond, sur l'accueil de la vie, mais sur des situations précises, c'est beaucoup plus compliqué. Ainsi, elle pense que l'amniocentèse dans le but de se préparer à l'éventualité du handicap n'est pas une bonne solution. Elle a quant à elle surtout vécu « l'horreur d'une moitié de grossesse gâchée », avec, en soi, rien à préparer.

On ne peut pas se préparer, c'est aussi l'avis de Béatrice : « tout va évoluer », on ne peut pas se préparer à l'avance, alors qu'on ne sait pas ce qui va se passer. Soi-même, on va évoluer, et les médecins ne savent pas comment tout cela va évoluer.

Mais « les médecins disent qu'ils savent », remarque Sophie avec ironie.

Pour Béatrice, la principale leçon est que la vie est « un équilibre permanent à trouver » : en tant qu'étudiant, entre les études, la famille, et le loisir ; dans le couple, un équilibre entre deux, puis avec un enfant…

Henri, peux-tu avoir des enfants ? En as-tu parlé avec ta femme ? Comment vois-tu ta paternité ?

Oui, ils en ont parlé… C'est techniquement possible. Cependant, il y aurait un danger pour son épouse : elle devrait rester allongée toute la durée de la grossesse, et l'enfant aurait une forte probabilité d'être lui-même handicapé. Ils ont donc décidé d'y renoncer, avec une tristesse qui reste à porter. Il s'agit de porter du fruit autrement : en accueillant des personnes chez eux, et encore d'autres manières.

Henri, tu travailles dans un environnement adapté aux personnes handicapées : pourquoi as-tu choisi de ne travailler qu'avec des personnes handicapées ?

Ce n'est pas un choix. Trouver un travail est déjà compliqué pour tout un chacun dans la conjoncture actuelle, c'est encore plus difficile pour une personne handicapée. Il ne s'agit pas d'un choix aussi parce que ce travail est venu à lui, sans qu'il ne fasse aucune démarche, et qu'il a accepté : un CDI ne se représenterait pas si facilement.

Sa mère fait remarquer qu'il a dû chercher pendant un an, avant de faire un parallèle avec l'Education Nationale. On y fait de « l'intégration *manu militari* », en répartissant des enfants handicapés dans les classes. Il peut s'agir d'une illusion : « il faut des moyens adaptés ». La notion de temps n'est pas la même, c'est pourquoi Henri a profité d'une scolarité un peu plus paisible, à son rythme.

Pour conclure la table-ronde, Béatrice et Henri, j'aimerais que vous nous parliez d'un texte que vous avez écrit, sur le bonheur.

Ce texte, Henri devait l'écrire pour un témoignage, mais jusqu'à la veille il ne l'avait pas fait. Dans l'urgence, il a demandé à sa mère si elle voulait bien le dépanner, car il n'avait pas du tout le temps de le rédiger. Cette dernière lui a donc fait une proposition de texte, qu'il a acceptée, avant de lui dire : « maman, mais comment peux-tu me connaître si bien ? ». Il s'agit d'un texte sur le bonheur : « le bonheur, pourquoi pas pour moi ? »

Joie et fragilité dans la bioéthique

« Dans la vulnérabilité la joie », à l'école de Jérôme Lejeune

Table ronde animée par l'Aumônerie de l'Université Catholique de Lille avec la participation de Madame Lucie Pacherie (Fondation Jérôme Lejeune).

Jérôme Lejeune est généticien et médecin, de renommée mondiale car il a découvert la cause de la trisomie 21. La trisomie 21 est une maladie d'origine génétique due à un petit chromosome supplémentaire sur la paire 21 causant un retard mental chez les personnes atteintes de cette maladie. À la suite de sa découverte, le professeur Jérôme Lejeune s'est battu jusqu'à la fin de sa vie pour ses « **petits patients »**, les soignant, cherchant inlassablement à les guérir et défendant courageusement leur dignité.

Le professeur Lejeune a rapidement compris qu'avec les techniques de DPN (dépistage prénatal) et la légalisation de l'avortement sa découverte allait être utilisée non pas à soigner ces enfants atteints de trisomie 21 mais à les éliminer. Il a donc sacrifié sa brillante carrière pour défendre ces enfants. Jean-Paul II avec qui il était très lié, l'a nommé 1er président de l'Académie pontificale pour la vie. Le professeur Lejeune décèdera au matin de Pâques 1994 d'un cancer foudroyant. La fondation Jérôme Lejeune a été créée très rapidement après sa mort et a vocation à poursuivre son œuvre. Ses trois objectifs sont :

- **Chercher** un traitement pour les personnes atteintes de trisomie 21.
- **Soigner** les personnes atteintes de trisomie (consultation médicale).
- **Défendre** la dignité des personnes atteintes de trisomie 21.

Lucie Pacherie : Je travaille au sein de cette Fondation depuis bientôt 5 ans, et y ai en charge le suivi du Parlement français sur les sujets bioéthiques ainsi que le contentieux « bioéthique » de la Fondation. Il m'a été demandé de vous parler du sujet « Dans la vulnérabilité, la joie » à travers l'actualité bioéthique. Il me semble qu'il s'agit d'une expérience forte que Jérôme Lejeune a vécue tout au long de sa vie. Nous allons pouvoir en tirer des enseignements pour mieux comprendre en quoi la joie peut se trouver dans la vulnérabilité contrairement aux messages qui sont véhiculés dans notre société et qui nous atteignent malgré nous.

Saint Bernard définit la joie comme « *un sentiment dû à la présence de l'être aimé* ».

Après réflexion, cette définition simple m'a fait penser à trois points :

- La joie est indéniablement liée à l'amour donné à l'autre et reçu de l'autre. La joie est donc intrinsèque à **une relation**, une relation à l'autre aussi petit, faible, différent soit-il.
- L'amour de l'autre c'est **accepter la réalité** qui est la sienne, et l'accompagner dans cette réalité. La joie ne peut découler que de l'acceptation de la réalité.
- La joie est aussi issue de **la présence** de l'être aimé.

Pour Jérôme Lejeune, les êtres aimés ont été notamment les personnes trisomiques 21, ses petits patients. Il n'a pas voulu les fuir comme la plupart de ses contemporains qui les appelaient « mongoliens ». Bien au contraire, à travers l'art de sa médecine, il est entré en **relation** avec eux (II) les protégeant, les soignants, cherchant à améliorer leurs capacités. Il n'a jamais voulu fuir **la réalité** de leur présence, même réduite à leur plus petite expression, dans le ventre de leur mère (I), et s'est élevé, au prix de son Nobel, contre l'élimination de ses petits patients, préférant leur présence, à la négation de leur être (III).

Passage de la bande annonce du film sur la vie de Jérôme Lejeune et le DVD « Aux plus petits d'entre les miens »

I. La joie dans l'acceptation de la réalité, aussi vulnérable soit-elle

Jérôme Lejeune n'a jamais nié la réalité de l'existence de ses petits patients, aussi petits soient-ils. Sa joie, il me semble qu'il l'a trouvée parce qu'il a eu le courage d'être en adéquation entre un constat scientifique universel et l'exercice de son art.

Alors que les grands instituts médicaux ou hommes politiques justifiaient l'élimination des êtres « anormaux », des « monstres » dans le ventre de leur mère, niant leur être, Jérôme Lejeune a défendu leur humanité, leur présence déjà existante « *même réduite à sa plus petite expression* ».

Il l'a fait très naturellement pour ne pas trahir le scientifique qu'il était, pour rester fidèle à la réalité scientifique du commencement la vie. Ce constat scientifique est le suivant, étranger à toute opinion ou religion, Jérôme Lejeune le formulait ainsi :

« La génétique humaine se résume à un credo élémentaire : au commencement il y a un message, ce message est dans la vie, ce message est la vie. Et si ce message est

un message humain, alors cette vie est une vie humaine.» Il poursuit *: « La vie commence au moment où toute l'information nécessaire et suffisante se trouve réunie pour définir l'être nouveau. Elle commence donc exactement au moment où se trouve l'information apportée par le spermatozoïde est réunie à celle apportée par l'ovule. Dès la pénétration du spermatozoïde se trouve réalisée une entité nouvelle. Non pas un homme théorique mais déjà celui qu'on appellera plus tard Pierre, Paul ou Madeleine ».*

Cette réalité scientifique est prise en compte par le droit français dans l'article 16 du Code civil qui dispose que :

« La loi assure la primauté de la personne, interdit toute atteinte à celle-ci et garantit le respect de l'être humain dès le commencement de sa vie ».

Mais cette réalité-là est diluée depuis les années 70 et continue d'être diluée aujourd'hui par l'introduction puis la banalisation, voir la promotion aujourd'hui de l'avortement.

L'avortement

On pourrait penser que l'avortement est un sujet dépassé qui a été réglé en 1975. Notre génération a toujours connu l'avortement, comme un pré requis. Nous avons grandi avec cette idée que la femme a le droit de disposer de son corps (soit dit en passant, ce « droit » n'existe pas, il s'agit d'une pure invention féministe qui se répand mais qui n'est inscrite dans aucun texte normatif). De ce fait, la femme doit pouvoir choisir l'avortement si cet enfant n'est pas désiré. À tel point qu'une femme sur quatre avorte une fois dans sa vie aujourd'hui.

Mais l'avortement est en fait un sujet brûlant d'actualité. Notre ministre de la santé Marisol Touraine en fait même une priorité dans sa politique de santé publique. Et plusieurs débats et mesures en découlent :

- l'année dernière, pour « célébrer » les 40 ans de la loi Veil, la délégation aux droits des femmes a fait adopter par l'assemblée nationale une résolution visant à qualifier l'avortement de droit fondamental.
- durant l'été 2014, le Parlement français, poussé par cette même délégation aux droits des femmes et avec les encouragements de la ministre Marisol Touraine, a supprimé la condition de « détresse » pour procéder à un avortement. En effet jusqu'alors la femme ne pouvait avorter que si le médecin considérait qu'elle était en état de détresse. Car l'article 1 de la loi Veil posait le principe clair du respect de la vie dès son commencement. Il fallait donc logiquement une circonstance particulière pour déroger au principe. Cette notion de détresse a été supprimée au motif que la femme doit avoir le droit de faire ce qu'elle veut et de ne pas être aliénée par les « chaînes de la grossesse ».

- il y a à peine une semaine, (janvier 2016), la loi santé vient d'être adoptée. Vous en avez surement entendu parler au sujet des salles de shoot, des salles de bronzing, du tiers payant…mais cette loi santé comportait aussi une multitude de dispositions visant à développer l'accès à l'avortement. Ainsi, le Parlement vient de voter :
    - la **suppression des 7 jours de réflexion** avant un avortement. La femme va donc pouvoir avorter en à peine 12h.
    - la réalisation **d'IVG chirurgicales dans les centres de santé,** qui sont en réalité des centres de proximité qui ont vocation à délivrer des soins de premier recours dans les milieux ruraux.
    - la réalisation **d'IVG médicamenteuses par des sages-femmes**, pour palier la pénurie des médecins militants qui pratiquaient des avortements, et qui sont partis à la retraite. Ces départs à la retraite font en effet très peur au gouvernement qui cherche plus de « main - d'œuvre » pour faire les avortements.
    - la délivrance sans prescription de la **pilule du lendemain dans les établissements scolaires**.
    - enfin, la mise en place de **quotas d'IVG** dans les établissements de santé, pour s'assurer de l'accessibilité à l'avortement. Ainsi, les ARS (agence régionale de santé) vont conclure des contrats d'objectifs avec les établissements de santé pour qu'ils procèdent à au moins 20% d'IVG sur le total des actes d'IVG et de naissances. Ces contrats d'objectifs ont été testés en Île de France et vont devenir désormais nationaux. Certains diront que les directeurs d'hôpitaux ne sont pas obligés de respecter ces objectifs mais pour des raisons financières comme politiques, ils est évident qu'ils sont obligés d'être bien vus par les ARS et seront d'une certaine manière contraints d'atteindre ces objectifs d'avortements. Tout cela inquiète beaucoup les objecteurs de conscience.

Par ces mesures le gouvernement arrive à ce que les femmes puissent avorter dans les délais les plus brefs, et sans avoir à invoquer de raisons. Or cela se passe en parallèle avec des techniques de diagnostic prénatal très précises et très précoces qui vont pouvoir diagnostiquer les anomalies de l'enfant, au premier rang desquelles la trisomie 21, mais aussi le sexe du bébé… Or l'absence totale d'encadrement de l'avortement, et le fait qu'il ne repose plus que sur la seule volonté de la femme (qui peut d'ailleurs être un coup de panique non maîtrisé car

il n'y a plus de temps de réflexion, de recul possible) va amener à des avortements eugéniques ou sélectifs. Nous, les occidentaux, sommes encore choqués des avortements des petites filles en Inde, sur le seul fait que ce sont des filles, et que dans leur société il est plus raisonnable à tout point de vue d'avoir des garçons. Mais il faut avoir conscience que nous arrivons à la même chose en supprimant tous les encadrements possibles.

Ces mesures qui tentent d'affirmer un « droit » à l'avortement consistent aussi à faire peser la décision sur la femme seule. Et parce que l'avortement est « sa décision », « son droit », que personne ne doit pouvoir entraver, elle ne pourra plus en éprouver un quelconque remord, elle ne pourra plus pleurer son enfant, elle ne pourra plus en parler si elle le vit mal. Ce sont les psychanalystes qui nous le disent : **Benoit Bayle,** notamment, psychiatre et docteur en philosophie : « *Plus on transformera l'IVG en un droit plus la femme devra se taire face aux souffrances qui sont les siennes, plus elles seront contraintes au silence, et seront dans l'impossibilité de faire leur deuil* ». Il y a la une forme d'isolement de la femme qui est terrible.

Vous aurez compris qu'à l'origine de ces mesures et de cette véritable « promotion » de l'avortement il y a la négation de la réalité scientifique à laquelle Jérôme Lejeune est resté fidèle et dans laquelle il a trouvé sa joie. La négation de cette réalité d'origine amène en cascade à la négation d'autres réalités : le drame que vit la femme qui décide d'avorter, le drame des pères qui ne sont pas consultés (les témoignages des hommes qui ont souffert de l'avortement sont très touchants), le drame d'une société qui n'offre aucune autre solution à ces femmes, laissant la solidarité de côté.

Mais l'avortement n'est pas le seul exemple de la négation de ce constat scientifique et humain. La recherche sur l'embryon est aussi un exemple de cette négation de la réalité.

La recherche sur l'embryon

La recherche sur l'embryon se fait sur des embryons d'à peu près 6 jours et issus de procréation médicalement assistée. Ils sont dépourvus de projet parental, et sont donnés par les parents à la recherche.

En France, la recherche sur l'embryon était interdite (du fait de la protection de l'être humain dès le commencement de sa vie) jusqu'en 2013. À partir de 2004, malgré ce principe d'interdiction, des dérogations strictes ont été instaurées. Ces dérogations ont été particulièrement allégées au moment de la révision de la loi de bioéthique de 2011. Puis, en 2013, le Parlement français a changé de paradigme, et

a adopté un régime d'autorisation de recherche sur l'embryon assorti de conditions.

Malgré ce nouveau régime très permissif, le gouvernement a profité de la loi santé pour élargir encore le spectre de possibilité de recherche sur l'embryon humain. En catimini, le gouvernement a intégré par voie d'amendement, très peu motivé, la possibilité de rechercher sur l'embryon « *dans le cadre de la procréation médicalement assisté* (AMP)». Ce nouveau régime de recherche sur l'embryon consiste à pouvoir rechercher sur les gamètes destinés à constituer un embryon, ou sur l'embryon in vitro, avant ou après son transfert à des fins de gestation. L'idée étant de pouvoir rechercher sur l'embryon puis de l'implanter après, ce qui était formellement interdit dans les précédentes loi. Ce nouveau régime de recherche avait été instamment demandé par le comité d'éthique de l'Inserm dans une note rendue publique le 18 juin 2014. Ce qui nous montre a posteriori combien le lobby des chercheurs est fort et efficace. Après la lecture de cette note, Jacques Testart, père scientifique du 1er bébé éprouvette en France, scientifique de renom, a réagi vivement : « *ce nouveau régime de recherche sur l'embryon s'inscrit dans* « *une récente réflexion (juin 2014) menée par le comité d'éthique de l'Inserm [qui] montre que des pistes nouvelles sont envisagées pour intensifier la recherche sur l'embryon lui-même, dont la* **création d'embryons pour la recherche** *d'une part et la possibilité de* **transfert in utero des embryons** *après recherche d'autre part ».*

Les scientifiques sont très inquiets des dérives de ce nouveau régime de recherche sur l'embryon en AMP :

- Selon Alain Privat[1], chercheur, « *Le* 'cadre de l'AMP' *n'est qu'un prétexte pour faire davantage de recherches sur l'embryon* ». Il s'agit d'« *un moyen de contourner l'interdiction de fabriquer des embryons pour la recherche en créant des voies parallèles d'accès à l'embryon pour les chercheurs*. »

- Il voit aussi de dangereuses **dérives eugénistes et transhumanistes** : « *Les recherches dans le cadre de l'AMP pourront être destructrices de l'embryon humain, mais pire encore : elles pourront réaliser* ***des modifications sur l'embryon humain****, via la thérapie génique. Encore une fois, on ouvre la porte à l'homme augmenté*. »

- Enfin, un chercheur de l'Inserm qui préfère garder son anonymat, nous évoquait le fait que : *« Ce nouveau régime, adopté sans garde-fous, fait immanquablement penser aux «* ***FIV à 3 parents*** *» récemment autorisées*

1 Docteur en médecine et docteur en biologie humaine de l'Université de Paris. Il a fait l'essentiel de sa carrière à l'Inserm. Ses travaux portent sur la plasticité du système nerveux central, au cours du développement et chez l'adulte. Il a pour la première fois rétabli une locomotion chez un rat paraplégique, et montré la présence de cellules souches neurales chez l'adulte, où elles jouent un rôle essentiel dans cette plasticité.

au Royaume-Uni après un débat national. Bien que plusieurs voix se soient élevées contre les bébés « à 3 parents », tant en Europe qu'aux États-Unis, qui peut garantir que le nouveau régime adopté en France ne permettra pas de telles procédures ? »

Autant de dérives qui manifestent qu'une fois le principe d'humanité de l'être humain nié, pour être utilisé, mis à profit par les chercheurs, c'est *« le ventre des femmes qui devient un marché »*, comme le dit Jean-Marie Le Méné, président de la Fondation Jérôme Lejeune. Par ce nouveau régime de recherche sur l'embryon, la grossesse entre dans le champ de l'expérimentation.

L'embryon humain, lui, est considéré comme un amas de cellules (soit dit en passant, nous sommes tous des amas de cellules nous aussi, toutes issues de la cellule totipotente originelle qui s'est divisée, puis multipliée sans jamais de rupture), moins bien protégé que les embryons animaux, qui coûtent plus chers, tandis que l'embryon humain est gratuit.

Il y a là une vision utilitariste qui nie la nature humaine de l'embryon, et qui le domine, l'utilise. Il me semble que « négation d'une réalité », et « domination d'un autre être humain », ne peuvent être synonymes de joie.

II. <u>La joie dans la relation à l'autre, aussi différent soit-il</u>

Comme Saint Bernard le sous-entend dans la définition de la joie, celle-ci ne peut émaner que d'une relation. L'homme est un être de relation, et a besoin des autres pour être heureux. C'est le principe même de notre société qui consiste à se mettre en relation les uns et les autres pour que les plus forts protègent les plus faibles.

Jérôme Lejeune l'a profondément vécu avec ses patients. Il a vite compris que ses patients qui étaient déjà exclus, privés de relation, le seraient encore plus avec le diagnostic prénatal et l'avortement. Il a donc décidé « *de se mettre debout* » et de s'élever contre cette « non relation » qu'il a appelée le « *racisme chromosomique* ».

Il l'explique ainsi : *« On peut envisager, certes, une société technocratique dans laquelle on tuerait les vieillards et les anormaux, et où on achèverait les blessés de la route. Cette société serait peut-être économiquement efficace. Mais cette société serait inhumaine. Elle serait complètement pervertie par un* ***racisme aussi sot et aussi abominable que tous les autres, le racisme des biens portants contre les malades*** *».*

On peut se demander si ce racisme n'est pas très prégnant aujourd'hui. Les chiffres sont parlants :

- 90% des fœtus trisomiques 21 sont diagnostiqués,
- 96 % des fœtus diagnostiqués trisomiques 21 sont éliminés.
- Plus de 85% des femmes enceintes font le dépistage de la trisomie 21.

Il y a une réelle stigmatisation de la personne trisomique 21 camouflée derrière les efforts qui sont faits sur l'insertion des personnes handicapées, et l'adaptabilité des bâtiments publics.

Pourtant, l'État finance les tests de diagnostic prénataux actuels, et s'apprête à financer le nouveau test de diagnostic prénatal (simple prise de sang chez la mère, appelé diagnostic prénatal non invasif). Le comité consultatif national d'éthique a annoncé que ce test coûterait au minimum un milliard d'euros.

En parallèle, la recherche sur la trisomie 21 n'est financée que par des fonds privés. Aucun fonds public, utilisé exclusivement pour le diagnostic prénatal.

Il s'agit là d'un constat sociétal sans précédent : on assiste à **l'élimination de la quasi-totalité d'une population sur la base de son génome**. Jean-Marie Le Méné président de la Fondation Lejeune le dénonce fortement dans son dernier livre *« Les premières victimes du transhumanisme* [1] :
« Le fait d'un eugénisme efficace vendu par des marchands, acheté par l'État et mis en œuvre par la médecine ».

En plus des intérêts économiques très forts, dénoncés par des gynécologues choqués par cette sélection dont ils sont contraints « d'être le bras effecteur » (cf. action du comité pour sauver la médecine prénatale), cet eugénisme de masse est le fruit d'une pensée très forte selon laquelle les enfants trisomiques ne peuvent pas être heureux, je ne pourrai pas être heureux si je côtoie des personnes handicapées qui révèlent ma fragilité…. Aujourd'hui on parle du handicap (ou des personnes faibles) comme une chose qui ne peut pas être en adéquation avec le bonheur et la joie.

Cette idée latente est exprimée par des professeurs de médecine, des parlementaires, des personnages publics :

- « Faire naître des enfants trisomiques c'est créer du malheur dans une famille » écrivait cette semaine Jacqueline Herremans, directrice de l'ADMD Belgique, sur twitter.

1 Jean-Marie Le Mené, Les Premières victimes du transhumanisme, Pierre-Guillaume de Roux, 2016.

- « Les enfants trisomiques sont un poison dans une famille » éructait Jean-Didier Vincent, professeur de médecine sur France inter l'année dernière.
- Olivier Dussopt, député en 2011, regrettait qu'il y ait encore 4% de naissance d'enfants trisomiques en plein débat dans l'hémicycle sur le diagnostic prénatal de la trisomie 21, au moment de la révision de la loi de bioéthique de 2011.

La Fondation Lejeune, à la suite de Jérôme Lejeune, tente par tout moyen de casser ce message erroné, et de rétablir la relation avec les personnes trisomiques. Voici l'exemple d'une vidéo diffusée lors de la journée internationale de la trisomie 21 en 2014 : Video Dear Futur Mom

DEAR FUTURE MOM | March 21 - World Down Syndrome Day | #DearFutureMom

Cette vidéo est très touchante, de joie, de légèreté et de vie. Le message est le suivant : « les personnes trisomiques peuvent être heureux ». Il s'agit de la vidéo la plus vue en 24h, et au total visionnée plus de 7 millions de fois. Mais ce message est tellement contraire aux idées diffusées dans la société, que le Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA), a, contre toute attente, rendu un avis négatif aux chaînes qui avaient diffusé ce clip. Il a considéré que ce message n'était pas d'intérêt général, et qu'une telle vidéo devrait être diffusée dans le cadre d'émission spéciale concernant le handicap. Autrement dit, les personnes trisomiques ne peuvent être montrées au grand public sans qu'il soit prévenu. Un avis extrêmement choquant contre lequel la Fondation Lejeune a immédiatement agit tant il porte atteinte à la dignité des personnes trisomiques, à leur liberté d'expression, à leur droit à l'image…Tant il les stigmatise une fois encore.

Les acteurs interrogés ont d'ailleurs été très indignés et attristés de cet avis du CSA.

Là encore, nous pouvons tirer un grand enseignement de la vie du Professeur Lejeune, qui a pris soin de ses patients trisomiques malgré leur exclusion. Il a pris soin d'eux, les plus faibles, jusqu'au bout. Cette relation avec eux a été une vraie source de joie pour lui. Je pense qu'elle peut l'être pour nous aussi.

III. La joie, dans la présence de l'autre, aussi diminué soit-il

Enfin, Saint Bernard nous exprime que la joie émane de la **présence** de l'autre.

Or aujourd'hui dans des domaines différents de la médecine, nous sommes face à des arguments qui se veulent compassionnels pour justifier l'élimination de l'autre. Il arrive même que l'on entende que l'on a éliminé des maladies alors qu'en réalité on a éliminé le malade.

Ce discours faussé, ou ce double discours est important à discerner, pour de nouveau ne pas être déconnecté de la réalité, de l'humanité.

Jérôme Lejeune disait :

« La médecine, c'est la haine de la maladie et l'amour du malade ».

Et il me semble qu'il a réellement trouvé la joie dans l'exercice de son art, de sa médecine, au service du malade.

Aujourd'hui, deux domaines de la médecine manifestent un rejet profond du malade.

La fécondation in vitro

Le premier concerne la procréation médicalement assistée (PMA), et plus précisément la fécondation in vitro (FIV). Un des cas de fécondation in vitro est le suivant : un couple atteint d'une maladie génétique héréditaire se fait prélever des gamètes qui seront fécondés dans des éprouvettes. Plusieurs embryons sont fécondés (maximum 10 en France). Les embryons font l'objet d'un diagnostic et ceux qui sont atteints de la maladie des parents sont jetés tandis que ceux qui sont considérés « sains » sont implantés.

On considère ainsi que la maladie est éliminée, et tout le monde se réjouit que l'enfant ne soit pas atteint de la maladie génétique héréditaire dont ses parents sont porteurs. Mais ce qui n'est pas dit c'est qu'en réalité la médecine n'a pas cherché à guérir l'enfant atteint de la maladie génétique héréditaire. De même la médecine n'a pas restauré la fécondité du couple malgré la maladie génétique dont ils sont porteurs. En réalité, aucune médecine n'a endigué la maladie. En revanche la médecine a éliminé le patient porteur de la maladie, l'embryon atteint de la maladie génétique de ses parents.

On ne trouve pas dans ce domaine la haine de la maladie et l'amour du malade mais plutôt la haine du patient porteur de la maladie. Le rescapé est l'embryon sain. On peut s'interroger sur la vocation de la médecine dans ce cas là…

L'euthanasie

L'autre exemple du rejet du malade est manifeste au moment de la fin de vie, ou ce que la société entend par cette fin de vie.

Vous avez sûrement entendu parler de la **loi Claeys-Leonetti** qui a été adoptée il y a quelques jours. Cette loi adoptée peut engendrer de nombreuses dérives euthanasiques.

Elle consacre un droit à la sédation profonde et continue jusqu'au décès associée à l'arrêt des traitements ; ces traitements étant définis dans la loi comme comprenant l'hydratation et l'alimentation artificielles. En même temps elle consacre l'autonomie du patient en rendant contraignantes les directives anticipées du patient (ses souhaits pour sa fin de vie).

L'argument principal de Monsieur Leonetti, un des rapporteurs, initiateur de la loi, était de dire que cette loi permettrait de *« s'endormir avant de dormir pour ne pas souffrir ».*

Mais cette expression qui pourrait paraître consensuel a en réalité fait réagir de nombreuses associations, politiques, et personnes de la société civiles, qui ont vu dans cette loi une « euthanasie masquée ».

Emmanuel Hirsch[1], par exemple, philosophe, qualifie cette loi de *« violente »* et pose la question : *« mourir en société n'est-ce pas mieux que de mourir sédaté ? »*. Il se demande où est la solidarité et la cohésion sociale dans la sédation profonde et continue qui implique d'endormir définitivement le patient qui le demande.

Beatrix Paillot, médecin gériatre, rappelle dans une tribune publiée sur Gènéthique.org, que :

« Si la sédation continue peut avoir sa légitimité dans certaines situations, imposer aux médecins d'arrêter de manière concomitante tout traitement proportionné à l'état du malade, toute hydratation et toute alimentation n'est pas autre chose que de l'euthanasie qui ne dit pas son nom. »

Il y a bien dans cette loi une dérive euthanasique qui sous couvert de soulager la souffrance, pourrait avoir tendance à supprimer le souffrant.

Ce qui a d'ailleurs scandalisé les promoteurs de l'euthanasie qui argumentaient en disant que la sédation profonde et continue jusqu'au décès associée à l'arrêt de l'hydratation et de l'alimentation artificielles allait entraîner la déchéance du corps du patient, et que cela serait très douloureux pour les familles qui n'auraient plus aucun contact avec le patient, et en même temps qui attendront la mort. Ils ont

1 Professeur d'éthique médicale à la Faculté de médecine de l'Université Paris-Sud 11 / Paris-Saclay et directeur de l'Espace de réflexion éthique de la région Île-de-France

alors demandé au gouvernement de ne pas se cacher derrière des expressions alambiquées, et de légaliser clairement l'euthanasie. Ce qui n'a pas été suivi par le Parlement en définitive. Marisol Touraine s'est pour autant félicitée de cette « *nouvelle étape* » vers le *« droit de mourir dans la dignité »*, vers *« cette nouvelle logique »*, que le député Xavier Breton qualifiera de *« logique euthanasique »*.

Enfin, pour finir d'illustrer l'ambivalence de la société d'aujourd'hui et le rejet par des arguments faussement compassionnels des malades, je voudrais prendre l'exemple de Vincent Lambert.

Ultra médiatisée, l'affaire Vincent Lambert interpelle tout le monde. Très brièvement, je vous rappelle que Vincent Lambert est en état pauci-relationnel, c'est-à-dire de conscience minimal. Il s'agit d'un état de grand handicap, pour lequel des structures adaptées existent pour leur permettre de vivre un véritable « projet de vie ». C'est une circulaire de 2002, appelée la circulaire Kouchner, qui a mis en place ces structures. Il y a plus de 1500 personnes en état pauci-relationnel en France accompagnées dans leur famille, ou dans ces structures de soins.

Mais l'affaire Vincent Lambert a été médiatisée parce que la famille s'est divisée, certains pensant qu'il fallait « le laisser partir », d'autres « qu'il fallait continuer à en prendre soin ».

Cette affaire est arrivée en plein pendant le débat sur la fin de vie, et le refus de l'acharnement thérapeutique. Par abus de langage, Vincent Lambert pour la plupart faisait l'objet d'acharnement thérapeutique parce qu'il recevait les soins élémentaires, à savoir l'alimentation et l'hydratation. Ce discours repose surtout par la considération que sa vie n'est plus utile, et surtout qu'il n'aurait pas aimé vivre ainsi.

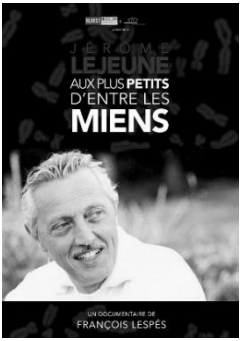
Ce à quoi Emmanuel Hirsch répond : *« Au nom de quel principe peut-on considérer que leur vie [des personnes pauci-relationnelle : ndlr] n'est pas conciliable avec une certaine dignité ? ».* Il insiste : « L'amour du malade c'est être en relation avec le malade quel que soit son état. » Un phrase qui fait résonnance à ce qu'a vécu Jérôme Lejeune.

Le docteur Petit[1], médecin, et père d'un enfant cérébro-lésé, s'exprimait au sujet de Vincent Lambert, et tentait de remettre les choses à leur juste place :

« La question [de la vie des cérébro-lésés] n'est pas médicale en réalité. Elle est la suivante : Est-ce que sa vie a du sens ? Pas pour moi, mais pour lui. Et bien oui, aujourd'hui la vie de mon fils a du sens, car il vit avec nous ».

1 Spécialiste de santé publique est administrateur de l'Union nationale des familles de traumatisés crâniens et cérébro-lésés (UNAFTC)

Je trouve que ce témoignage est très parlant car il explique bien qu'à partir du moment où le malade est là il doit être respecté pour ce qu'il est, et accompagné dans la dignité. Le rejet de sa présence, de son existence, justifiée par l'inutilité de sa vie, ou le fait qu'il n'aurait pas voulu vivre ainsi, est le rejet du malade, la rupture de la relation avec lui.



Il n'y a là, si l'on suit la définition de Saint Bernard aucun chemin de joie car aucune prise en compte de l'autre, même vulnérable.

Tous ces sujets bioéthiques que je viens de balayer, puisque c'était la demande qui m'avait été faite, méritent vous l'aurez compris réflexions et surtout une grande prudence face aux raccourcis ou amalgames « compassionnels ».

Jérôme Lejeune nous enseigne trois choses pour être pleinement humain, et trouver la vraie joie : ne jamais perdre de vue la réalité, si petite soit-elle, rester en relation avec l'autre, si vulnérable soit-il, prendre en compte la présence de chacun et l'accompagner dans son chemin de vie.

> « Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait. »
> *(Mat. 25,40)*

Il est évident que cela demande des choix exigeants, Jérôme Lejeune en est la démonstration. Mais il me semble que nous sommes tous concernés, dans chacun des domaines de compétence qui sont les nôtres, pour être en adéquation avec la réalité et le sens même de l'homme. C'est le « prix à payer pour une société humaine » disait Jérôme Lejeune.

Pour finir, je voudrais lui laisser les mots de la fin qui sont les plus essentiels : https://www.youtube.com/watch?v=u568e_CGbLA

Joie et fragilité dans le couple

Dans la joie, reconnaître ses fragilités, accueillir celles de l'autre

Table ronde animée par la CC de Rouen avec la participation de Madame Vermersch.

Brigitte Vermersch, de formation initiale ingénieur agronome, est conseillère conjugale et familiale, thérapeute de couples. Elle a suivi une formation en théologie pastorale sur la famille à l'Institut d'Etudes Théologiques (IET) de Bruxelles. Elle accompagne des couples en difficultés conjugales et des personnes qui s'interrogent sur leur vie affective. Elle travaille au service Famille du diocèse d'Angers et coordonne la formation diocésaine initiale des animateurs de préparation au mariage.

Introduction

Dans le cadre de mon travail, je suis amenée à rencontrer des jeunes qui veulent se marier. Ils sont pleins d'enthousiasme. Cependant, quand la discussion s'approfondit, ils me livrent souvent une question, une inquiétude, parfois une angoisse : quand on voit tous les couples autour de nous qui se cassent la figure, qui échouent, pourquoi nous on réussirait mieux ? Qu'est-ce qui peut nous protéger de l'échec ?

Je rencontre aussi dans mon métier de conseillère conjugale certains couples qui explosent en plein vol, sous mes yeux, je suis impuissante pour les aider. Cela m'atteint et m'interroge. Pourquoi ont-ils explosé ?

Je rencontre aussi heureusement beaucoup de couples qui grandissent dans leur amour, qui se fortifient en traversant des étapes. Pourquoi eux s'en sortent-ils ?

Je suis dans l'espérance pour les couples qui se forment. Je crois qu'ils peuvent vivre une belle et grande histoire d'amour. La vie de couple est une aventure merveilleuse, elle est pleine de découvertes, de joie. Elle peut se comparer à une expédition en montagne.

Réussir son couple, cela demande une détermination, une volonté d'avancer ensemble sans se laisser arrêter par les intempéries.

Réussir son couple, ce n'est pas une question de chance, cela demande une détermination, une volonté d'avancer ensemble sans se laisser arrêter par les intempéries. L'aventure de la vie de couple n'est pas réservée non plus à une élite, à des spécialistes. Tout le monde peut la vivre.

La vie de couple est magnifique, elle est aussi fragile, elle nécessite des soins, de l'attention.

Elle obéit aussi à certaines règles qu'il faut mieux connaître pour ne pas tomber dans le précipice. Tout comme une randonnée en montagne se prépare et nécessite des règles de prudence : connaître la météo, connaître l'itinéraire, avoir le bon matériel… respecter cela permet de vivre pleinement l'aventure et de s'ouvrir à l'imprévu.

Pourquoi des règles ?

Voici ce que l'on entend souvent : l'amour doit se vivre de manière spontanée, sans contraintes, sans règles sinon ce n'est plus de l'amour. Des règles dans la vie professionnelle oui mais pas dans la vie amoureuse. L'amour, c'est le règne de la fantaisie, de l'imprévu, des sentiments qui font perdre la tête, c'est vrai mais pas seulement.

Les règles, on pourrait dire aussi les repères, les balises qui permettent à un couple de se former et de durer correspondent à notre nature d'hommes et de femmes. Dans un regard de foi, cela correspond au dessein de Dieu sur l'homme, la femme, le couple. Le couple a été voulu par Dieu pour exister d'une certaine manière. Il faut mieux connaître cette manière de vivre en couple. Les règles ne sont pas là pour contraindre notre liberté, elles sont là pour au contraire lui permettre de se déployer davantage.

1. Quelques balises pour former un couple durable et harmonieux

Se choisir

Comment se choisit-on l'un l'autre pour former un couple ? Les conditions de choix ont été considérablement modifiées avec la modernité. Avant on se choisissait dans son village ou dans le village d'à côté. Il y avait certaines règles à respecter, de milieu social, d'âges… il n'y avait pas un choix énorme. Aujourd'hui, il y a un changement profond dans la manière de se choisir : internet en est un exemple.

Ce mode de choix donne une fausse impression d'un choix illimité de partenaires avec en arrière-plan l'idée que les partenaires sont interchangeables et qu'il y aura toujours la possibilité de changer pour trouver mieux. Les partenaires sont réduits à un certain nombre de critères : taille, poids, diplômes… les critères pour se choisir se calquent sur les critères marchands de l'offre et de la demande.

Cette idée est un frein pour s'engager. Certains jeunes ont du mal à s'engager parce qu'ils veulent toujours préserver au cas où ils trouvent mieux, du coup ils ne s'engagent pas. C'est une des raisons dans la difficulté à s'engager et ce n'est pas la seule. Les autres raisons : peur de ne pas pouvoir assumer la responsabilité d'une famille dans une société où tout est précaire, le travail, les relations humaine, peur de se tromper, de mal tomber, etc.

Réussir son couple, ce n'est pas une question de chance - je suis tombé sur le bon, sur la bonne ou non - mais cela demande de se poser les bonnes questions pour décider.

L'engagement de l'un envers l'autre est nécessaire pour qu'une relation puisse se fonder et durer.

Giddens, sociologue contemporain, qui ne défend absolument pas le mariage, au contraire, le dit pourtant ! Il reconnaît qu'une relation ne peut pas se construire sans engagement.

Il existe plusieurs degrés d'engagements, du degré minimum jusqu'au degré le plus fort et le plus solide, qui est celui du mariage chrétien.

L'engagement primaire : c'est la garantie que chacun donne à l'autre en paroles et en actes que leur relation est susceptible de se prolonger pendant une période indéfinie. Dans ce type d'engagement, je montre à l'autre que je l'aime, que je veux que la relation soit durable. C'est ce qui différentie une relation durable d'une aventure où les deux partenaires savent que la relation ne va pas durer et ne le souhaitent pas (au moins l'un des deux). Cela permet au couple de se projeter dans un avenir commun à moyen terme. Ce type d'engagement peut s'exprimer par une cohabitation, par exemple. Le couple peut décider de s'engager davantage l'un envers l'autre en se projetant dans l'avenir ensemble à plus long terme : acheter une maison, avoir un enfant, se pacser, se marier civilement, etc. Ce n'est pas nécessairement chronologique.

Ces types d'engagements sont de l'ordre du contrat. Un contrat, c'est un échange de biens : affection, tendresse, attention, sexualité… je continue à donner tant que je reçois en retour mais si j'ai l'impression de ne plus recevoir autant, la relation est compromise et si cela ne s'améliore pas, elle s'arrête. Si, à un moment, l'autre est perçu comme un frein pour ma réalisation personnelle, la relation est remise en cause.

Le mariage chrétien est un engagement d'un autre ordre, on n'est plus dans l'ordre du contrat, on est dans l'ordre du don de soi. C'est totalement différent.

« Quand on est chrétien, il faut viser le mariage religieux sans hésiter. »

Dans un contrat, il existe toujours la possibilité de le rompre même si on ne le veut pas. Le don de soi est un acte irréversible d'offrande. **C'est pour cela que le mariage chrétien est indissoluble parce qu'il est fondé sur le don total et mutuel des époux.** Indissoluble, cela veut dire que le lien conjugal existe jusqu'à la mort.

Quand on est chrétien, il faut viser le mariage religieux sans hésiter.

Qu'est-ce que le don de soi ?

La notion de don est à la fois simple et profonde. Même un enfant peut comprendre ce qu'est donner : « *donner, c'est donner, reprendre, c'est voler »*. Si on a donné, c'est pour toujours, si je peux reprendre ce que j'ai donné, alors c'est un prêt, ce n'est plus un don. Donner signifie donc faire un acte irréversible d'offrande. Il y a un mouvement sans retour dans le don de par la définition-même de l'acte.

Le don de soi, c'est le don de toute sa personne à une autre personne pour toujours.

On peut se donner à son mari, à sa femme dans le mariage ou à Dieu dans une vie de célibat consacré (prêtre, religieux, religieuse…)

Qu'est-ce que le don de soi dans le mariage ?

Chacun donne toute sa personne à l'autre pour toujours. C'est un don réciproque et simultané.

Ce don de soi ne peut être que réciproque : au don de soi-même doit répondre le don de l'autre que l'on reçoit. En accueillant le don de l'autre, chacun s'engage à respecter l'autre dans ce qu'il est profondément, sans chercher à le changer, à respecter sa liberté, il s'engage à l'aider à grandir et à s'accomplir. C'est ce qui se vit pendant l'échange des consentements : « *je te reçois et je me donne à toi. »* Ce sont les formules du nouveau rituel du mariage en substance sous différentes formes.

Pourquoi se donner ?

Parce que je suis fait pour cela. Le don de soi correspond à ma nature de personne. Je suis fait pour me donner. Dans un texte du concile Vatican II (GS n° 24) : *« L'homme… ne s'accomplit pleinement, que dans le don sincère de lui-même.»*

Le don de soi est le moyen de l'accomplissement de **soi.** Paradoxalement, c'est en me donnant librement à l'autre que je me réalise le plus en tant que personne.

La liberté

Mais, si je me donne, alors je ne m'appartiens plus, je suis esclave de la volonté de l'autre ? On perçoit bien que ce n'est pas de cet ordre.

En me donnant, je reste libre, je reste en possession de moi-même car c'est ce qui me caractérise en tant que personne. Se donner à l'autre, c'est se livrer à l'autre mais sans renier pour autant ce qu'on est.

La vraie liberté n'est pas la possibilité de faire ce que je veux mais **la capacité à se donner. On ne devient libre qu'en se donnant.** C'est ce que dit Jean-Paul II : « *La liberté la plus grande est le don total de soi.* » **La liberté est la capacité de s'accomplir pleinement par le don de soi.**

On peut prendre une image[1] : s'engager dans le mariage, n'est-ce pas *se passer la corde au cou* ? Non, se marier, c'est se mettre en cordée. La cordée permet toutes les audaces, elle permet d'explorer des voies que l'on n'aurait jamais osé emprunter si on avait été seul. Elle donne une sécurité qui permet d'aller voir plus loin et plus haut : on sait qu'elle est là, non pas pour entraver la marche mais pour éviter une chute mortelle. De même, le lien conjugal est un fabuleux atout qui donne plus de poids à l'aventure amoureuse.

L'indissolubilité[2]

L'indissolubilité du mariage découle de la définition même du don de soi. Elle protège la qualité du don et par là le bien de chaque personne. Elle permet de ne pas reprendre ce qui a été donné. L'indissolubilité est comme la barrière de protection qui entoure le mariage pour qu'il s'épanouisse pleinement.

L'indissolubilité, c'est comme un pont que l'on fait sauter, le couple est tenu d'avancer sans retourner en arrière.

La fidélité

La fidélité dans le mariage découle de la définition même du don de soi.

« *Je te promets de rester fidèle, dans le bonheur et dans les épreuves, pour t'aimer tous les jours de ma vie.* » Parole de l'échange des consentements.

1 Cf Il est vivant, Hors série, Préparer notre mariage p 67 et 68
2 Idem p 91, 92

La fécondité

Le don de soi est fécond en lui-même parce qu'il ouvre le cœur. Le don mutuel des époux les rend capables d'aimer et de se donner au-delà d'eux-mêmes. C'est la loi du don qui est la même que la loi de la vie. C'est le débordement de l'amour qui jaillit.

Le fruit le plus immédiat est le rayonnement de l'amour du couple. Il est déjà visible le jour du mariage. C'est un témoignage pour les proches, les amis, la famille des mariés.

La principale richesse de l'amour des époux est la capacité de transmettre la vie et d'accueillir des enfants. Ils sont alors les coopérateurs de Dieu. Ils sont à l'image de Dieu qui est amour, qui est don et source de toute vie. Le don et la vie, ça va toujours ensemble.

Il y a aussi d'autres manières d'être féconds : le service de la société, l'accueil des plus pauvres…

La grâce de Dieu

Se donner l'un à l'autre pour toujours dans le mariage n'est possible qu'avec l'aide de Dieu. Par la grâce du sacrement de mariage, les époux sont régénérés, sont transformés et rendus capables de vivre cet amour de don. Le sacrement enracine les époux dans l'amour de Dieu, ils peuvent sans cesse puiser à cette source pour revivifier leur amour. Les époux sont alors les témoins, les signes de l'amour de Dieu fidèle pour les hommes.

Se poser les bonnes questions

Est-ce que je veux **me donner** ? Exemple : non je veux bien vivre en couple mais je veux continuer à conduire ma vie comme je l'entends. Ma compagne, c'est un soutien extérieur. Ce n'est pas le mariage chrétien.

Est-ce à lui, est-ce à elle que je veux me **donner** pour toute la vie ? Est-ce que je suis libre pour le faire ? Ai-je des pressions extérieures, intérieures : la réputation, (cela fait bien de se marier), la peur de rester seul, etc. ?

Est-ce que je suis décidé à être fidèle et à prendre les moyens pour cela ? Est-ce que je suis décidé à prendre les moyens pour que notre couple dure toute notre vie ? Est-ce que je souhaite avoir des enfants avec lui ? avec elle ?

Mettre cette décision sous le regard de Dieu dans la prière.

2. Prendre soin de son couple

Un couple, c'est magnifique, cela demande du soin.

Bien placer les priorités. Mon couple est prioritaire sur ma vie professionnelle, mes loisirs et même sur les enfants. Cela ne suffit pas de le savoir, de considérer que c'est acquis, il faut le mettre en place concrètement (weekend en amoureux par exemple), le plus tôt possible dans la vie de couple pour ne pas se laisser déborder par l'arrivée des enfants, la carrière professionnelle, les belles familles, etc.

Veiller sur son couple, en prendre soin, entretenir la flamme. Cela ne se fait pas tout seul, cela demande de l'attention. Utiliser les langages de l'amour. Ne pas laisser s'installer la routine et l'insatisfaction. Garder son couple au top.

Communiquer, partager ses désirs, ses aspirations pour son couple, chercher à y répondre.

Utiliser ses différences, homme, femme, de caractère, de goûts, d'éducation comme des richesses et non pas dans une relation de compétition.

Apprendre à gérer les conflits.

Se pardonner. Dans un couple, chacun est tour à tour offenseur et offensé. Se situer d'abord en tant qu'offenseur. Se poser la question : dans mon attitude, mes paroles qu'est-ce qui a pu blesser mon chéri, ma chérie ? Demander pardon quand on est offenseur pour les petites et grandes choses. Demander pardon même quand on n'a pas voulu blesser l'autre. L'autre a souffert, l'amour a été blessé. Pardonner en tant qu'offensé.

Prendre soin spirituellement de son couple.

Puiser à la source divine pour revivifier son amour :

- Se nourrir des sacrements : eucharistie, réconciliation, prière, retraites
- Partager avec d'autres couples, mouvements, communautés nouvelles

Prendre soin spirituellement de son couple, c'est inviter Jésus à ses noces comme il a été invité à Cana. Il a changé l'eau en vin. L'eau, c'est fade, le vin ça a du goût. La routine, c'est une vie qui n'a pas de goût. Inviter Jésus dans sa vie de couple, c'est être sûr qu'elle ne va pas manquer de goût.

La fidélité

On y revient, c'est un point incontournable. À propos des couples qui explosent sous mes yeux, 4 fois sur 5, c'est pour un problème d'infidélité. C'est terrible pour ces couples. Cela peut aussi être un signe d'espérance parce que l'infidélité, si on en prend les moyens, cela peut s'éviter. Il faut parfois pour cela une ferme et solide

détermination. **Cela veut dire qu'en étant vigilant, on peut éviter beaucoup de risques d'échec de son couple.**

Un scénario possible assez fréquent d'infidélité : dans un couple, ils s'aiment avec une assez bonne communication, ils ont des enfants, une vie professionnelle. On peut noter déjà comme clignotants : une certaine routine avec la fatigue et les obligations de chacun et souvent une certaine insatisfaction chez l'un ou l'autre non exprimée. L'un des deux a un flash, c'est souvent envers un ou une collègue de travail. Un flash, c'est une attirance physique et relationnelle. Il s'accompagne de perturbations au niveau des sentiments et des pensées. Pensées qui peuvent être obsessionnelles. Jusque-là, tout est réversible.

Un flash, **si on fait ce qu'il faut, il s'arrête tout seul**, c'est une perturbation émotionnelle qui passe. C'est une averse dans la randonnée.

Dans une histoire d'infidélité, cela ne s'arrête pas là : il se produit un jeu de séduction qui débouche le plus souvent sur une relation adultère avec des relations sexuelles. Là commence une double vie, celui qui est infidèle cherche à le cacher. Le plus souvent, cela ne dure qu'un temps, soit il n'en peut plus et finit par le révéler à son conjoint soit celui-ci le découvre. C'est souvent au moment de la découverte de l'infidélité que certains couples viennent consulter. Ils s'interrogent sur leur vie de couple. Peut-elle continuer oui, non ? Celui qui a été infidèle se retrouve souvent dans un chaos émotionnel très fort, il ne sait plus qui il aime, il est perdu. Il aime encore son conjoint mais il est dans le flash qui s'est renforcé avec la liaison. L'autre personne occupe ses pensées de manière obsédante, il éprouve des sentiments pour elle. Il arrive alors qu'il quitte son conjoint pour vivre une aventure avec elle et le couple explose.

Un flash ce n'est pas de l'amour. La personne croit qu'elle aime, mais c'est une illusion. Parce qu'éprouver un flash quand on est déjà marié, ce n'est pas grave. Il faut simplement être très prudent et vigilant. C'est comme un serpent que l'on aperçoit sur le chemin en montagne, on s'en écarte soigneusement et on continue à avancer.

Comment ?

- Ne pas laisser s'installer la routine et l'insatisfaction.
- Être absolument et fermement déterminé. Fuir toutes les situations dangereuses, les jeux de séduction, la complicité dans les confidences.
- Se rappeler que je me suis donné à l'autre pour toujours dans le mariage, que je vole quelque chose à mon mari, à ma femme si j'entretiens ce type de relation.
- Prier, s'appuyer sur la grâce du sacrement.

Questions/réponses :

Le mariage n'est-il qu'un flash entretenu ? Comment discerner alors si on est sujet à un flash ou à un amour véritable ?

Moi je vous ai décrit le flash dans la relation adultère, dans l'infidélité, mais vous avez aussi des flashes qui sont des débuts de relation et donc si on décrit les différentes étapes de la vie du couple :

A. Flash / troubles amoureux : étape nécessaire, importante, condition nécessaire et non suffisante
B. Le flash se transforme en sentiment amoureux où il y a une part de réflexion
C. Le sentiment amoureux se transforme en amour : don de soi.

Avoir une relation vraie est très prenante en termes de temps et d'occupation, peut-elle avoir des conséquences négatives en termes de carrière/études ? Comment concilier sa vie de couple et sa vie professionnelle ?

Il faut voir plus haut, plutôt que de voir en termes de « concurrence » (Combien de temps cela va-t-il me prendre ? Comment vais-je me débrouiller ? Si j'aime trop mon boulot, est ce que cela ne va prendre trop de temps pour ma femme, et vice versa ?). Il faut se demander quel est notre appel profond pour notre couple, notre appel propre, unique. Et dans la foi, à quoi Dieu nous appelle-t-il dans notre couple ? Si on met à ce niveau-là la réflexion, on va voir comment les choses s'articulent. Il y a différentes étapes dans la vie : l'un vit sa carrière à fond, puis l'autre par exemple. L'articulation va être possible dans la cohérence si on s'est mis d'accord sur notre appel profond de couple.

Comment accepter ses fragilités et celles de l'autre ?

D'abord je pense qu'accepter ses fragilités c'est beaucoup plus difficile que d'accepter celles des autres. On est tout le temps confronté à ses limites, ses incapacités, ses failles, et quelque part je pense que ce qui peut aider c'est de se dire « je suis faible, je suis fragile, je suis pauvre et de plus en plus » (ça ne s'arrange pas avec l'âge) MAIS JE VEUX ME DONNER et ce mouvement du don fait qu'on avance quand-même et que Dieu donne ce qui manque.

Peut-on voir la contraception hormonale comme une fragilité ? Comment cela fragilise le couple ?

Sans jugement sur les personnes, je pense que oui. Parce que la loi du don et la loi de la vie vont dans le même sens, parce que don et vie vont toujours ensemble, et donc le don des corps dans l'union physique doit exprimer l'ouverture à la vie ; la contraception fragilise le couple autant qu'elle fragilise l'ouverture à la vie. De fait comme elle fragilise l'ouverture à la vie, elle fragilise le don des époux.

On dit souvent qu'il ne faut pas chercher la femme parfaite / l'homme parfait, mais qu'il faut choisir la femme parfaite / l'homme parfait POUR SOI. Comment ôter le doute dans le choix et quels sont les signes qui prouvent c'est est le bon ?

Vraie question, il y a ce doute lancinant. Et d'abord il ne faut même pas chercher la femme parfaite / l'homme parfait pour moi car même cela vous ne pourrez pas le trouver. Heureusement que je ne vais pas le/la trouver d'ailleurs, car moi aussi je ne suis pas parfait(e) donc celui/celle qui va me trouver, va trouver quelqu'un qui n'est pas parfait, loin s'en faut.

Se demander si on part dans l'aventure avec celui-là, celle-là est extrêmement pertinent. Il faut prendre un certain temps pour y répondre, et prendre les moyens humains et spirituels (retraite de St Ignace) et une fois qu'on a pris les bons moyens (cela peut prendre plusieurs mois), il faut y aller, chasser, éteindre le doute, car la femme/ l'homme parfait pour vous n'existe pas. Des traits de l'autre vont m'agacer, il faut se dire « je le sais, mais est-ce que je veux passer ma vie avec lui/elle ? » et je pense que quand on a fait ce travail, il faut s'appuyer sur la réponse que l'on a. Mais si on attend trop, on ne voit plus clair et on remet en cause la décision prise.

Un amour trop passionnel est-il néfaste, faut-il laisser passer le flash avant de se mettre en couple ?

Le flash a pour caractéristique le trouble amoureux qui n'aide pas au discernement. Alors quand c'est un flash réciproque, on peut décider de cheminer ensemble avec une extrême prudence, c'est-à-dire de ne pas cohabiter. Ce n'est même pas une question de bien et de mal, c'est une question de moyen pour voir clair. On est dans un moment de discernement, de transformation des sentiments, et il faut que cela se fasse dans le calme. Laisser se faire le processus d'évolution des sentiments, car un flash ne dure pas si longtemps que cela, et très vite on voit les défauts de l'autre, et au fur et à mesure la raison et le discernement arrivent. Mais oui on peut démarrer une relation dans un flash réciproque.

Que pouvez-vous dire à un couple où l'un est croyant, l'autre non ? Quels conseils pouvez-vous donner ?

La relation peut tout à fait se construire et le couple peut vivre une belle et grande histoire d'amour. Je pense qu'il faut que le couple soit très clair au départ sur le don. Est-ce que les deux sont prêts à vivre d'un amour mutuel, sans condition, pour toujours ? Vous avez des non croyants qui sont tout à fait dans cet esprit-là. Ce qu'il faut c'est l'exprimer. Ensuite, il faut en parler au moment des fiançailles, de comment l'un va vivre sa foi, l'autre sa non foi, comment on va se respecter mutuellement, quelle éducation pour ses enfants ? Il faut poser les bases dès les fiançailles. Et quelque chose qui peut être dangereux pour le croyant c'est de se dire je vais me marier pour le convertir. En me mariant je dois aussi me préparer à ce qu'il soit potentiellement toujours non-croyant.

Faut-il révéler toutes ses fragilités à l'autre, faut-il garder un jardin secret ?

Je pense qu'un couple grandit par des partages en profondeur, en particulier quand chacun partage à l'autre ses fragilités. Après, pas n'importe quand, n'importe comment. Il ne faut pas se forcer en se disant qu'on doit tout se dire, il y a tout un chemin. Il y a certains moments où on n'est pas capable de révéler toutes ses fragilités, ou bien où l'un n'est pas prêt à entendre les faiblesses de l'autre. Cela se fait étape par étape dans la vie du couple. Ce qu'il faut viser c'est le partage dans une plus grande profondeur possible.

Vous dites « Pour s'accomplir, un couple doit donner la vie », mais qu'en est-il d'un couple qui ne peut pas avoir d'enfant, ni en adopter ?

Ces couples sont aussi féconds, car ce qui importe n'est pas le résultat, mais l'ouverture du cœur, et le désir de donner au-delà de son couple, et quand on a ce désir d'ouverture à la vie, et bien si on ne peut pas la donner physiquement, on peut répondre à un autre appel de Dieu à donner la vie d'une autre façon. Et quelque part le don sera aussi beau, aussi bon, aussi profond.

Quelqu'un qui n'aurait jamais de flash doit-il faire un choix volontariste ?

Il y a différentes façon de construire un amour. Il y a par exemple des gens qui ne sont pas sous le charme, qui ne sont pas séduits, mais c'est un sentiment d'amour qui se construit progressivement. Par exemple des gens qui se connaissent par amitié depuis longtemps, ne sont pas sous le charme, et connaissent les défauts de l'autre. Il y a de magnifiques histoires d'amour qui se construisent comme ça. Ce qui est important c'est d'avoir des sentiments d'amour. On ne se marie pas par devoir, pour fonder une famille, parce que c'est classe ou pour assurer la succession

des générations. On se marie parce qu'on s'aime, avec un sentiment d'amour, et pas que d'amitié. C'est là qu'il faut discerner si je n'ai pas un flash mais un sentiment. Une clé peut être le bonheur, la joie d'être avec l'autre, rien qu'avec l'autre. Le sentiment amoureux se traduit par le besoin de complicité. Je vois des couples qui se sont séparés parce qu'ils n'étaient jamais bien à deux, il fallait toujours être avec des amis et des amis.

« Le don de soi doit être simultané », mais dans le couple il y en a souvent un qui est plus à fond que l'autre. Comment réagir si le partenaire n'est pas prêt à se donner ? Doit-on essayer de l'amener à se donner plus encore ?

On ne peut pas forcer quelqu'un à se donner, car par définition, pour se donner il faut être libre. C'est douloureux comme situation, lorsque quelqu'un sait que c'est elle/lui avec qui il veut vivre ce don total et l'autre qui n'est pas prêt. Alors la seule chose à faire c'est déclarer son amour et attendre que l'autre soit prêt. Il n'y a pas à forcer. Il y a peut-être à voir ce qui empêche l'autre de se donner. C'est peut-être parce qu'il est paralysé par toutes ces questions du doute. Essayer de discerner.
Si on a fait un tout petit peu pression, après on le paie dans les crises de couples.

Que faire face à un compagnon qui ne veut pas parler de sentiments, du couple, car il trouve cela ennuyeux ?

C'est quelqu'un de tout à fait normal. Il faut le respecter tel qu'il est. C'est important d'échanger sur le fond, alors avec beaucoup de délicatesse et de respect mutuel. Pour caricaturer, la femme doit pouvoir respecter le garçon en tant qu'homme, sans forcer ses confidences. Toujours dans la caricature, l'homme doit aussi respecter la femme dans son besoin tout à fait légitime de pouvoir construire sur du solide leur relation. Certaines personnes n'aiment pas trop cela, mais ceci dit c'est quand même vrai que pour construire une relation il faut communiquer et il faut parler, chaque couple à sa manière, dans le respect mutuel. Alors à vous de jouer maintenant.

Bibliographie

- *Préparer notre mariage* ; Hors série, Il est vivant
- *Dix clés pour réussir son couple*, Michèle Longour
- *La préparation au mariage selon la théologie du corps de Jean-Paul II*, Yves Semen, Presses de la renaissance, 2013
- *Les hommes viennent de mars, les femmes de vénus*
- *Les cinq langages de l'amour* de Gary Chapman
- *La théologie du corps pour les débutants*, Christopher West

Joie et fragilité dans la vie personnelle

Dans la vie personnelle comment faire face quand l'épreuve survient ?

Peut-on parler encore de joie ?

Table-ronde animée par la CC de Centrale Paris avec la participation de Mme Rochette de Lempdes.

"Un tsunami", c'est ainsi qu'**Isabelle Rochette de Lempdes**, mère de trois enfants et enseignante, a vécu la mort brutale de son mari. Au cœur de cette épreuve, d'abord tenter de survivre, puis renoncer aux "pourquoi ?" pour enfin donner le "oui" du cœur à consentir à l'événement... C'est l'étincelle indispensable pour renaître à la vie nouvelle et à sa grâce !
Isabelle témoigne de cet itinéraire de guérison et de vie, de confiance et de résurrection : un chemin semé d'embûches et un vrai combat intérieur… mais qui mène à la joie.
Elle est l'auteur de *Tu as changé mon deuil en allégresse !* (Tequi, octobre 2013)

Pour traiter ce sujet, je vais faire appel à vos connaissances cinématographiques. Essayez de passer en revue mentalement tous les films dans lesquels Michel Galabru a joué ! Je suis sûre que vous avez tous encore en tête sa bonne bouille avec un nez plus que proéminent et un sourire irrésistible. Que vient faire Galabru ici ? À l'occasion de sa mort il y a peu, j'ai écouté une interview de lui où il racontait que ses camarades de classe s'étaient moqués de lui à cause de son gros nez. Bien sûr il en avait été très malheureux. Maintenant, si vous pensez à sa carrière, vous découvrez que c'est précisément ce nez proéminent qui a fait son succès. **Ce qui faisait sa faiblesse est devenu son atout majeur.** Voilà une des clefs que nous allons utiliser pour répondre aux deux questions posées dans le titre qui m'a été attribué.

On ne traverse pas de la même manière le décès d'un de ses parents, une déception amoureuse ou un revers dans ses études, une maladie chronique ou un accident...

Attention, il n'existe pas de mode d'emploi ou de méthode estampillée pour vivre une épreuve : on ne traverse pas de la même manière le décès d'un de ses parents, une déception amoureuse ou un revers dans ses études, une maladie chronique ou un accident... **Tout comme chacun de nous est unique,**

chaque épreuve est unique et donc chacun aura une manière unique de vivre ce qu'il a d'unique à vivre.

Même si nous avons vécu ou vivrons tous une épreuve un jour, il est important de respecter ce caractère unique. Je ne vous cache pas que j'ai souvent été exaspérée par ceux qui me donnaient des conseils alors qu'ils n'avaient aucune idée de ce que je vivais. *Si j'étais toi... Eh bien, justement, tu n'es pas moi !* La plupart du temps ils étaient bien intentionnés et souhaitaient sincèrement m'aider. Il n'empêche ! Ils n'avaient pas vécu ce que j'avais à vivre, ils n'étaient pas passés par là.

Je me présente brièvement : je suis mariée, mère de 3 enfants, grand-mère.

Je suis ici car j'ai traversé un certain nombre d'épreuves : j'ai perdu mon père alors que j'étais encore jeune, plusieurs enfants en cours de grossesse puis, une sœur que j'aimais énormément, puis ma mère, puis une cousine dont j'étais très proche, plusieurs amis et enfin et surtout, de manière brutale, en 3 jours, mon mari, il y a un peu plus de 10 ans. Si je vous ai cité toutes ces épreuves, c'est pour que vous sachiez que ce dont je vais vous parler n'est pas quelque chose de théorique, mais bien du vécu et du concret. Vous imaginez bien que tous ces chocs n'ont pas été faciles à vivre. Comment poursuivre sa route alors que j'étais extrêmement fragilisée ? Comment non pas subir ce que j'ai à vivre, ni même comment le supporter ou le traverser, mais bien comment le vivre et le vivre au mieux ?

Une épreuve, quelle qu'elle soit, ressemble à un parcours du combattant.

- Il faut se battre contre les forces de mort à l'intérieur de la société qui ignore ou veut ignorer ce que nous vivons. Pour réussir, il faut à tout prix être super compétent et ne présenter aucune faiblesse ou fragilité ! Ce que j'ai à vivre dans l'épreuve est donc aux antipodes de ce que la société promeut et exige. Cela ajoute encore une difficulté.
- Il faut aussi se battre contre les forces de mort en nous-mêmes : la tristesse, l'amertume, le désespoir, la révolte et bien d'autres.

C’est un combat qui nous dépasse totalement et qui est bien au-dessus de nos forces, ceci d'autant plus que l'épreuve nous met dans un état de grande faiblesse. Comme David contre Goliath ! Il n'empêche que c'est David, avec sa seule fronde, qui l'emporte.

Pour commencer, voici 3 éléments qui vont nous servir de trépied pour ce combat.

1) **Je n'ai pas choisi ce qui m'arrive, mais je peux choisir la manière de le vivre**.

Je n'ai pas choisi l'épreuve qui me tombe dessus. Ce n'est pas moi qui ai voulu cet accident ou cette maladie, c'est évident. **Mais je peux choisir la manière dont je vais la vivre**. Il y a là un acte à poser et à reposer plusieurs fois par jour. Ma volonté est en jeu, c'est moi qui ai ma vie en mains. Est-ce que je veux me traîner tout le reste de ma vie en ressassant ma peine ou bien est-ce que je veux prendre ma vie en mains ? Qu'est-ce que je – moi, non pas les autres - décide concrètement ?

2) **Je nomme l'épreuve à laquelle je suis confronté.**

Dans le cas d'une épreuve, c'est vraiment important et même vital d'*appeler un chat un chat*. Avez-vous remarqué que le vocabulaire change quand il y a un problème qui fâche ? On ne parle plus d'avortement, mais d'IVG ; on ne parle plus d'euthanasie, mais de mort douce ou de sédation. De même, on ne dit pratiquement plus de quelqu'un qu'il est mort ou décédé. On dit qu'il est parti ou encore qu'il a disparu. Mais où ? Pour où ? Personne ne le précise. En réalité, en n'appelant plus les choses par leur nom, non seulement on travestit la réalité, on n'est pas en vérité, mais aussi on tue sournoisement tout avenir et toute espérance. Or, pour pouvoir avancer, on a besoin d'être en vérité et non dans le flou. En semant la confusion dans les esprits, la société a une grave responsabilité : elle ne nous établit pas dans la vérité mais dans le mensonge et elle ne nous permet pas de continuer notre route sur des bases solides. Mgr Rey dit que *la joie est fille de la vérité*. Il a raison. Même si elle est dure et parfois cruelle, même si elle me fait pleurer, la vérité m'aide à ne pas me cacher la réalité ou à la manipuler comme je voudrais qu'elle soit. Si je ne suis pas dans la vérité, je risque fort *d'avoir honte* à un moment ou à un autre de mon épreuve. Or, je n'ai pas à avoir honte du divorce de mes parents ou du suicide d'un ami, de ma dépression ou de mon anorexie. Mais cette exigence d'appeler un chat un chat exige, je ne vous le cache pas, à la fois du courage et de l'humilité.

3) **J'apprivoise l'événement et j'apprends à y consentir.**

Si mon meilleur ami s'est tué en voiture ou que mes parents se séparent, il est clair qu'il va me falloir du *temps pour « digérer » la nouvelle.* En état de choc, je ne vais pas me remettre tout de suite à vivre comme si rien ne s'était passé. Cela serait nier l'évidence et cela pourrait avoir de graves conséquences. La *situation est radicalement nouvelle* et il va falloir *inventer* une nouvelle manière de vivre. Il n'existe ni mode d'emploi, ni expérience antérieure. C'est réellement le *saut dans l'inconnu,* et ce saut, c'est moi et moi seul qui dois le faire. Personne, même mon

meilleur ami, ne peut le faire à ma place. Au lieu de fuir la réalité, je vais, comme le Petit Prince avec le renard, *apprivoiser la situation*. Cela demande du temps et de la patience. Je vais tout doucement découvrir ce qu'elle signifie et, puisque je n'ai pas ou peu de prise dessus, je vais apprendre à y consentir.

Le Père Christian de Chergé, supérieur des moines de Tibhirine, sachant qu'il serait un jour victime d'un enlèvement ou d'une exécution, écrit dans son testament spirituel : « *Il faut accepter que le Maître unique de toute vie ne saurait être étranger à ce départ brutal* ». Attention, accepter ne signifie ni se résigner, ni admettre du bout des lèvres, ni faire avec ! Et même s'il y a bien un combat à mener, plutôt que faire face comme dans le titre de la conférence, je préfère le verbe consentir. Faire face signifie sortir toutes ses armes et même peut-être se blinder pour être fort et tenir le choc, alors que consentir implique une ouverture.

Attention, accepter ne signifie ni se résigner, ni admettre du bout des lèvres, ni faire avec !

Il s'agit **d'accueillir l'événement** et d'y **consentir** : consentir à la fois à la réalité de l'événement, à l'impossibilité de l'expliquer et à toutes les incalculables conséquences. Il va falloir que j'apprenne à dire *un « oui » plein, total* à ce que j'ai à vivre : Par ex, pour moi, après la mort de mon mari, ce « oui » concernait une foule de choses : oui à ma nouvelle vulnérabilité, à la solitude, au lit conjugal devenu trop grand, aux repas pris seule, surtout le dimanche, à la fin brutale de projets communs, etc. Je ne vous cache pas que 10 ans après, il y a encore certains oui que j'ai du mal à dire. Selon la situation, les oui à donner seront différents, mais de toutes façons, il y aura des oui, des petits et des grands, à donner et à redonner pour continuer d'avancer. Ce n'est qu'en les donnant qu'on peut retrouver la sérénité et même la joie.

En donnant ces oui, nous **accueillons la volonté de Dieu**, nous y adhérons, nous entrons dans Son projet d'amour pour nous, nous renonçons à notre désir de le comprendre ou même de le connaître.

Cela signifie accorder délibérément toute sa confiance à Dieu et donc, en plus de l'acte de volonté évoqué plus haut, il s'agit aussi de **poser un réel acte de foi ou de confiance.** Est-ce que, comme Ste Faustine, je fais totalement confiance à Dieu au milieu de tout ce qui m'arrive ? Et jusqu'où ? Est-ce que, comme st Paul, je crois réellement que Dieu peut tirer un bien de tout mal ? Est-ce que, comme Charles de Foucauld, je suis prêt à m'abandonner totalement ? *Mon Père, je m'abandonne à Toi. Fais de moi ce qu'il Te plaira. Quoique Tu fasses de moi, je Te remercie.* **Je suis prêt à tout. J'accepte tout.** Ceci parce que Dieu ne reste pas à l'écart de ma souffrance, il vient l'habiter pour la soulager de l'intérieur. Vous connaissez la

phrase de Paul Claudel : *Dieu n'est pas venu supprimer la souffrance, il n'est pas venu l'expliquer, il est venu la remplir de sa présence*. Est-ce que je laisse Dieu visiter ma souffrance et même y demeurer ?

En fait, petit à petit, on prend conscience que notre vulnérabilité ne nous condamne pas pour toujours au malheur ou à la tristesse. On réalise que **notre fragilité peut devenir une force si on l'accepte**. On pense bien entendu à David que je viens de mentionner. On pense également à Saint Paul : *Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort* (2 Co 12,10). Comme pour David, pour Saint Paul ou encore pour Michel Galabru évoqué plus haut, notre handicap ou notre fragilité peut devenir un atout. Cette épreuve qui nous rend plus forts peut même devenir un tremplin qui va nous permettre de rebondir au lieu de couler.

Le premier ennemi contre lequel je vais devoir lutter, c'est **le chagrin, la tristesse.** Mais comment ne pas être triste quand on perd un être cher ou quand celui ou celle avec lequel on croyait construire sa vie en choisit un ou une autre ? Ces événements, surtout la mort, ont quelque chose de révoltant et de scandaleux. Et c'est légitime de se révolter ou de s'attrister. Le problème est que, ce qui est légitime au départ, peut devenir dangereux à la longue. Il y a effectivement le risque d'adopter, souvent sans le vouloir, un comportement de victime. Je peux me complaire dans ma tristesse. Cette tristesse ne vient pas de Dieu, elle est effectivement malsaine dans la mesure où elle nous enferme sur nous, nous centre sur notre malheur au lieu de nous ouvrir aux autres et à la vie qui continue. Elle nous entraîne à tout voir en noir et à nous plaindre au lieu de considérer ce qui est positif et de rendre grâces. Elle augmente notre souffrance, elle nous isole, elle coupe des autres et aussi de Dieu, elle empêche tout avenir, tout projet, toute espérance. Et conséquence ultime et sans nul doute la plus grave : elle empêche l'Esprit Saint de venir en nous.

En ce qui me concerne, c'est un texte de la liturgie du Carême qui m'a fait réagir. Il y a beaucoup de points communs entre le Carême et l'épreuve. Dans les deux cas, il y a un vrai combat à mener. D'une certaine manière, l'épreuve est une traversée du désert. C'est un exode, dans le sens où c'est une invitation à sortir de soi-même, pour finalement mieux se retrouver, une sorte de très long Carême ! Mais sans oublier que le Carême, même le plus hard, a toujours une fin et débouche sur Pâques !

C'est un texte du Deutéronome (Dt 30,15-20) : *Je te propose la vie ou la mort, la bénédiction ou la malédiction.* J'ai senti que je devais poser un acte fort si je ne

voulais pas me laisser engloutir par cette tristesse. Il fallait absolument que je choisisse entre la vie et la mort. A peu près au même moment, une jeune fille d'une vingtaine d'années m'a providentiellement remis un bristol avec cette phrase de Mère Teresa**. *Ne laissez jamais le chagrin vous noyer au point d'en oublier la joie du Christ ressuscité.*** Cela a été un réel électrochoc. Alerte ! J'étais en train de sombrer sans m'en apercevoir. Je devais absolument réagir. Je crois que je ne remercierai jamais assez cette jeune fille.

Mais pour faire ce choix et le maintenir, pour retrouver la joie du Christ ressuscité, il fallait vraiment que j'accepte de changer de cap et même de me convertir. Et qui dit conversion, dit travail sur soi et sur le long terme. Cela requiert beaucoup de temps, de volonté et de grâces, cela va aussi avec de nombreux échecs et chutes. Tout sauf un long fleuve tranquille ! Pour y parvenir j'ai donc décidé de repérer tout ce qui m'amenait à être triste pour essayer de le supprimer.

Je vous propose 7 pistes pour essayer de supprimer cette tristesse.

1) Abandonner les pourquoi.

Notre société refuse catégoriquement tout ce qu'elle ne peut pas expliquer. Animés par notre désir de toute-puissance, nous voulons tout savoir, comprendre, expliquer. Mais en cherchant à comprendre l'incompréhensible et à expliquer l'inexplicable, c'est un peu comme si nous demandions à Dieu de nous rendre des comptes. Concrètement, cela signifiait arrêter de se poser et reposer la question de savoir pourquoi mon mari était mort. Je ne le saurai jamais. Si je me posais et reposais une question à laquelle je n'aurai vraisemblablement pas de réponse, je m'épuiserais physiquement. Alors que, si j'y renonçais, cela libérait des forces insoupçonnées et me permettait d'avancer.

Une fois, me voyant dans la peine, un de nos enfants m'a tenu les propos suivants : *Maman, nous ne savons pas pourquoi Papa est mort, nous ne le saurons sans doute jamais, nous ne le saurons peut-être même pas au Ciel, mais ce que nous savons, c'est que sa mort a un sens.* Ouah ! Merci fiston !

2) Remplacer les pourquoi par des comment.

J'ai souvent pensé à la Vierge Marie à l'Annonciation, elle n'a pas dit à l'Ange : *Pourquoi viens-tu me trouver, moi et non pas la voisine ? Tu sais, elle est très bien !* Mais : *Comment cela va-t-il se faire ?* L'approche est toute différente. Quand on se pose des pourquoi, outre le fait qu'on n'aura jamais la réponse et qu'on se fatigue inutilement, on est tourné vers le passé. Alors que, quand on a recours au comment,

on manifeste déjà un désir, celui d'avancer, on se tourne vers l'avenir et donc on ouvre une porte. On se donne une chance, même si parfois elle est toute petite, de continuer sa route. *Comment vais-je faire aujourd'hui, maintenant pour... ?* Au début, ce sont de toutes petites choses qu'on entreprend, mais ces petites choses, même si elles peuvent paraître ridicules aux yeux de l'entourage, donnent un sentiment de fierté. On peut dire : j'y suis arrivé ! Et du coup, cela pousse à entreprendre une autre petite chose. Sans compter la joie d'être arrivé à faire ce pas et de pouvoir éventuellement partager cette joie avec un tiers.

3) Eviter les phrases commençant par si ou comme si.

Le psychologue Yves Boulvin appelle ces phrases des phrases-impasse ou des phrases-poison. *Si seulement mon mari n'était pas mort !* Les si maintiennent dans l'irréel, ils ne mènent nulle part (impasse), ils empêchent d'avancer, ils empoisonnent (poison) la vie, la nôtre et celle des autres. Mon mari est bel et bien mort ! C'est terrible, c'est douloureux, c'est difficile à admettre, mais c'est la réalité. Il y a aussi le risque d'entretenir une **culpabilité** : Je m'en veux de ne pas avoir fait ceci ou cela. Je voudrais recommencer mon histoire en effaçant l'événement qui me fait si mal. Or, ce n'est pas possible et au fond de moi, je le sais.

C'est la même chose pour les « comme si ». Après la mort de Bruno, j'ai voulu continuer à vivre comme si et maintenir tous nos engagements en raison de ce que je croyais être une fidélité. Cela s'est révélé catastrophique : en plus du dépit de ne pas y arriver, s'est ajoutée une immense fatigue. Je ne pouvais pas faire seule et amputée de ma moitié ce qu'on avait l'habitude de faire à deux. Imaginez-vous avec un côté de votre corps en moins ! C'est terrible, vous perdez tout votre équilibre. C'est impossible de tenir sur un pied ou une jambe seulement ! Pire, c'est totalement impossible d'avancer. Tout comme les pourquoi, les si et les comme si sont stériles. Dieu n'est présent que dans le réel. Une des choses les plus importantes dans l'épreuve, c'est de faire un pas après l'autre, d'accepter, comme les Hébreux avec Moïse, d'avoir la manne seulement pour aujourd'hui sans faire de réserve et donc de vivre ce que la petite Thérèse appelle le *Rien que pour aujourd'hui*.

C'est sur une religieuse, Sœur Odette Prévost, qui a été exécutée en Algérie en 1995, que l'on a trouvé ce texte à la fois simple et merveilleux : *Vis le jour d'aujourd'hui. Dieu te le donne, il est à toi, vis-le en Lui. Le jour de demain est à Dieu, il ne t'appartient pas (…) Le passé ? Dieu le pardonne. L'avenir ? Dieu le donne. Vis le jour d'aujourd'hui en communion avec Lui.*

4) Éviter les comparaisons

C'est bien connu que l'herbe du pré d'à côté est toujours plus verte ! Les comparaisons sont source de tristesse et d'amertume, même souvent de jalousie. Alors, autant y renoncer ! J'ai progressivement appris à rendre grâces pour le bonheur de ces personnes en couples et à demander au Seigneur de les bénir. Mais attention, cela ne se fait pas en un jour, c'est un apprentissage long et exigeant mais qui procure de la joie. La peine pour soi-même se transforme peu à peu en joie pour les autres.

5) Ne pas s'isoler

La tristesse coupe des autres et donc isole. Évidemment, quand je suis dans l'épreuve, j'ai besoin de moments de solitude pour réfléchir ou prier, mais il ne faut pas que ces temps nécessaires me coupent de mon entourage. Vous connaissez la phrase : *Un chrétien isolé est un chrétien en danger*. Ceci est tout aussi vrai pour la vie en général. Qui suis-je pour prétendre m'en sortir seul ? Qui suis-je pour affirmer que personne ne comprend ma souffrance ? Ma prétention à me débrouiller seul ne cache-t-elle pas le désir de toute-puissance évoqué tout à l'heure ? Ces questions qui peuvent paraître dures sont en fait des repères pour m'aider à être en vérité : en vérité avec moi, avec les autres et aussi avec Dieu.

6) Accepter ses limites

Dans mon combat, du fait que je ne suis que David face à Goliath, il faut absolument que j'accepte mes limites. En les reconnaissant et en les acceptant, je vais gagner des forces.

Par exemple, si j'ai tendance à déprimer, je vais décliner une invitation à aller voir un film sur la Shoah. C'est une façon intelligente de ne pas s'exposer inutilement et de se protéger. Je ne refuse pas la réalité de la Shoah, mais je juge plus raisonnable de regarder ce film un autre jour.

Cela me permet aussi de me faire éventuellement accompagner ou même seulement conseiller : par quelqu'un de compétent, par un psychologue, par un prêtre. Il n'y a aucune honte à demander l'aide d'un autre. Au contraire, c'est une preuve de grande sagesse puisque je vois bien que je ne peux pas m'en sortir tout seul.

7) Accepter les gens comme ils sont

Il y a un autre petit principe de sagesse dans la foulée du précédent : c'est d'accepter que les gens ne soient pas toujours en mesure de nous donner ce que nous attendons légitimement d'eux. Accepter aussi que leur regard sur nous a changé suite à notre épreuve. Ils nous collent une étiquette en fonction de ce qu'ils perçoivent ou ne perçoivent pas de notre détresse. Et cette étiquette sera souvent bien éloignée de ce que nous vivons. Cela ajoute de la souffrance là où il y en avait déjà assez. Il va falloir apprendre à vivre indépendamment du regard des autres et donc à trouver ou retrouver notre liberté intérieure et aussi à ne pas culpabiliser. J'ai le droit d'aller moins bien et de pleurer aujourd'hui tout comme j'ai le droit d'aller mieux. Je me moque de ce que disent les autres, précisément parce qu'ils ne savent pas toujours ce que j'ai à vivre.

Après la mort de mon mari, je ne comprenais pas toujours le comportement de certaines personnes à mon égard et j'en étais profondément malheureuse. Ce qui m'a aidée à ne plus leur en vouloir, c'est quand j'ai compris que leur comportement provenait de leur propre malaise face à la mort. Dans mon livre, je parle d'amis qui changeaient de trottoir dans la rue. Quand vous repérez cela, c'est vraiment très dur : vous avez le sentiment d'être pestiféré. Ma fragilité renvoie les autres à leur propre fragilité, et le plus souvent ils n'en ont aucune envie. La souffrance et la mort font peur. Il n'est pas étonnant que, ce que nous avons relevé dans le vocabulaire, se retrouve dans le comportement des gens.

Pour évoquer la mort brutale de mon mari, je parle de tsunami. D'une certaine manière toute épreuve est un tsunami. Le monde semble s'être arrêté de tourner pour les uns et il continue de tourner pour les autres. Mon mari est mort en plein mois de juillet. Je ne comprenais pas que le soleil continue de briller et que les gens aillent à la plage alors que pour moi, le monde s'était écroulé. En réalité, nous n'avons pas tous la même perception du temps : quelqu'un dans l'épreuve, surtout si celle-ci est brutale, ne vit pas au même rythme que les autres. Il y a le temps objectif de la vie et le temps affectif, celui de notre cœur, de notre chagrin qui nous tire en arrière.

C'est ainsi que petit à petit j'ai appris à accepter d'être ce que je suis et que les gens soient ce qu'ils sont. C'est une manière de changer de lunettes et de chausser celles du Bon Dieu. Cela m'a poussée à voir toutes les richesses des gens plutôt que leurs incapacités ou leurs faiblesses. Je vous assure que, même si cet exercice est exigeant et décapant, il transforme la vie et n'apporte que de la joie.

Je voudrais mentionner brièvement trois éléments essentiels qui m'ont permis de vivre l'épreuve dans la confiance et la sérénité et deux personnes :

Trois éléments essentiels pour vivre l'épreuve :

a) **l'Eucharistie**.

Le corps du Christ, le Pain de Vie que j'essaye de recevoir chaque jour et d'adorer le plus souvent possible. Dans l'adoration, nous nous rendons présents à la Présence de Dieu. Et cela est source de grande et profonde paix.

b) **la prière et la louange**.

Après la mort de mon mari, je n'arrivais pas à dire *Que ta volonté soit faite !* dans le *Notre Père.* Il m'a fallu un certain temps pour pouvoir le dire en vérité et en paix. Le *Je vous salue Marie* nous apprend aussi beaucoup : *maintenant et à l'heure de notre mort*. Ce sont les deux moments les plus importants de ma vie. Ne les loupons pas ! C'est maintenant que je peux agir, pourquoi repousser à demain ?

Quant à la louange, du fait qu'elle nous décentre de nous-mêmes pour nous tourner vers Dieu, elle est en même temps par ricochet une vraie thérapie. La louange permet de remettre chaque personne à sa place : Dieu à sa place de Créateur et nous à notre place de créatures. Si, au saut du lit, au lieu de se plaindre de la pluie ou de la fatigue, on commence par 3 minutes de louange, je vous assure que ça change vraiment toute la journée !

c) **la Parole de Dieu**

En me plongeant dans la Parole de Dieu j'ai découvert son actualité. Dieu nous parle maintenant et ce qu'il dit est pour moi et pour aujourd'hui. Elle est devenue ma manne quotidienne et *fait ma joie et les délices de mon cœur.*(Jr 15,16)

Les Psaumes m'ont aussi aidée. J'ai appris à me glisser dans la peau du psalmiste et à crier avec lui ma douleur ou ma détresse, à exprimer ma joie ou ma gratitude.

Deux « personnes » :

a) **la Vierge Marie**.

La Vierge Marie a jalonné tout le cheminement que je vous ai décrit. Par exemple, juste après la mort de Bruno, je pensais à la Vierge Marie au pied de la Croix souffrant de perdre son Fils. Malgré son extrême douleur, elle était debout parce

qu'elle était éperdument confiante dans le dessein de Dieu. J'ai découvert que l'on pouvait connaître à la fois la douleur et la sérénité, vivre une très grande souffrance et être dans la paix, voire parfois dans la joie. Il y a une très belle prière de saint Bernard reprise dans un chant liturgique. *Si ton âme est envahie de colère …. si ton cœur est englouti dans le gouffre, emporté par les courants de tristesse, regarde l'étoile, invoque Marie !*

C'est aussi Marie qui m'a aidée à dire et redire tous les « oui » dont nous avons parlé, à couler mon « oui » dans le sien, depuis la joie de l'Annonciation jusqu'à la douleur de la Croix en passant par chaque jour de la vie ordinaire. C'est aussi elle qui m'a appris à offrir tout ce que je vis de difficile à des intentions bien précises : le ministère d'un prêtre, une réconciliation dans une famille, etc., et à rendre grâce pour tout ce que je vis d'heureux, même au milieu des larmes. On l'invoque souvent sous le vocable de Refuge des pécheurs, je vous assure qu'elle est aussi le Refuge des cœurs éprouvés.

b) **l'Esprit Saint**.

L'Esprit Saint m'a accompagnée et m'accompagne encore chaque jour et à chaque instant. L'épreuve est vraiment le moment favorable pour s'en remettre totalement à l'Esprit.

C'est Lui le Consolateur qui a peu à peu apaisé la douleur de l'arrachement et qui a essuyé mes larmes. C'est Lui la Force qui m'a relevée et aidée à poursuivre mon chemin. C'est Lui, la Lumière qui a chassé les ténèbres et m'a permis d'*entrer dans l'espérance* (Jean Paul II) et d'oser la confiance. C'est Lui, le Conseiller qui m'a permis de discerner et de prendre des décisions justes. C'est à nouveau Lui, le Maître intérieur (Benoît XVI) qui m'a enseigné le consentement et l'abandon. C'est aussi Lui, le Défenseur qui m'a appris et continue de m'apprendre à tenir dans le combat. C'est encore Lui, l'Amour qui m'apprend à aimer et à être missionnaire de cet Amour.

C'est Lui, l'Esprit de Vie, qui me rend à l'instant même capable de « porter un témoignage de résurrection » devant vous, de dire haut et fort que la Vie l'emporte toujours sur la mort et que l'Amour l'emporte sur le péché et sur la tristesse. Il m'est quasiment impossible de ne pas donner ce témoignage, tellement il m'habite, il ressemble au *feu dévorant* de la Lettre aux Hébreux (He 12,29).

Avec l'Esprit Saint, les choses se passent ainsi : plus vous Lui demandez, plus Il est prêt à vous donner, et plus Il vous donne, plus vous pouvez demander. Les grâces appellent les grâces. Si on Lui laisse les rênes de notre vie, Il les prend et s'occupe de tout, parfois de manière surprenante, je le reconnais, mais toujours pour notre plus grand bien, j'en suis convaincue.

Je suis persuadée que, ce que l'Esprit Saint a fait en moi au milieu de l'épreuve, il peut le faire en chacun de vous. J'ose même affirmer qu'il ne demande que ça ! Si parmi vous, il y en a qui n'ont pas reçu le sacrement de confirmation, je vous invite vraiment à le demander. L'Esprit Saint peut littéralement changer une vie.

C'est lui aussi, la joie qui, repoussant la tristesse, *« a changé mon deuil en allégresse»*, titre de mon livre. N'oubliez pas que, parmi les fruits de l'Esprit (Ga 5,22-23), la joie vient tout de suite après la charité.

Louis Evely, un prêtre du siècle dernier, écrivait que *Dans notre vie, Dieu a la place que nous donnons à la joie.* Voilà qui fait réfléchir ! Et le petit Marcel Van, nettement plus connu, n'avait-il pas déclaré quelques années plus tôt que *la sainteté, c'est une vie où il faut changer la tristesse en joie ?*

Ce qui peut rendre joyeux même dans l'épreuve, ce qui permet à une épreuve d'être féconde et donc de porter du fruit pour soi-même et pour les autres, ce n'est certainement pas l'épreuve, ni le fait de s'en sortir plus ou moins bien. Ce qui donne de la joie, c'est le soutien, la présence, l'écoute, la compassion des proches, mais bien plus encore le fait de savoir, de croire – et parfois aussi de sentir - que Dieu vit notre épreuve avec nous. Quand on réalise que Dieu est présent et agit réellement dans notre chagrin ou dans notre souffrance, précisément au cœur de notre fragilité, on n'a plus qu'une envie, c'est de rendre grâce et de Le louer !

Joie et fragilité dans l'entreprise

Dans l'entreprise, quelle place pour la fragilité ?

Table ronde animée par la CC d'HEC avec la participation de Monsieur Patrick Valentin.

Présentation de l'intervenant : M Patrick Valentin, engagement syndical et caritatif (ATD Quart-Monde).

Le travail est un moyen d'avoir une place dans la société, pas seulement un moyen de gagner sa vie. C'est pour cela que nous avons œuvré pour la proposition de loi « Zéro chômage de longue durée ».

Ce qui m'anime ? Pouvoir **proposer un emploi à tous**, y compris aux personnes les plus vulnérables.

Mon engagement est directement lié à une vision chrétienne, une lecture de l'évangile dans lequel il y a une préférence pour les plus pauvres.

ATD Quart Monde est un mouvement fondé par le Père Wresinski dans les années 1960. Aujourd'hui, il est constitué de trois parties :

- Les militants, qui forment la partie la plus importante : ce sont les personnes ayant vécu dans la très grande pauvreté et désirant se former.
- Les volontaires qui s'engagent avec les militants en vivant avec les plus pauvres,
- Les alliés, c'est-à-dire des personnes disponibles pour participer à la lutte contre cette grande pauvreté et la misère.

Introduction

« Dans l'entreprise, quelle place pour la fragilité ? » : soyons clairs, il n'y en a pas !

Le développement économique moderne n'a pas que des avantages. Entre autre, il n'est pas enraciné dans l'évangile, même si, par ailleurs, notre économie de marché est remarquable… Comment faire pour faire une place aux plus fragiles ? Ce n'est pas un mécanisme automatique, ce doit être volontaire. **La place des plus fragiles est toujours une place voulue**, et dans l'Evangile cette place scandalise.

Ce matin à la radio : le président du conseil régional de la région Est annonce qu'il va exiger des personnes au RSA qu'ils fassent au moins tant d'heures de bénévolat. L'effet d'annonce est certain, la réalité à côté de la plaque ! D'une part le RSA n'existe plus, puisque depuis quelques jours c'est la prime d'activité qui le remplace, et du RSA qui lui-même a remplacé le RMI, il ne reste plus aujourd'hui que ce qu'on appelle le RSA socle. Donc d'abord, on dit quelque chose de très vague pour faire un effet d'annonce. Ensuite les personnes très pauvres qui vivent avec 500€ font tout ce qu'elles peuvent, comme tout le monde ! Elles ne sont pas nées en disant « Je vais être au RSA toute ma vie et je suis content d'être pauvre ». Donc la recherche de l'effet d'annonce se fait au détriment de la réalité : on va les obliger à faire du bénévolat, comme s'ils n'en faisaient pas déjà.

Vivant avec des personnes très pauvres, je vois constamment un sentiment de difficulté à vivre et **l'humiliation d'être pauvre**. Sans le vouloir, on vous reproche d'être pauvre. Par exemple, je me suis battu il y a quelques jours contre une formulation au niveau du CNLE (Comité National de Lutte contre l'Exclusion), pour obtenir qu'on ne dise pas à propos de ces personnes fragiles qui sont au chômage de longue durée, « les gens sont des freins à l'emploi ». C'est faux, et tout le monde le dit ! Qu'est-ce qu'un frein ? C'est un outil à la disposition d'une personne, on freine si on le veut. Or ce ne sont pas ces personnes reléguées par la société qui sont des freins, c'est la société telle qu'elle est organisée qui freine. Il faut changer la perspective, se mettre à la place des personnes concernées : elles ont effectivement **des obstacles pour accéder à l'emploi**. Parler d'obstacles ou de freins, ce n'est pas du tout pareil : dans un cas, on regarde la personne avec des montagnes devant elle qu'elle ne peut pas franchir, qu'il faut donc aplanir ; dans l'autre cas, c'est la personne, elle-même, qui doit faire un effort.

1/ L'emploi

J'ai passé ma vie professionnelle à créer des emplois en choisissant d'embaucher les personnes qui ont le plus d'obstacles pour trouver un travail. Car **l'emploi est bien plus que l'emploi** : c'est l'accès à la vie en société, aux droits, à la valorisation, à l'estime de soi. Nous considérons, avec ATD Quart Monde, que c'est un droit, une partie intégrante du contrat social moderne. Il est conçu dans le préambule de la constitution française comme un droit : « les citoyens ont le devoir de travailler et le droit d'obtenir un emploi ». L'entreprise est un lieu privilégié de vie sociale. Du coup, effectivement, le chômage pose plein de problèmes.

A propos du chômage : le mot couvre trois réalités à ne pas mélanger.

- **Chômage** : c'est un acquis social de valeur. Cf l'assurance chômage : on peut être indemnisé.
- **Chômage de longue durée**
- **Chômage d'exclusion**, qui vient après le chômage de longue durée.

Mon sujet, ce n'est pas le « chômage », mais les deux réalités suivantes, celles qui touchent à la fragilité.

Face au chômage d'exclusion sociale, l'Etat français a eu des initiatives remarquables. La **Loi d'orientation pour les personnes handicapées (1975)** : cette loi est une véritable source de philosophie citoyenne. Elle a été préparée de 1960 à 1975. En 1970, nous sortions de 25 années de plein emploi ; en 1975, c'est le début du basculement, d'où le recul de la citoyenneté et l'avancée de la misère dans une société qui bénéficie pourtant d'un enrichissement continu. Le scandale, c'est que cet enrichissement collectif continue, mais que la misère continue à augmenter. Il y a un problème impressionnant.

Cette loi de 1975 a acté le droit pour tous d'accéder à l'emploi, y compris les personnes handicapées. L'idée de l'époque était que les seuls chômeurs exclus sont les personnes handicapées (le terme de « chômage d'exclusion » est arrivé plus tard). Mais cette notion de handicap doit être nuancée : il y a la catégorie des personnes « handicapées reconnus par la médecine », et celle des «personnes handicapées reconnus par la société », même si ce n'est pas reconnu officiellement. La société juge très durement les plus pauvres. Il y a toujours un petit soupçon comme quoi c'est un peu de leur faute…

Notre projet, à ATD Quart-Monde, suit **le modèle économique du travail adapté**, (autrefois on disait travail « protégé »), ou du travail « d'insertion » (deux formes d'un même modèle économique). Il nous est apparu être source de complémentarité très riche. Une personne fragile ne permettra pas d'équilibrer le compte de résultat d'une entreprise. Il faut donc cofinancer l'emploi pour équilibrer le budget.

Ce modèle est une sorte de **transgression des règles du marché** : le marché comporte beaucoup d'externalités qui influent sur les prix. Le prix de revient d'une entreprise est faux s'il ne comprend pas le coût de sa pollution par exemple. Il faut promouvoir ce type de raisonnement. Pour être à l'aise dans les régulations incessantes du marché, il faut les voir. Le terme de transgression est un peu fort : il

s'agit plutôt de réguler, c'est-à-dire d'introduire la volonté politique dans la vie de marché. Ce sont les valeurs sociales qui doivent commander, pas le marché.

Ce modèle économique a un seul objectif : l'emploi. Pour quelle activité ? N'importe quel travail, n'importe quel métier ! Aucune action n'en est exclue. Aujourd'hui il existe plusieurs sigles administratifs sur lesquels s'est développé ce modèle économique :

- Les ESAT : entreprises et services d'aide par le travail, anciennement CAT, centres d'aide par le travail.
- Les EA : entreprises adaptées, autrefois appelées ateliers protégés
- Les AI : associations intermédiaires
- Les EI : entreprises intermédiaires
- Les CHI : chantiers d'insertion.

Ce sont des **entreprises « à but d'emploi »**. Il y a là une transgression de toutes les règles de marché puisqu'on fait le chemin inverse du chemin habituel, pour des raisons de complémentarité : au lieu de faire une étude de marché à partir d'un produit, puis de créer son entreprise et d'embaucher, on embauche d'abord les personnes, puis on recherche quelles sont leurs capacités actuelles et celles à acquérir, quelles sont les activités possibles – d'où l'importance de la formation dans l'emploi, et non pas préalable à l'emploi. On organise l'entreprise en fonction des personnes.

[Questions] Cofinancer l'emploi, que voulez-vous dire ? C'est permettre à l'entreprise d'équilibrer en lui apportant des aides de la collectivité (subventions d'état ou non). C'est la conséquence d'une volonté politique.

Mais il y a une humiliation à dire à une personne qu'elle ne permet pas de rentabilité ! Ce qui est humiliant, ce n'est pas la vérité, mais le regard que l'on porte sur une personne. Aucun de ces systèmes n'est une garantie contre l'humiliation. La seule garantie, c'est « Aimez-vous les uns les autres ». Certains ne supportent pas qu'on les aide quand ils n'en ont pas besoin. L'humiliation, cela peut être imposer une action qui ne serait pas dans le respect de l'autre. Cette question est délicate !

Mais ce peut être riche d'accueillir quelqu'un de fragile ! Oui, quand sa fragilité est respectée et reconnue. C'est l'idéal. Mais mes propos sont des propos de société. Aujourd'hui il y a 1,550 million de chômeurs longue durée : c'est donc vrai dans nos capacités individuelles, mais la société est d'une dureté terrible et ces exemples que

vous mentionnez sont très insuffisants. Ces entreprises, lorsqu'elles sont bien gérées, sont des entreprises où cela se joue.

2/ Le projet d'ADT Quart Monde

Revenons sur **notre projet à ATD Quart Monde**. Nous proposons de démontrer à la société :

1) Qu'il y a **des gens prêts à travailler**, contrairement à ce qu'on dit. Quand on adapte les conditions, personne n'est plus inemployable. Tout le monde apporte sa pierre à l'édifice.

2) Qu'il y a **du travail utile à faire plus que de chômeurs disponibles !** Dans tous les domaines, quand on voit le travail qu'il reste à faire. On est impressionné de voir qu'il manque faute de rentabilité et malgré son utilité.

Je peux prendre un exemple : dans une commune près d'Angers, en 1995, on a reçu individuellement les 80 chômeurs de longue durée. 59 nous ont immédiatement dit « Je suis prêt à travailler ». En quelques semaines, on avait trouvé 20% d'heures de plus que celles qui étaient disponibles, et juste en comptant les compétences immédiatement disponibles.

C'était des travaux de longue durée ? L'expérience a montré qu'on peut multiplier les travaux de courte durée, même si ça n'est pas facile et au bout du compte on finit par trouver des durées plus longues.

3) Qu'il y a **de l'argent pour financer l'emploi**.

Nous avons constaté ces trois réalités sur le terrain.

Discussion avec l'assemblée

Vos différentes remarques, ce sont des entrecroisements de justesses partielles, dans un contexte à préciser. Il faut les prendre ensemble pour faire une construction. On a un certain nombre de facteurs à prendre en compte, mais quel est le coefficient qu'on va mettre à chacun des facteurs ? Pour nous, le coefficient maximal sera donné à la fragilité.

Posons bien les mots : l'expérience du travail utile qu'il reste à faire, c'est l'expérience d'un travail qui a un prix. On n'élimine pas la notion de marché. **Rentable**, c'est une question de comptabilité ; la notion **d'utilité**, c'est une question de société. Certains vous diront que des choses que je trouve utiles, sont totalement sans intérêt. Il nous appartient de promouvoir ce qui nous semble utile

à nous. Or la comptabilité ne permet pas de faire droit pour tous à tout moment à ce qui serait utile. Par exemple, les infirmières et tous les emplois d'encadrement de la fragilité se plaignent d'être insuffisants, d'un manque de personnel. Dans les maisons de retraite, certaines personnes âgées ne descendent pas déjeuner parce qu'il n'y a personne pour les aider à le faire… Et à côté de ces emplois « utiles », on reste devant des « demandeurs d'emploi de longue durée » exclus de la société. Rentable et utile, ça peut s'opposer parfois.

Réactions de l'assemblée et questions :

Ne peut-on pas avoir une autre vision de la rentabilité, pas seulement économique ?

Est-ce que cette notion est chiffrable ? Comment mesurer le prix de l'utile ?

2-3 exemples concrets ? Le boulanger de Seiche sur Loire aurait besoin d'un garçon de course. Il ne peut l'embaucher parce que ce serait trop cher. Mais dans le même temps, la privation d'emploi, le fait de ne pas avoir d'emploi coûte 15-20 000€ par an à la collectivité. Que deviendrait les lignes budgétaires des collectivités si tout le monde était en emploi ? Elles diminueraient beaucoup et on peut donc dire que l'argent économisé devrait permettre de financer des emplois utiles.

Nous sommes en train d'expérimenter ce dispositif, et cela s'avère très positif, d'où notre proposition de loi. C'est un dispositif complémentaire, contra-cyclique et interstitiel :

- **Complémentaire** : à aucun moment cet emploi ne doit pouvoir réduire un emploi existant
- **Contra-cyclique** : cf le principe de Joseph dans l'Ancien Testament. Il faut amasser quand les vaches sont grasses, pour pouvoir distribuer quand elles sont maigres.
- **Interstitiel** : l'économie interstitielle s'oppose aux situations où il y a un trou alors qu'il serait utile qu'il y ait quelque chose.

Attention, il faut contrôler qu'il n'y ait pas de pertes d'emploi.

Où est l'argent pour ce genre d'emploi ? Qui paye, combien ?

Un secteur d'activité protégé ?

Quelles motivations pour les entreprises ?

Payer le chômage ou payer un emploi non rentable : quel arbitrage ?

Avec 1,5 million de chômeurs, quelle expérimentation ?

Quel type d'entreprises ? Privées ou publiques ? Que voulez-vous dire par économie sociale et solidaire ? Je parle d'entreprises privées, contrôlées par un comité.

Quelle perspective dans l'économie mondiale actuelle ? La question des étrangers. Notre analyse est située sur notre sol, sur un petit territoire expérimental. Le contexte mondial actuel, avec les migrations du désespoir, va colorer cette expérimentation. Concernant les étrangers, et de manière générale la question des plus fragiles, on ne fait **aucune différence** : si on dit « celui-là, mais pas celui-ci », c'est le début de l'exclusion. Tous ceux qui sont sur le territoire ont droit à un travail. *Mais si on n'est pas citoyen, on n'est pas concerné par la constitution ! (Débats dans l'assemblée)*

Le problème d'une économie à deux vitesses + la question des personnes handicapées. Cette question est vraiment liée à celle de la mondialisation. Il a été difficile de faire admettre cette expérimentation auprès des syndicats de salariés. Ce qui est à plusieurs vitesses, c'est le type de personnes différentes. **Il y a beaucoup plus de deux vitesses**, et nous voulons réduire ces vitesses. Il y a 4 types de personnes en âge de travailler : les personnes en emploi, celles au chômage, celles au chômage longue durée et celles au chômage d'exclusion. Notre solution n'est pas idéale. C'est une réponse de compromis. Elle n'a de la valeur que si elle est appuyée par les communautés locales et la volonté politique. Nous avons voulu que notre réponse soit une loi de droit commun : des **territoires zéro chômeur de longue durée**.

Quel est notre rôle en tant que Chrétiens Grandes Ecoles ? Quelles perspectives pour des dirigeants chrétiens ? Voilà ce que vous pouvez faire : savoir que vous êtes dans le plus mauvais des cas. **Vous êtes riches : c'est le cas le plus difficile**. Mais ce qui va vous sauver, c'est le goût du challenge. La richesse masque la pauvreté. Si vous voulez vous engager dans ce mouvement qui permet **d'inclure tout le monde**, prenez conscience de votre chance d'avoir une richesse d'esprit, et changez de regard à la rencontre de la pauvreté. Cette rencontre, c'est le meilleur des talismans !

Joie et fragilité : La pauvreté dans la vie religieuse

Choix de la pauvreté et joie dans la vie religieuse

Table ronde animée par la CC de Rennes avec la participation des petites sœurs de l'Agneau

Introduction :

Fondée en France en 1983, la Communauté de l'Agneau est un rameau nouveau de l'Ordre des Prêcheurs, qui compte aujourd'hui plus de 160 petites sœurs et une trentaine de petits frères, répartis en Europe, en Amérique Latine et aux États-Unis. Les petites sœurs de l'Agneau vont en pélerins, priantes, pauvres et mendiantes dans les pas de saint Dominique et de saint François, à la rencontre des plus pauvres de ce monde pour que tous, riches et pauvres, reçoivent la Lumière de l'Évangile. Envoyées par l'Église *« comme des agneaux »* au cœur du monde, la devise de votre Communauté est : *« blessées, nous ne cesserons jamais d'aimer »*.

Actuellement, la misère révolte et on cherche à la combattre. Pourtant, vous avez fait le choix de vivre dans une pauvreté qui interroge, mais qui témoigne de l'amour du Christ, comme vous l'a dit le Pape François, lors d'une rencontre en 2013 :

« Merci pour ce que vous faites dans l'Eglise. Jean-Paul II et le Pape Benoît ont insisté : plus que des maîtres, il faut des témoins. Vous avez une grande capacité à être des témoins. Pure grâce. Conservez-la. Le témoignage de votre vie par la prière, la liturgie, la demande du pain quotidien, l'auto-stop est un témoignage de pauvreté et de joie. Pour cela, les gens vous aiment et je veux vous remercier beaucoup pour cela. »

Trois questions à se poser personnellement avant d'écouter le témoignage des sœurs :

- Quel est l'intérêt de rechercher la pauvreté ?

- En quoi pensez-vous que la pauvreté vous rapproche du Christ et vous renforce dans votre foi ?

- Si la pauvreté est synonyme de bien, comme le laisse entendre l'Évangile, pensez-vous que la richesse soit synonyme de mal ?

<u>Question aux sœurs</u> : pouvez-vous nous parler de votre communauté, sa mission, son charisme, le sens de votre engagement et la richesse de la pauvreté que vous découvrez dans la vie religieuse ?

<u>Témoignage des sœurs :</u>

Petite sœur Marie-Liesse présente **l'icône de la Trinité** de Roublev qu'elles ont apportée. Cette icône est toujours au centre des chapelles de toutes leurs fraternités ainsi que la croix de Saint Damien. C'est leur repère, en quelque sorte leur demeure.

En effet, **la pauvreté commence dans la relation avec Dieu et en Dieu**, ce qui est illustrée par cette icône où chaque membre de la Trinité sainte est tourné vers l'autre, chacun donnant et recevant tout. La contemplation de cette icône nous façonne dans ce désir de tout donner, de se donner entièrement. L'espace vide dans l'icône est la place de l'Homme, de chacun dans le cœur de Dieu car l'Homme est créé pour accueillir l'amour de Dieu.

Cette icône présente aussi une coupe, symbole de l'offrande, qui contient un agneau : c'est l'offrande du Christ qui est au cœur de la Trinité. Cela fait écho à la croix de Jésus Sauveur et à cette parole de St Paul : « En sa chair, Jésus a tué la haine ». Sur la croix, il a été vainqueur de la haine. Dieu s'est fait mendiant, il s'est abaissé en se faisant homme.

La sœur illustre cette idée d'attitude de pauvreté de Dieu envers nous avec deux passages de l'Evangile :

- Le lavement des pieds, véritable icône de la passion où Dieu se fait mendiant et s'abaisse, est à nos pieds pour nous purifier, pour nous sauver.
- L'épisode de la Samaritaine où Jésus se place dans une attitude de demande : « Donne-moi à boire », lui qui a l'eau de la vie. Il a tout à donner mais c'est lui qui mendie ; il mendie que nous soyons mendiants de lui, il a soif que nous ayons soif de lui.

Pour les sœurs, cette contemplation de l'abaissement de Dieu est à la source de leur mendicité.

Finalement, qu'est-ce qu'être mendiant de Dieu ? C'est « Embrasser notre pauvreté, ce lieu de nous-même où Dieu aime à demeurer. » (Propos de vie de la Communauté de l'Agneau) En effet, on a toujours tendance à vouloir se purifier, se

grandir, pour s'approcher de Dieu, or c'est dans la pauvreté, la fragilité qu'Il vient nous habiter (pauvreté de la crèche qui est un endroit sale, et donc Dieu vient dans la pauvreté de notre crèche, de notre cœur). Et c'est dans cette pauvreté que l'on peut croiser le regard de Dieu, sa tendresse. C'est l'expérience de la Vierge et de son Magnificat : « il s'est penché sur son humble servante » ; l'expérience aussi de ce grand pécheur, St Pierre, que le Christ regarde avec tendresse, dans toutes ses faiblesses et ses pauvretés.

Petite sœur Constance complète cette réflexion avec le récit de ce qu'elle a vécu à Toulouse dans un camp de Roms où les sœurs ont habité quelques mois : un enfant a dû partir plusieurs fois d'urgence à l'hôpital, des petites sœurs l'ont accompagné avec sa mère car le père était sous l'emprise de l'alcool. Le père était plein de honte de ne pas avoir pu s'occuper de son fils. Les petites sœurs lui ont rendu visite. Dans sa cabane, il y avait une icône de Jésus avec une bougie, c'était la seule lumière dans cet abri précaire. « Elle est belle ta maison », lui ont-elles dit. Cet homme était très honoré de leur visite, et leur a servi du thé. Il ne les a pas chassées, il les a laissé entrer. La petite sœur en a été très touchée et édifiée car elle a réalisé que lorsqu'on se sent honteux, on n'a pas toujours envie de laisser Dieu entrer, de se laisser toucher par sa tendresse.

La pauvreté c'est d'être aimé en dedans, il faut avoir la certitude que nous sommes aimés de Dieu et que c'est ce qui définit notre identité profonde, et non nos échecs ou nos réussites, le regard des autres sur nous ou notre propre regard souvent déçu ou accusateur. Non, ce que je suis, c'est « Aimé de Dieu ». Il s'agit de croire que la lumière que Dieu a mise en nous, aucun mal, aucune blessure du passé ne peut la vaincre. Par sa grâce, le Seigneur peut transfigurer les ténèbres de notre histoire pour que cette lumière déposée en nos cœurs brille même avec plus d'éclat.

La pauvreté dans la vie fraternelle de la communauté. *Les sœurs vont souvent par deux ou trois en mission, notamment lorsqu'elles mendient leur repas.* L'humain a toujours tendance à abaisser l'autre pour s'élever alors que Dieu choisit de s'abaisser pour nous élever (ce qui se retrouve sur l'icône de la Trinité, si chère aux petites sœurs, puisque les personnages sont représentés inclinés les uns vers les autres).

Ainsi le choix de la pauvreté permet de laisser la place à l'autre pour qu'il vive. On découvre ainsi la pauvreté de l'autre, qui nous paraît parfois insupportable. Mais il faut croire que si Dieu vient dans ma pauvreté, il vient aussi dans celle de mon frère ou de ma sœur. Au sein de cette pauvreté, c'est en fait le Christ qui me parle.

La sœur illustre cette démarche avec une expérience personnelle. Elle était assez agacée par une autre petite sœur. À l'office du jour, après avoir médité longuement

l'évangile, la communauté lit, comme à son habitude, une homélie d'un père de l'Église. Ce jour-là, il s'agit de St Jean Chrysostome : « Plus ton frère est obscur et pauvre, plus tu es certain que le Christ se présente à toi et te visite en sa personne ». **La pauvreté n'est pas un objectif à atteindre, c'est la réalité**. On est pauvre mais on ne le sait pas, il faut le découvrir et y consentir. Plus on est pauvre ensemble, plus on devient fraternel. On arrête les façades, les rôles. On devient vrai, on devient nous-mêmes. Il n'y a plus la peur de décevoir l'autre. Ainsi dans leur communauté, elles accueillent cette vérité de la pauvreté comme une bonne nouvelle. Elle met cela en écho avec le moment de pardon communautaire vécu chaque soir. Les petites sœurs mettent ainsi en application la parole de St Paul : « Que le soleil ne se couche pas sur votre colère », et la prière n'est plus seulement « Prends pitié de moi, Seigneur » mais « Prends pitié de nous, Seigneur ». Ainsi, **demander pardon tous les soirs permet d'être renouvelé, de naître à nouveau pour recommencer une nouvelle journée**. Les sœurs ont pu illustrer cette pauvreté dans la communauté à l'aide d'expériences personnelles où l'acceptation de leurs propres pauvretés et de l'amour du Christ leur ont permis d'apprécier et de regarder autrement leurs sœurs.

Le dernier type de pauvreté que vivent les petites sœurs de l'Agneau est plus matériel, il s'agit d'une **vie de mendicité et de mission**. Les petites sœurs vivent proches des pauvres et plusieurs fois par semaine frappent à la porte des maisons pour demander à manger. Le geste de la mendicité est une annonce de qui est Dieu, ce Dieu qui a choisi de s'abaisser en son Fils pour rencontrer l'homme. Elles veulent donc imiter Jésus, marcher dans ses pas. En effet, la pauvreté est une condition nécessaire à l'annonce de l'Évangile, car elle permet de cultiver un regard qui va de bas en haut et non de haut en bas, un regard de bienveillance.

De plus la pauvreté permet de ne pas craindre l'autre : j'ai déjà les mains vides, il ne peut rien me prendre. C'est une force inébranlable qui permet d'appeler l'autre « mon frère ». Elles répandent ainsi une culture de la rencontre à l'opposé d'une culture de la peur, plus courante dans nos sociétés.

Par exemple, les petites sœurs peuvent, par autorisation municipale, manger dans les restaurants sociaux de Toulouse où elles ont une carte en tant qu'« élément pacifiant » !

Aux États-Unis, petite sœur Constance a ainsi rencontré une femme qui avait beaucoup bu, portant des lunettes noires, dans une soupe populaire. Elle a été prise d'appréhension face à cette femme qui a commencé à leur raconter sa vie : femme battue, avec encore des marques qu'elle leur montre, sous l'emprise de l'alcool… La petite sœur demande au Seigneur la grâce de ne pas avoir peur de rester avec elle. Et à cet instant, la femme enlève ses lunettes noires, et la petite sœur saisit la

seule chose qui était stable en elle : son regard ; et toute inquiétude disparaît. En comprenant que les sœurs étaient mendiantes, la femme leur donne une pièce en disant : « Je n'ai jamais donné d'argent à personne car je garde tout pour m'acheter à boire. Aujourd'hui je le donne à Dieu. »

Petite sœur Marie-Liesse vient ajouter que cette vie de mendicité permet, en demandant à manger, **d'être témoin du passage du Christ dans une maison**. Elle raconte qu'un jour que les sœurs mendiaient les restes d'un restaurant, elles font la rencontre d'une femme qui se posait beaucoup de questions sur le mal dans le monde, mais ne leur laissait pas le temps de répondre, ce qui frustrait les petites sœurs, et la femme finit par leur dire : « En tout cas, vous, on voit que vous êtes heureuses. »

Le lendemain, en frappant à une porte, elles rencontrent une femme non croyante, qui cherche à être bonne. Les petites sœurs témoignent de leur expérience, disant qu'elles prient toujours avant d'aller mendier pour être conduites là où le Seigneur lui-même veut aller. La femme leur parle d'un couple chrétien, on voyait que c'était ça qui la rattachait à l'Eglise, mais les petites sœurs ne connaissaient évidemment pas ce couple. Elle leur dit à la fin : « On voit que vous êtes heureuses, que votre vocation vous a comblées ». Elle leur donne plusieurs sacs remplis de provisions, tellement gros que les petites sœurs sont obligées de faire du stop pour rentrer au monastère, pourtant tout près. L'homme qui les conduit se confie à elles et leur dit qu'à 40 ans il a perdu la foi, elles n'ont pas le temps de beaucoup parler avec lui et de témoigner car le trajet est déjà fini, mais il conclut : « Vous, on voit vraiment que vous êtes heureuses d'être sœurs. »

À ces trois personnes, elles n'ont pas pu beaucoup parler mais ont été touchées par cette parole que les trois leur ont dite : « En tout cas on voit que vous êtes heureuses ». Dans la mission, c'est la joie de la présence du Seigneur en elles qui témoigne plus que les paroles. Elles ont appris après que ce même jour, en mendiant, d'autres petites sœurs avaient été accueillies à déjeuner chez le couple chrétien dont leur avait parlé la dame, le seul lien qui la rattachait à l'Eglise !

Cette forme de témoignage silencieux, petite sœur Vera l'avait vécu à Vienne où les petites sœurs traversaient régulièrement un jardin public pour se rendre à la cathédrale. Un jour une femme vient les voir et leur dit : « Je vous vois souvent, et quand je vois vos visages, je vois que ce en quoi vous croyez, c'est la vérité. »

À Paris, dans leur quartier (6e arrondissement) les petites sœurs se rendent compte que les gens ont soif de gratuité. Dépassant leur surprise première, même les professionnels sont heureux de pouvoir leur rendre gratuitement un service. Récemment, proche de chez elles, en sonnant à une maison pour mendier leur déjeuner, une jeune fille de 23 ans les invite à manger des sandwichs dehors en disant : « c'est étonnant, je ne savais pas ce que j'allais faire aujourd'hui, en fait, je

vous attendais ». Elles acceptent et discutent avec cette jeune fille, qui avait en fait reçu une éducation catholique mais avait tout lâché en arrivant à Paris. Elle est comme la brebis égarée et retrouvée par les petites sœurs, qui finissent par aller prendre le thé avec elle dans leur monastère.

Questions/réponses :

- **Si la pauvreté c'est bien, est ce que la richesse c'est mal finalement ?**

Dans l'Ancien Testament, la richesse est signe d'une bénédiction de Dieu. Mais Jésus nous avertit qu'il sera plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. La richesse n'est pas un mal mais peut devenir un danger, tout dépend de notre attitude intérieure : il existe des pauvres avec des cœurs de riches, c'est-à-dire qui ne veulent rien perdre du peu qu'ils ont, et inversement des riches qui ne sont pas attachés à leurs biens et les mettent au profit de tous.

- **Est ce qu'elles mendient tout le temps ?**

Elles ne vivent que de ce qu'elles reçoivent et n'achètent pas de nourriture. Elles prennent leur repas chez elles et ne mendient que pour le repas de midi et encore, pas tout le temps car il faut laisser de la place pour la vie en communauté, la liturgie. Elles aiment aussi rejoindre les soupes populaires régulièrement.

- **Est-ce qu'elles font des jeûnes pendant le Carême ? Par exemple un vendredi de carême, vont-elles manger un bon morceau de viande qu'on leur a donné ?**

Le jeûne habituel se vit à travers la mendicité : ne pas choisir ce qu'elles mangent, attendre parfois longtemps avant de recevoir suffisamment, manger dehors sur un banc ce qu'elles ont reçu.

Mais le Seigneur prend soin d'elles : une fois les petites sœurs reçoivent une canette de Coca, qui est la boisson préférée de l'une d'elles. Elle avait hâte de la boire mais un SDF se présente chez elles et elles lui préparent un pique-nique et offrent le Coca. La petite sœur dit combien ça lui a couté. Le lendemain, le pizzaiolo du coin qu'elles ne connaissaient pas du tout, leur offre un carton de 36 canettes de Coca !

- **Comment peut-on vivre cette pauvreté en tant que jeunes en Grandes Écoles, donc amenés à avoir plus tard des hauts postes assez rémunérateurs ?**

Être appelé à une responsabilité et à un poste important, c'est aussi une grâce du Seigneur. Il faut vivre cela avec Dieu et selon l'Evangile. « Si vous accroissez vos

richesses, n’y mettez pas votre cœur ». Il ne faut pas fuir les responsabilités, mais les accueillir avec humilité tout en étant à l’écoute du Seigneur qui nous dit au fond de notre cœur ce qu’il attend de nous.

Joie et fragilité : Les migrants

Pour les migrants, une place pour la joie dans cette fragilité ?

Table-ronde animée par CGE Grenoble avec la participation de Monsieur Marc Fromager.

Marc Fromager est le directeur de l'AED (Aide à l'Eglise en Détresse), fondation

internationale de droit pontifical fondée en 1947 par un religieux hollandais, le P. Werenfried. Elle soutient les chrétiens dans le monde, là où ils sont confrontés à des difficultés matérielles ou à des persécutions. Son intervention lors de la rencontre nationale des Chrétiens en Grande École portait sur la question des réfugiés.

Après avoir brièvement présenté l'AED et les actions que la fondation mène, Marc Fromager a dans un premier temps exposé les raisons de la venue des migrants ainsi que leur origine. Les migrants sont des personnes qui se trouvent dans une situation de détresse, et les flux de migration sont répartis partout dans le monde. De toute évidence, il est nécessaire de les aider, mais faut-il les laisser aller là où ils veulent au détriment de l'équilibre des populations qui les accueillent ? L'émotion, justifiée, que provoque cette détresse ne doit pas pour autant étouffer la raison et la réflexion. Marc Fromager a choisi de se concentrer sur les migrations à destination de l'Europe, car ce sont les plus importantes et elles nous concernent directement.

Les migrations se font suivant deux axes. **Le premier axe est l'axe africain**. Ce continent est en effet en plein développement démographique et est encore marqué par la pauvreté ainsi qu'une instabilité politique. Cet axe se concentre sur la Libye, pays dévasté et sans État, contrôlé par des milices islamistes qui se partagent le territoire. Cela donne lieu à un grand nombre de trafics de tout type, en particulier le trafic humain. Les migrants payent des passeurs pour atteindre l'Europe, et dès lors un véritable business se développe autour de la migration. Marc Fromager souligne que la pression migratoire africaine n'est pas prête de s'épuiser. **Le second axe des migrations est celui du Moyen-Orient**. C'est du Moyen-Orient que sont arrivés la plupart des migrants aujourd'hui. Ils passent notamment par la Turquie pour atteindre les îles grecques. En réalité, les Syriens ne représentent que la moitié de cet afflux ; il y a aussi des Afghans (20% de ces migrants), des Irakiens, des Pakistanais, des Egyptiens, des Turcs, et d'autres encore.

La question qui se pose est alors la suivante : Pourquoi ces migrants viennent-ils ? La déstabilisation du Moyen-Orient est bien entendu à l'origine de cet afflux. Mais

pourquoi le Moyen-Orient est-il déstabilisé ? Mar Fromager a alors entrepris de répondre à cette question, en clarifiant la situation au Moyen-Orient.

En mars 2011, la guerre éclate en Syrie. Cette guerre a jusqu'à maintenant provoqué 250 000 morts, 4 millions de réfugiés et 8 millions de déplacés à l'intérieur du pays. Les Syriens cherchent donc naturellement à fuir le pays. Ils se trouvent essentiellement dans les pays limitrophes : la Turquie, le Liban et la Jordanie. Beaucoup d'hommes ont fui pour ne pas être enrôlés dans l'armée syrienne ; en effet, sur les 250 000 morts, 100 000 faisaient partie de l'armée de Bachar el-Assad.

L'Irak constitue une autre zone en crise. En effet, l'Irak a envahi le Koweït au mois d'août 1990. S'ensuit la première guerre du Golfe et le Koweït est libéré par une coalition de 34 États, soutenue par l'Organisation des Nations Unies. L'Irak est ensuite maintenu sous pression : embargo anglo-américain de 1991 à 2003 puis occupation du pays par les Etats-Unis jusqu'en 2011. Bilan de ces vingt années : le pays est totalement détruit, ruiné et de fait découpé en trois parties : au Nord-Est se trouve le Kurdistan qui est autonome, au Nord les sunnites et au Sud les chiites.

En juin 2014, l'État Islamique envahit la ville de Mossoul, qui devient sa capitale. Deux mois plus tard, il s'étend sur les régions qui entourent Mossoul, où est concentrée la plupart des chrétiens d'Irak, poussés à l'exode.

L'État Islamique était au départ constitué de groupes djihadistes irakiens au Nord-Ouest de l'Irak, la partie sunnite du pays. Ces combattants apparaissent en 2006 mais leur action est limitée par l'occupation américaine. En 2011, le régime syrien perd rapidement le contrôle du Nord-Est du pays. Les rebelles syriens sont alors rejoints par des mercenaires de 90 pays différents, armés et financés par des pays étrangers. Ces rebelles sont en réalité vite dominés par les mercenaires les plus violents et extrémistes. Parmi de nombreux groupes, deux émergent : d'une part le Front al-Nosra, branche locale d'Al-Qaïda et d'autre part l'État Islamique. Renforcés et aguerris, les combattants de l'État islamique envahissent le Nord-Ouest de l'Irak, et prennent Mossoul en juin 2014. Ils contrôlent aujourd'hui le tiers de l'Irak et la moitié de la Syrie. Ils sont puissants et riches car ils exportent du pétrole via la Turquie.

Marc Fromager souligne alors que ces groupes ont été aidés par une large coalition arabo-occidentale : Arabie saoudite, Qatar et Turquie ainsi que Etats-Unis, France et Grande-Bretagne. Leur but premier est alors de faire chuter Bachar el-Assad. Ils fournissent des armes notamment aux rebelles qu'ils qualifient de "modérés". Or, il n'existe pas de rebelles modérés : ces derniers ont très vite été débordés et contrôlés par les groupes plus violents. Les raisons de cet acharnement à l'égard de Bachar el-Assad sont multiples.

Tout d'abord, l'islam est profondément en crise et la rivalité entre sunnites et chiites est devenue paroxystique. Plus qu'une dispute religieuse, il s'agit en réalité

d’une lutte politique pour l'hégémonie au Moyen-Orient entre l’Iran et l’Arabie Saoudite. L'Iran constitue un poids démographique considérable et représente un immense marché. Champion des chiites, l’Iran revient sur le devant de la scène et contrôle les minorités chiites dans la péninsule arabique. Champion des sunnites, l'Arabie Saoudite se sent menacée par le retour de « l’empire perse ». De fait, la guerre se fait sur deux fronts : le front sud avec le Yémen, bombardé tous les jours, et le front Nord, un axe irano-chiite qui va de l'Iran jusqu'au Liban.

Les Américains ont dissout l'armée irakienne et ont exigé la démocratie. Les chiites, plus nombreux, ont donc pris le pouvoir alors que l’Irak était jusque là dominé par les sunnites. L'Iran contrôle dès lors Bagdad. Un certain nombre d’anciens officiers de l'armée irakienne rejoignent alors l'Etat Islamique et souhaitent prendre leur revanche.

La Syrie est en majorité sunnite. Or, Bachar el-Assad est alaouite et soutenu par les chiites dont il est proche. Le Liban est composé d'un tiers de chrétiens, d'un tiers de sunnites et du Hezbollah chiite, donc soutenu par l'Iran.

Pour affaiblir cet axe irano-chiite, la péninsule arabique va viser le maillon faible qui est la Syrie, majoritairement sunnite. Ella va donc financer et armer la rébellion afin de mettre les sunnites au pouvoir à Damas.

L’autre raison importante pour expliquer cette guerre est d’ordre économique. Le Qatar, c’est du gaz. Exporté pour le moment par des méthaniers, cela prend du temps et coûte cher. Le Qatar forme donc le projet de construire un gazoduc pour rejoindre les grands gazoducs turcs qui alimentent l’Europe. Ce gazoduc doit traverser la Syrie mais Bachar el-Assad s'y oppose pour ne pas contrarier ses amis russes, puisque ce gazoduc aurait inévitablement diminué la dépendance européenne au gaz russe.

Marc Fromager a donc montré que les raisons de cette guerre n’avaient rien à voir avec la lutte pour la démocratie et qu’on pouvait difficilement parler de guerre civile à partir du moment où la plupart des « rebelles » étaient des mercenaires étrangers, financés et armés par l’étranger. Cela ne signifie pas qu’il n’y avait pas une aspiration à des réformes en Syrie mais le projet de renversement du régime a visiblement été imposé par l’étranger. Nous avons vu les raisons locales mais pourquoi l’Occident a-t-il participé à cette guerre ?

Tout d'abord, il semble qu’il existe un plan israélo-américain de redécoupage du Moyen-Orient, basé sur un principe de fragmentation en zones mono-ethniques et mono-religieuses. Ensuite, pour des raisons financières (vente d’armes, rachat de la dette, investissements), l’Occident s’est aligné sur la politique de l'Arabie Saoudite et du Qatar. Tout le monde a donc été d’accord pour détruire la Syrie en finançant une rébellion d’où est sorti l’Etat islamique.

Toutefois, l'intervention russe a redistribué les cartes au Moyen-Orient. Pour mettre un terme à la guerre, Moscou va soutenir l'État syrien et attaquer la rébellion, quelle qu'elle soit, ce qui va permettre d'affaiblir l'État islamique. Pourtant, pour en finir avec l'État islamique, il faudrait déjà que tous les acteurs soient d'accord avec cet objectif. Or, on n'en est pas là, ne serait-ce qu'avec la Turquie.

Les migrants constituent un nouvel enjeu. Les médias ont diffusé l'idée que soit les migrants venaient en Europe, soit ils mourraient sous les bombes en Syrie. Or, cela n'est pas totalement vrai selon Marc Fromager. De fait, la guerre continue en Syrie mais les migrants étaient en fait déjà réfugiés dans les pays limitrophes, certains depuis quatre ans. Alors pourquoi sont-ils venus l'été dernier ? Deux raisons principales. Les Turcs se servent des réfugiés comme d'un levier. Ils veulent de l'argent (6 milliards promis par l'Union Européenne), souhaitent être dispensés de visa pour entrer en Europe et enfin accélérer le processus d'intégration européenne. Ils ont dès lors provoqué un afflux de migrants en les poussant vers l'Europe. De l'autre côté, l'Allemagne a créé un appel d'air en proposant d'accueillir tous les réfugiés, en réalité pour des raisons purement démographiques car l'économie allemande a besoin de main d'œuvre. Mais cet appel d'air a provoqué un flux incontrôlable dont on ne voit pas la fin.

Aujourd'hui, il est nécessaire de contrôler ces flux dont l'importance a fini par créer des troubles ingérables d'autant plus que ces migrations vont empêcher les pays d'origine de se reconstruire une fois la guerre terminée. Il faut bien sûr s'occuper des migrants qui sont là, mais également les aider en amont à rester près de chez eux pour leur permettre de rentrer dès que cela sera possible.

Veillée

Pour cette veillée, les étudiants de l'IRCOM ont voulu montrer comment des hommes et des femmes ont fait ce passage de la fragilité vers la joie ; comment ils n'ont pas fait des épreuves qu'ils ont pu rencontrer une malédiction divine, mais au contraire un chemin qui ouvre à Dieu. Les saynètes étaient accompagnées de pauses musicales jouées par le groupe angevin Etincelo.

Le premier portrait de Chiara Luce, membre des Foccolari, montrait comment elle a fait de sa mort prématurée non pas une malédiction, mais un chemin de lumière.

Un deuxième portrait rappelait comment le pape Jean-Paul II a cheminé pour pardonner à Ali Agça qui avait voulu l'assassiner en mai 1981. La haine n'aura pas eu le dernier mot dans les cœurs des deux, mais au contraire le respect de l'autre et la bienveillance à son égard.

Un troisième portrait présentait le père Maximilien Kolbe, franciscain, qui se propose pour prendre la place d'un père de famille, dans le groupe de prisonniers condamnés à mourir de faim et de soif dans un bunker. Il a pu soutenir et accompagner chacun dans leur agonie ; ayant résisté à la faim et à la soif, il sera tué par les nazis. Homme habité par l'amour de Dieu, il a pu transformer une torture en un chemin vers le Père.

Le quatrième et dernier portrait montrait Saint François d'Assise. Joyeux vivant fêtard, il est interpellé par la rencontre d'un lépreux : au prix d'un combat intérieur, il va devenir capable de reconnaître l'homme malgré la répulsion que lui inspirait la maladie. De la jovialité superficielle, François passe à la joie parfaite, la reconnaissance de l'amour de Dieu présent en toute création.

Homélie de Monseigneur Delmas, messe de clôture

Dimanche 7 février 2016 – La cathédrale Saint-Maurice d'Angers

Homélie de Monseigneur Delmas (Lc 5, 1-11)

Voilà un moment important de votre Rencontre Nationale que celui de l'eucharistie d'envoi. Vous êtes engagés. Vous êtes envoyés avec plein de belles choses reçues lors de ce week-end.

Vous êtes envoyés à la suite d'Isaïe, lorsqu'il entend la question du Seigneur : *«Qui enverrai-je ? Qui sera notre messager ? »* Isaïe répond : *« Me voici, envoie-moi ! »*

Vous êtes envoyés à la suite de l'apôtre Pierre qui entend Jésus lui dire : *« Sois sans crainte, désormais ce sont des hommes que tu prendras. Et ramenant leur barque sur le rivage, laissant tout, ils le suivirent ».*

Vous êtes envoyés en mission et à l'heure de cet envoi, la liturgie de ce dimanche vous donne comme compagnon de route deux frères aînés : Isaïe et Pierre. Demandez-leur d'éclairer votre route, demandez-leur de guider votre vie de jeunes disciples-missionnaires.

Demandez-leur de faire, à votre tour, cette expérience spirituelle qu'ils ont faite chacun à sa façon. Oui, ils ont rencontré Dieu. Sans-doute le côtoyaient-ils depuis de longs moments déjà, mais un jour, ils ont rencontré Dieu pour de vrai ; ils ont été les témoins de la sainteté de Dieu et ils en ont été bouleversés : *« Malheur à moi ! Je suis perdu car je suis un homme aux lèvres impures »* dit Isaïe.

« Éloigne-toi de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur » dit Simon-Pierre.

Plus profondément certainement que leur condition de pécheurs, c'est leur pauvreté radicale dont ils ont fait l'expérience parce que le Dieu trois fois Saint s'est

approché d'eux. Et ce qui aurait pu les écraser ou les enfoncer a été l'occasion d'un beau dynamisme missionnaire.

Pourquoi cela ? Parce que le Seigneur s'est fait tout proche d'eux. Mais c'est bien cela : Notre Dieu est quelqu'un qui vient élever, vient relever, vient recréer. C'est cela qu'il aime. Voilà pourquoi, le Seigneur a une prédilection pour celui qui se sait pauvre, se reconnaît pécheur, se reconnaît indigne…

Le Seigneur aime tellement cela qu'il est venu épouser notre humanité. *« Il se sert de notre condition mortelle pour nous affranchir de la mort, ainsi notre existence périssable devient un passage vers le Salut … »*

À l'heure de votre envoi, je vous confie chacun à Isaïe et à Saint Pierre. Ils vous permettront de demeurer d'humbles créatures confiantes dans la miséricorde du Père qui vous appelle à aller vous aussi dans sa vigne, pour porter la joie de l'Évangile au monde d'aujourd'hui.

Monseigneur Delmas, évêques d'Angers

Pour aller plus loin… Bibliographie de la RN

Livres d'accès facile

- Ansem Grün, *Les huit secrets du bonheur*, Salvator 2008,
- Cantalamessa Raniero, *Huit étapes vers le bonheur*, *Les Béatitudes Evangéliques*, Edition des Béatitudes, février 2009,
- Collectif, *La fragilité, faiblesse ou richesse*, Albin Michel, 2009,
- Collectif, *Tous humains, tous fragiles*, Albin Michel, 2011,
- Collectif, *Quand la fragilité change tout*, Albin Michel, 2013,
- Delbrel Madeleine, *La joie de croire*, Seuil, 1995,
- Père D'Elbé*, Croire à l'amour*, Edition Pierre Tequi, 2009,
- Pape François, *La joie de l'évangile*, exhortation apostolique, Cerf, 2013,
- Pape François, *Le visage de la miséricorde*, Pierre Tequi, 2015,
- Jollien Alexandre, *Éloge de la faiblesse,* Marabout, 2011,
- Plyia Jean, *Soyez toujours joyeux ! C'est possible*, Saint Paul, 1997,
- Pozzo di Borgo Philippe, *Tous intouchables*, Bayard Culture, 2012,
- Mgr Santier Michel, *Soyez dans la joie*, Desclée de Brouwer, 2007,
- Spink Kathryn, *Jean Vanier et l'aventure de l'Arche*, édition de l'Atelier, 2007,
- Steffens Martin, *Petit traité de la joie – Consentir à la vie*, Poche Marabout, 2015,
- Vanier Jean, *Ma faiblesse est ma force*, Paris Desclée-Brouwer, 1970
- Vanier Jean, *Accueillir notre humanité*, Paris, Presse de la Renaissance 1999,
- Vanier Jean, *Le goût du bonheur*, Bellarmin 1980,

Réflexion d'ordre philosophique, sociologique, biblique plus avancée

- Blanc Alain, *Le handicap ou le désordre des apparences*, Paris : Armand Colin, 2006,
- Basset Lytta, *La joie imprenable*, Albin Michel 2004,
- Gardou Charles, *Fragments sur le handicap et la vulnérabilité. Pour une révolution de la pensée et de l'action*, Ramonville : Erès, (coll. « Connaissances de l'éducation »), 2005,
- Hirsch Emmanuel (dir.), *Traité de bioéthique*, Paris : Eres, 2010, Tome 1 : Fondements, principes, repères ; Tome 2 : Soigner la personne, évolutions, innovations thérapeutiques ; Tome 3 : Handicaps, vulnérabilités, situations extrêmes,
- Le Blanc Guillaume, *Que faire de notre vulnérabilité ?* Paris, Bayard, 2011,

- Misrahi Robert*, La construction d'un château : traité du bonheur*, Entrelacs, 2006,
- Molinier Pascale, Laugier Sandra, Paperman Patricia, *Qu'est ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris : Payot et rivages, (coll. « Petite bibliothèque Payot »), 2009,
- Murphy Joseph, *Invitation à la Joie : Essai sur la théologie de Josef Ratzinger*, Artège, 2010
- Onto Joan, *Un monde vulnérable. Pour une politique du care*, Paris : La découverte, (1993), 2009,
- Renier Louis-Michel, Rossignol Jean (dir.), *L'existence à l'épreuve du handicap. Une leçon d'humanité*, L'Harmattan, Paris, 2007.

Propositions CGE : Les labos

La 3ème édition des Labos de CGE a eu lieu le weekend 5/6 mars 2016 avec pour thème **« Du Cœur de Dieu au corps de l'homme ».**
Cet événement annuel est l'occasion de se former d'une manière un peu approfondie sur un thème précis, comme par exemple en 2014 *le transhumanisme* ou en 2015 *le relativisme et la vérité*.

90 étudiants et jeunes pros venus de toute la France se sont donc retrouvés à la Conférence des évêques de France (CEF), autour du thème: **la théologie du corps.**

Au programme : après une belle prière autour des reliques de saints Louis et Zélie Martin, nous avons assisté à une première conférence de Marie-Gabrielle et Emmanuel Ménager (co-fondateurs du forum Wahou!), qui nous ont parlé de la place du corps et de la sexualité dans le plan de Dieu aux origines. La conférence a été suivie d'un temps de réflexion et de partage, puis de questions. Après le déjeuner, Olivier Florant (conseiller conjugal et sexologue) nous a parlé, dans une deuxième conférence, de la chute par le péché et le désir de domination. Il nous a aussi expliqué comment ces éléments s'inscrivent dans notre fonctionnement cérébral : comment fonctionnent dans notre cerveau le désir, l'addiction, les sentiments et émotions…

Messe, adoration et confession nous ont ensuite permis de remettre tout cela dans les mains de Dieu. Après un dîner participatif nous avons regardé « Les hommes viennent de Mars, les femmes de Vénus », une conférence filmée drôle et instructive sur le fonctionnement des hommes et des femmes !

Dimanche matin, troisième conférence : Inès Pélissier du Rausas (conférencière sur la théologie du corps et l'éducation à la vie affective) est venue nous parler de la deuxième partie de la théologie du corps élaborée par Saint Jean-Paul II. Nous avons donc pu parler du mariage, de la complémentarité homme-femme. Comme après chaque conférence, un temps de réflexion personnelle puis de partage nous a permis de mettre cet enseignement en perspective avec notre propre expérience et nos questionnements. Nous nous sommes enfin quittés sur une belle messe d'envoi dans la chapelle!

Propositions CGE : Concours à Projet Innovant

Rôle du CPI dans la mission CGE

La mission première de CGE est d'aider les communautés chrétiennes, par différents moyens : prière, formation, rencontres et soutien. C'est dans cette optique de soutien que le concours à projets innovants (CPI) a été créé : pour encourager et accompagner financièrement les projets des CC de toute la France, quelle que soit leur taille.

Ces projets se veulent « innovants ». Il convient de préciser ce terme. L'innovation telle que nous l'entendons correspond à la capacité d'un projet à fédérer, unir, faire rayonner une communauté chrétienne au sein de son école, de sa paroisse, de sa région.

Les critères de choix sont surtout le besoin et l'impact du projet sur la vitalité de la CC plus que l'ampleur intrinsèque du projet.

Modalités du CPI

Cette année le CPI était doté d'une enveloppe de 3000€ à partager entre les projets candidats. 1500€ ont été généreusement accordés par le Mouvement Chrétien des Cadres et dirigeants, l'autre partie provenant des fonds propres de CGE. Pour participer au concours la CC doit avoir cotisé.

Membres du Jury

Le jury était composé d'une déléguée Ile de France, Jeanne Linares, d'un ancien responsable de CC, Thibault Joubert, d'un aumônier, Mme Dominique Walon, du responsable de la pastorale étudiante, le père Didier Roquigny, de l'assistante du réseau CGE, Sophie Lefevre, et du trésorier CGE, Jean Hassler.

Projets candidats

Il y a eu cette année 7 projets, nous avons décidé de tous les soutenir. Ces projets peuvent se répartir en deux catégories : 4 ayant pour but principal un rayonnement extérieur et 3 projets d'aménagement.

Rayonnement extérieur

<u>Open-café de Melkisedhec</u>

La CC de l'EDHEC Lille souhaite s'ouvrir au campus par des moments conviviaux : ils vont ouvrir les portes de leur local et offrir le café toutes les semaines pour faire découvrir la CC à tous !

Aumônr'INSA Rennes

Les Rennais se lancent à la rencontre des autres étudiants en organisant des salons de discussions pendant les soirées et des dîners ouverts à tous lors des fêtes religieuses pour en expliquer le sens !

WE Inter-Frat Grenoble

Les Frat de Grenoble vont se retrouver pour un week-end au ski pour se souder et évangéliser les pistes !

La croisée des chemins - ESSEC

3 étudiants vont enfourcher leurs vélos et parcourir 1644 km depuis la chapelle de l'ESSEC jusqu'à Cracovie ! Ils vont, par ce moyen laudato-si-compatible, rencontrer et évangéliser les gens sur leur chemin, par leur témoignage et en distribuant des médailles.

Aménagement

CC ISEP

La CC de l'ISEP refait sa tanière ! Au programme des poufs et des livres, pour pouvoir se former dans les meilleures conditions.

Bibliothèque Lyon Ouest

Parce que les préoccupations des étudiants ont changé depuis les années 68, un renouvellement massif de la bibliothèque s'impose !

Aumônerie Evry

Parce que ça fait du bien à l'intérieur et que ça se voit à l'extérieur, l'aumônerie d'Evry s'arme de rouleaux pour refaire sa peinture et se dote de nouveaux canapés!

CPI 2017 ?...

Cette année, devant la qualité des projets candidats, le jury a décidé de récompenser toutes les CC participantes ! Cependant tout l'argent disponible n'a pas été distribué : seulement 2047€ sur les 3000€ disponibles. Ceci est donc un appel à tous : lancez-vous !

Montez un projet pour surpasser votre CC, rêvez grands et soyez ambitieux ! Puis envoyez un dossier avant la RN de Lyon à l'adresse ***cpi@cgenational.com***

Remerciements aux participants et aux partenaires

La Rencontre Nationale, c'est beaucoup d'heures de travail, de réflexion, de mails, de coups de fil, de contacts… et la plus belle récompense c'est de voir la joie rayonner sur les visages des participants !

Merci à tous pour votre présence lors de la RN. Quel plaisir de vous avoir vus si nombreux à Angers, de voir autant de sourires !

Merci d'être venus des 4 coins de France pour partager ce weekend ensemble !

La RN c'est vous, étudiants, mais c'est aussi les Communautés Chrétiennes, les intervenants, les partenaires…

Merci à vous, intervenants, d'être venus nous partager votre savoir et votre expérience, et d'avoir ainsi permis une RN si riche !

Merci à vous, CC, d'avoir animé ateliers et tables rondes : grâce à vous, chacun a pu trouver des propositions qui lui parlaient vraiment !

Merci à vous, nos partenaires, qui nous avez fait confiance sur ce projet : les Missions Ouvrières de Paris, Philantropos , ABO, Coexister, Le Rocher, Dom&Go, Alpha , l'Arche, le MEDAIR, l'IRCOM, Le Chemin Neuf, le Service Civique, l'Œuvre d'Orient, SDVP, Fish Eye Technologie, Magnificat, La Croix, Noé Mission, la Fondation des Monastères, Bayard, EDF, EDC, Auchan, Pasquier… Sans vous, nous n'aurions rien pu faire !

Merci à nos partenaires nous accompagnant tout au long de l'année : le MCC, le Secours Catholique, la DCC et le FESIC.

Et bien sûr, un grand merci à la ville d'Angers et au diocèse, qui nous ont si généreusement accueillis, et à tous les habitants qui nous ont chaleureusement hébergés !

Ces remerciements permettent de dire notre gratitude à la Conférence des évêques de France, au service national pour l'Évangélisation des Jeunes et pour les Vocations et au réseau d'aumôneries étudiantes Ecclesia Campus. Grâce à eux, CGE bénéficie d'un soutien logistique, humain et spirituel précieux.

Encore un grand merci à tous !

Conférence des évêques de France

JEUNES & VOCATIONS

réseau ECCLESIA campus
la Pastorale étudiante en France

Chrétiens en Grande Ecole

www.cgenational.com

Annexe : la table ronde n°1 («Joie et fragilité dans la famille et le handicap») autrement !

Famille et Handicap :
Quand survient le handicap, les repères sont bouleversés
Une matinée en vérité

8h30, nous partons de la maison où Béatrice Richer nous a hébergés pendant deux nuits déjà. Nous devons prendre Henri en route. Henri, c'est son fils aîné. 26 ans, marié à Marie. Elle a dit : « on passe le prendre avant, sinon il va se paumer ».

Effectivement, on retrouve Henri à l'endroit prévu. A peine le temps d'une poignée de main et nous repartons. Plus loin, c'est Sophie Lutz que nous rencontrons, mon autre intervenante du matin… Que le monde est petit !

Nous arrivons à « la catho », l'Université catholique d'Angers. Tiens, je n'y avais pas pensé : voilà l'épreuve des marches. Pour Henri, ce sera un petit détour par la rampe prévue à cet effet. Je dois avouer que ça m'angoisse à chaque fois les fauteuils roulants. Pas pour le fauteuil en soi. Pour la marche du trottoir : à chaque fois j'ai l'impression que le type va se foutre par terre et se retrouver à agiter ses petites jambes en l'air comme un scarabée. Alors évidemment, tout au long du chemin, je n'ai pas pu m'empêcher de le surveiller du coin de l'œil, en me disant : « Oulala, c'est passé juste. » et en me disant quasiment simultanément : « Espèce d'idiot, ça fait 26 ans qu'il doit se débrouiller avec des trottoirs, c'est pas aujourd'hui qu'il va tomber en arrière ! ». Toujours est-il qu'il est tout de même obligé de monter les autres marches à pied plus loin, puisqu'il n'y a plus de rampe…

Nous arrivons à la salle de la conférence. C'est une salle de classe, il ne devrait pas y avoir plus d'une cinquantaine de personnes. Tant mieux, ce sera plus facile d'instaurer un climat de complicité, et de pouvoir se parler librement.

Nous prions, avant de commencer la table-ronde à proprement parler. Mes camarades mènent. Chants, lecture de l'évangile, puis prière libre. Tiens, prière libre ? Je ne savais pas qu'ils avaient prévu ça : c'est toujours un peu risqué. Pourtant cela fonctionne très naturellement, quatre ou cinq personnes prient à voix haute à tour de rôle. Notre Père et signe de croix, la table-ronde peut commencer.

- Bienvenue à cette table-ronde sur le thème famille et handicap. Laissez-moi vous dire que vous avez vraiment choisi la meilleure table-ronde : c'est probablement la plus

« caliente caliente » de toutes. Eh oui, ce matin, on va se mettre… à nu. Parce que quand il s'agit du handicap, bah, on peut pas se cacher. Alors ce qu'on va essayer de faire ce matin, c'est de se débarrasser de nos gênes et de passer un moment en vérité entre nous. Sans plus tarder, laissez-moi vous présenter très brièvement nos trois intervenants, puis… enfin, je les laisserai eux-mêmes se présenter. Sophie Lutz, vous êtes conférencière, écrivain, philosophe, théologienne…

- Enfin, théologienne… ironise-t-elle.

Peut-être que j'y ai été un peu fort, je déteste présenter les gens. On les présente toujours par ce qu'ils font. C'est d'autant plus absurde que ce matin, on s'intéresse surtout à ce qu'ils sont.

- … et vous êtes maman de quatre enfants, dont Philippine, 12 ans…

- Euh, non, 16 ans.

Raté. Je suis un âne, je me suis juste souvenu de l'interview sur KTO, qui date, forcément, d'il y a quatre ans. L'assistance rit gentiment.

- Ah tiens, comme le temps passe vite, je réponds. Et vous Béatrice, vous êtes mère donc… de 5 enfants, dont votre aîné Henri, qui est avec nous ce matin. Vous voulez bien vous présenter ?

Béatrice se présente en deux mots et laisse la parole à son fils. Henri, qui ne sait évidemment pas trop par où commencer. Alors, il dit qu'il a 26 ans, qu'il a eu une scolarité adaptée, qu'il a poursuivi des études de comptabilité, qu'il travaille aujourd'hui comme salarié d'une association, Simon de Cyrène. Sa mère lui fait remarquer qu'il a oublié Marie, sa femme. Certes, il s'est marié l'été dernier. Heureusement, Marie n'est pas là pour lui en vouloir de l'avoir oubliée.

Je demande alors à Sophie de se présenter. Elle nous explique que lors de sa grossesse, elle apprend au bout du cinquième mois à l'échographie que sa fille est polyhandicapée, et qu'elle ne devrait pas vivre plus de quelques secondes après l'accouchement. Comme Philippine n'est pas présente, nous passons une vidéo réalisée à l'occasion du second livre de Sophie Lutz : *Derrière les Apparences*. On y voit Philippine de face, entourée de ses deux petits frères, dos à la caméra. On entend leur mère qui lit un texte. Elle décrit, poétique, sa fille ; des mots apparaissent à l'écran. L'un revient : « normale ». Tout en Philippine est « trop … pour être normal ».

Je me tourne vers Sophie :

- Qu'est-ce qu'elle a… qu'est-ce qu'elle a Philippine ? On voit là un peu mais, qu'est-ce que c'est ?

- Alors Philippine elle est polyhandicapée. Le polyhandicap c'est d'origine cérébrale, donc elle a une malformation cérébrale qui est survenue tout au début de la grossesse, qui fait que le cerveau s'est développé de manière totalement anarchique et très petite. Elle a une microcéphalie… Elle a pas les deux hémisphères, elle a un bout de corps calleux, elle a un bout de cervelet. Elle a le cerveau, enfin je le dis pas bien médicalement, mais le cerveau primitif, ce qui est le haut de la moelle épinière et assure les fonctions végétatives, ce qui fait que… elle est vivante. Contrairement à ce qu'avaient prévu les médecins, qui pensaient qu'elle mourrait très très vite. Voilà, elle a 16 ans… Ça montre bien que le cerveau est bien mystérieux et la vie humaine aussi. Mais ce polyhandicap entraîne plein de désagréments. Un handicap moteur : vous avez vu qu'elle est en fauteuil et dans une coque, elle ne tient pas assise toute seule. Un handicap mental profond : Philippine ne parle pas, ne comprend pas. Et un handicap sensoriel, elle ne voit pas et elle n'entend pas, ou du moins pas grand-chose. Y a des sons qui lui parviennent, mais pas comme nous. Elle est sensible à la lumière mais elle ne voit pas. Et même si son œil était en capacité de voir, il y a pas le disque dur derrière pour que l'image se forme. Toutes ses limites font que c'est une petite fille, enfin une jeune fille maintenant qui est enfermée dans son corps comme dans une prison, et donc tout notre défi à nous c'est de percer le mur et de rentrer en communication avec quelqu'un qui a des capacités de communication très très pauvres ou très empêchés du moins. Voilà… le polyhandicap…

- Bon et du coup Henri, est-ce que tu peux nous dire ce que t'as, parce que là on te voit dans un fauteuil roulant, on est tous terrifiés…

- Alors, je suis IMC : Infirme Moteur Cérébral, ce qui n'a rien à voir avec l'Indice de Masse Corporelle… Je fais un peu d'humour, hein ? Et euh… pff, après pour aller plus en détail, c'est une maladie que j'ai contracté à la naissance… et après je pense que je vais laisser maman expliquer ça un peu mieux que moi… C'est un peu technique, alors bon !

- Grossesse à peu près normale, à 6 mois et demi se déclenche une maladie qui s'appelle la Listériose, c'est une bactérie qu'on mange dans le fromage a priori, on ne sait pas…

Six semaines après on est malade on ne sait pas pourquoi. Donc c'est quelque chose que j'ai mangé : sans le savoir, je précise ça parce que c'est important dans mon parcours. Et six semaines après, la naissance se déclenche dans des conditions un peu plus que dramatiques, et voilà l'enfant arrive un peu bizarroïde…

- Non, non… répond Henri malicieusement.

- Et en fait les conséquences sont que l'infection traverse la barrière placentaire, infecte le fœtus et une partie du cerveau est détruite, avec les conséquences diverses que ça peut avoir. Dans les IMC vous avez toute la gamme : du très léger au très lourd…

- Très léger, c'est moi, hein, y a bien pire que moi ! rebondit Henri, avec une malice égale, toujours accompagné par les petits rires de l'assistance.

- Il paraît qu'Henri est la Rolls des IMC pour tous les médecins. Avec un parcours, avec des difficultés motrices bien sûr. Des difficultés cognitives, qu'il a surmontées avec brio, contre toutes les prévisions médicales. Voilà en gros le parcours d'Henri.

***

- Et de manière plus générale : quand on parle de handicap, il y a beaucoup de choses qui nous viennent, juste pour qu'on soit bien clair au début : c'est quoi le handicap ? Vous pouvez répondre ce que vous voulez. Qui se lance ?

- Moi je vais vous donner la définition de Jean Vanier, qui est le fondateur de l'Arche : « le handicap c'est la MERDE », répond Sophie, en appuyant à souhait sur le dernier mot, devant un public surpris et hilare. Au sens propre, et au figuré ajoutait-il ! C'est une référence, donc je me permets de dire ce mot.

- C'est la première fois que j'entends ce mot-là personnellement, je suis très choqué… je commente.

- Alors moi je suis totalement d'accord avec Sophie. On a préparé hier, les deux dernières qui ont l'âge de Philippine, qui ont 16 ans : « Alors maman, tu leur fais pas croire que c'est super top tous les jours c'est complètement faux. » On peut avoir le sourire et se battre, c'est quand même une sacrée galère pour une famille… Moi j'ai envie de dire le handicap, c'est la différence incarnée, et c'est quelque chose de relatif. Un blanc dans une classe de noirs qui est différent, ce sera un handicap pour lui. Moi

j'ai le souvenir d'Henri arrivant dans sa première école spécialisée, nous parents debout, complètement stupides, avec tous ces petits fauteuils qui grouillaient partout, et Henri (elle siffle) pénard, lui il était chez lui… Donc voilà, le handicap c'est aussi l'environnement dans lequel vous vivez et cette différence énorme qui fait qu'il est d'autant plus flagrant que le monde n'est pas adapté pour vous et que vous êtes différent. Donc, c'est la merde : on peut la surmonter d'une manière ou d'une autre… pas tous les jours, mais parfois… Mais c'est aussi, « par rapport à ». C'est-à-dire que là quand on passe par l'escalier, qu'il faut franchir les 5 marches, on est un peu plus handicapé que quand on passe par la rampe. C'est du concret aussi…

- Beaucoup de concret, renchérit Sophie.

- Nos dos en sont témoins !

- On est tous là à se regarder, à vous regarder. Je vous pose la question : le regard des autres. Moi je sais qu'étant petit, quand je voyais une personne en situation de handicap dans la rue, je la regarde en la suivant des yeux, comme ça. Eventuellement de manière très insistante, à tel point que les parents sont gênés. Ils me disent : arrête de regarder.

- On baisse les yeux ! complète Béatrice, et moi de le feindre.

- Alors le regard des autres, comment… Henri tu veux peut-être en parler, puisque c'est toi qui l'as le plus expérimenté…

- Moi c'est quelque chose, alors ça peut paraître bizarre, mais ça m'a jamais dérangé… En même temps, euh, qu'on puisse me regarder…

- T'es très beau aussi, constate sa mère.

L'assemblée rit de bon cœur, et Henri de reprendre :

- J'allais le dire mais j'osais pas… Non, je crois que : ok il y a le handicap, et on peut avoir une difficulté quelle qu'elle soit mais on mérite d'être aimé et d'être regardé comme… comme vous ! Comme quelqu'un. Donc moi, le regard des autres, je n'y ai jamais trop fait attention, et j'ai pas l'impression d'en avoir trop souffert. Parce que, sûrement, dû au fait que j'ai été scolarisé dans un milieu spécialisé : on était tous en situation de handicap donc ça règle un peu le problème. Voilà, je pense que j'ai jamais trop fait attention à ça et j'en ai jamais trop souffert, parce que je pense aussi que j'ai réussi à m'accepter tel que j'étais, même s'il y a des choses qui sont difficiles bien sûr.

Je pense que déjà ça démarre par-là, quand on arrive à accepter ses propres fragilités, le fait d'être regardé plus ou moins de travers, on passe au-dessus.

- J'ai une question du coup, carrément technique, je demande. Puisque récemment dans la réglementation, on dit qu'il fallait dire, enfin on disait plus : un « handicapé », mais une « personne handicapée », ou une « personne en situation de handicap », ou une « personne en situation d'être en handicap mais c'est quand même une personne donc faut faire attention », je dis de manière un peu provocante en faisant des moulinets avec mes mains. Comment est-ce qu'on a le droit de dire ?

- Euuuuh, répond Henri toujours aussi malicieux. Pour moi, personnellement, vous pouvez dire ce que vous voulez… parce que bon…

- On t'appellera machin du coup, j'interromps en plaisantant.

- Nan, quand même, mais je pense que les mots c'est les mots, après ce qui est important, pour vous, c'est d'être regardé comme une personne normale et qu'on se sente aimé, qu'on se sente accepté. Qu'on fasse attention à nous, comme vous voudriez qu'on fasse attention à vous. Après, le reste, j'ai pas trop de problèmes avec ça… c'est que des mots après, voilà.

A chaque fois qu'il parle de la fragilité et de l'amour, sa gorge se serre un peu. Il y a tout un pan d'humanité et de charité qui essaye de casser le barrage de son corps. Il y a des gens qui ont un sourire qui déborde du visage, qui voudrait manger le corps entier. Chez lui, c'est l'émotion d'amour. Je ne sais pas si c'est un truc qu'ont les handicapés. Mon père aussi, ça lui arrive. Parfois, sans raison, devant un film, en écoutant les informations (il y a de quoi), ou en parlant, les larmes lui montent, comme s'il avait le cœur à fleur de peau. C'est comme une hypersensibilité à l'humanité. Mais ce qui est beau aussi, pour Henri, c'est cette joie qui rayonne et qui passe dans les brèches qu'il ouvre en plaisantant.

- Et alors, peut-être : les parents, sur le regard des autres. Parce que vous aussi, on vous regarde : quand vous êtes avec un fauteuil on vous regarde.

- A 6, 7 ans il allait chercher ses frères et sœurs à l'école avec moi, et effectivement il y a un petit garçon qui l'a regardé un peu bizarrement. Alors il me dit : « mais pourquoi il me regarde ? ». Parce que cette différence lui, à ce moment-là, c'était pas encore flagrant pour lui. Les difficultés oui, mais cette différence… Alors je lui dis oui, d'abord

parce que t'es très beau, mais en plus il est hyper jaloux de ton fauteuil. Et il faut reconnaître que tous les enfants qui venaient à la maison jouaient avec le fauteuil d'Henri. C'était quand même le truc d'enfer… Je pense que le regard des autres, en ce qui me concerne, c'est le regard qu'on porte sur nous-mêmes. On ne peut pas demander aux autres de régler nos problèmes. Donc si le regard est pesant, insistant, interrogateur, ça rentre en résonance avec nos propres interrogations, nos propres doutes, nos propres difficultés, notre propre souffrance, parce qu'il ne faut pas la nier. Donc c'est ça le problème : si vous agressez toutes les deux secondes parce qu'on vous a regardé de travers, posé une question du style : « mais, euh, vous avez pas pu avorter ? ». Ça c'est en plein cœur, mais ça rentre en résonance avec vos propres convictions, notre chemin, qui est à faire : c'est pas ce qu'on est aujourd'hui Sophie ou moi… C'est pas ce qu'on était il y a 20 ans, encore moins il y a 30 ans. Voilà, tout un parcours de vie qui fait que le regard des autres, c'est plus ou moins le regard qu'on pose sur nous, sur notre propre chemin.

- Donc, si j'ai peur, quand je regarde… en fait j'ai peur de…de moi, c'est moi qui m'imagine dans la situation de…, je bafouille.

- Moi je pense qu'on a peur de la différence toujours parce qu'elle nous renvoie à nous même, à une incompréhension, à un doute ou à ne pas connaître. Et ça c'est vrai pour le handicap, et c'est vrai pour tout, conclut Béatrice.

- Moi je me retrouve bien dans ce que dit Béatrice, enchaîne Sophie. Souvent je lis dans le regard des personnes des choses que j'éprouve moi-même : c'est-à-dire que quand une personne est… un peu sidérée, ou un peu inquiète en regardant Philippine, interrogative, ou… voire dégoutée ! Ou… enfin il y a toutes sortes de choses que je lis dans le regard des personnes. Ou compatissantes : il faut dire aussi les regards positifs, les sourires. Et toutes ces choses que je lis dans le regard des gens j'ai l'impression de les avoir traversées moi aussi. Et même y compris quelque fois la révolte. Finalement, les autres, continue-t-elle avec un sourire d'excuse, ce qu'ils éprouvent vis-à-vis du handicap, moi-même, je… Enfin je comprends ce qu'ils sont en train d'éprouver. Quelques fois ça peut ne pas me plaire, mais je suis bien obligée de reconnaître que moi-même, j'ai pu éprouver des choses qui n'étaient pas positives.

Se tournant vers Béatrice :

- Oui, ça rejoint ce que tu dis.

- On s'est pas mise d'accord avant…

Après un petit temps, j'avoue :

- En fait, quand je les ai appelées pour préparer cette conférence, elles se sont toutes envoyé des fleurs réciproquement, l'une l'autre… « Mais c'est formidable, elle est extraordinaire ! ».

- C'est la première fois qu'on est toutes les deux ensembles, et c'est un beau cadeau que vous nous faites… dit Béatrice.

Je réponds :

- Bah moi j'y suis pour rien, mais je suis ravi quand même…

- C'est très chouette en tout cas, poursuit Béatrice au milieu des rires du public.

***

Je continue alors mon numéro, selon l'ordre de mes petites questions :

- Le titre de la table-ronde, c'est « Famille et handicap : Quand survient le handicap, les repères sont bouleversés »… Euh… ben qu'est-ce qui est bouleversé ? Les repères, c'est quoi ?

- C'est que nous, enfin moi, à 25 ans, il y avait pas marqué sur mon front : « parent d'enfant handicapé », dit Sophie, en montrant l'étiquette imaginaire de son pouce. Depuis vous voyez, y a une étiquette qui est apparue, que quelque fois j'ai envie d'enlever… souvent même. La belle étiquette : « parent d'enfant handicapé ». On a l'impression qu'on a un diplôme : on est des gens qui savent faire un truc que personne d'autre ne sait faire.

- Sauf qu'il y a pas eu d'école, ajoute Béatrice.

- Sauf que nous on n'était pas à l'école des « parents d'enfants handicapés », il n'y a pas de grande école pour ça. Et donc on commence concrètement sans repère aucun. Sans compétence aucune, alors qu'il en faut beaucoup. Et on commence juste en retroussant nos manches et en naviguant à vue… Donc effectivement, les repères ils sont pas là. Alors quand même je citerais un repère : ce serait notre amour de parent, qui est que ce petit tout cabossé on en est responsable et cette responsabilité là c'est notre rail.

Peut-être moi le repère que j'avais au début c'était : je vais pas te lâcher. Alors après, comment je vais faire pour ne pas te lâcher, on va voir mais… voilà… c'est ça.

- En ce qui me concerne c'est un peu différent, parce que je suis devenue mère en devenant mère du handicap, c'est-à-dire en même temps, puisque, Henri étant le premier, je n'avais aucune expérience de maternité auparavant. Mon mari était tout frais émoulu de son école d'ingénieur donc il avait pas tellement d'expérience et de repères non plus. Donc on est devenu parents avec le handicap, ce qui était difficile : le médecin qui nous a révélé le handicap d'Henri quand il avait 7 mois nous a dit : « vous êtes pas dans la merde, parce que commencer avec un numéro 1, on fait des bêtises, mais alors un numéro 1 handicapé, vous pouvez pas faire d'erreur. Donc vous êtes mal barrés. » Alors je lui ai fait un beau pied de nez parce qu'on termine par un dernier, on fait que des bêtises, et j'en ai eu deux donc je peux pas, je suis tranquille, c'est moi qui ai eu le dernier mot, dit Béatrice en faisant référence à ses deux dernières, deux jumelles. N'empêche que les repères sont les repères qu'on a tous quand on se projette dans notre futur de parent, la façon dont on se projette dans nos enfants. Tout parent a envie que son enfant soit encore mieux que lui : les belles études… Et là tout d'un coup tout est stoppé. Ce rêve… je pense qu'il a été encore plus douloureux pour mon mari, d'abord parce qu'il a pas porté Henri, et ça on aura beau dire, tant que les femmes porteront les enfants, ça crée un lien quand même différent…

Faussement bougon, je murmure :

- Il est temps que ça change.

- Ça va peut-être changer, hein, mais pour l'instant c'est encore le cas ! Donc ça je pense que c'est une grosse différence dans les repères. Et pour un papa se projeter dans son fils aîné c'était énorme, donc la marche a été extrêmement douloureuse : il a physiquement eu une réaction de… terreur, je peux dire : il a suffoqué à l'annonce du handicap d'Henri. Je pense qu'il s'en relève depuis le mariage d'Henri, il y a un ou deux ans. Ça a été… pour le papa d'Henri… Henri l'a beaucoup vécu… C'est pas du tout un manque d'amour, c'est de la peur. On est tétanisé, parce qu'on n'a pas été à l'école : alors l'école des parents, il n'y en a pas, et l'école du handicap il n'y en a pas non plus, alors on est vraiment dans la mouise. Les repères sont très fragiles, et ce sont pas les repères éducatifs qu'on a reçu de nos parents : il faut tout inventer, ce que disait Sophie. Il faut tout inventer et en fait c'est pas facile. Mais euh… elle sourit : on y arrive, il parle correctement, il sourit… tout va bien !

- Moi je voudrais pas… Sophie hésite. Quand je nous entends je me dis c'est terrifiant : tout le monde doit se dire « surtout que je devienne pas parent d'enfant handicapé, pourvu que ça ne m'arrive pas »…

- Bah on vous le souhaite pas, commente Béatrice.

- Ce qui n'est souhaitable à personne. Je voudrais à ce propos-là raconter un petit événement. Evidemment que c'est souhaitable pour personne. Parce que c'est un mal : le handicap, pas la personne. L'autre jour j'ai fait une conférence dans une aumônerie avec des premières ou des terminales, ils étaient plusieurs classes. Et, à la fin de la conférence, y a une jeune fille qui vient me voir, qui est… très belle : blonde, les cheveux longs, les grands yeux bleus. En larmes. Qui me dit : « je me remets pas de cette conférence ». Elle me rassure tout de suite, elle me dit : « Vous inquiétez pas ce sont de bonnes larmes. » Et elle me dit : « j'ai un frère qui est handicapé, et c'est une maladie génétique. Et je ne sais pas si moi je suis porteuse ou pas de cette maladie génétique, parce que ça se développe chez les garçons mais les filles peuvent être porteuses et le transmettre sans le savoir. » Et elle, elle était, 17 ans ou 16 ans je ne sais pas, elle était au stade où elle savait pas encore… Elle savait que y avait la maladie dans sa famille. Elle savait pas si elle était porteuse ou pas. Evidemment elle avait la possibilité de faire les tests pour le savoir, et elle disait « pour l'instant je veux pas faire les tests ». Elle me raconte un peu ce que vivait son frère, la difficulté… Et à un moment, elle se relève, je vois les larmes qui reviennent et elle me dit : « mais moi je pourrais peut-être quand même être maman d'enfant handicapé », elle me dit : « je pourrais le faire ». Mais l'air de dire, j'ai le droit d'être maman, et j'ai le droit de l'être même si mon enfant est handicapé. Et moi j'avais envie d'être à genoux devant elle. C'est-à-dire qu'elle était en train de me dire qu'elle acceptait d'être maman d'enfant handicapé. J'étais… C'était saisissant vous voyez, parce que nous on l'a pas choisi. Je me suis dit, je suis toute petite… Enfin, je ne sais pas, j'ai été saisie parce que cette fille elle incarnait un peu ce besoin d'être maman et puis cette envie de prendre son enfant comme il viendrait. Enfin, je vous le raconte parce que c'est quand même assez incroyable, parce que j'avais jamais reçu un témoignage de ce style. Avec cette réalité, là, de cette maladie génétique qui est peut-être là. Ce qui est pas, et dans ton cas non plus, ce qui est pas notre cas. Le problème de Philippine c'est pas génétique, enfin en tout cas pas pour ce qu'on en sait pour le moment, là où la médecine en est, parce qu'on découvre toujours des nouvelles choses… Voilà pour dire par rapport à la terreur de se dire : « pourvu que ça ne m'arrive

pas à moi ». Alors elle, elle voulait pas que ça lui arrive mais elle accueillait déjà la possibilité.

- Alors moi ce qui me frappe… parce que vous avez quand même respectivement 4 et 5 enfants, et c'était le premier où le deuxième qui s'est trouvé être en situation de handicap. C'est quand même assez impressionnant, parce qu'il y a pas mal de gens : le handicap survient, ils ont un enfant, ce sera lui, et c'est tellement lourd, c'est tellement dur pour eux même à accepter que y en n'a pas d'autre. Alors, c'est quel cheminement qui fait qu'on continue à donner la vie dans ce cadre-là. Moi ça me frappe.

- Ah bah voilà Philippine ! annonce Sophie avec un large sourire.

D'ailleurs tout le monde sourit. Rentrent dans la pièce Philippine et son père, Damien. Philippine, dans son fauteuil. On réaménage très rapidement la pièce. Béatrice, pousse le fauteuil d'Henri pour faire de la place à Philippine. Damien s'installe à côté de Béatrice et de Sophie. Il marque un temps, pince ses lèvres, l'ai de dire : « oups, mais continuez surtout, faites comme si on n'était pas là ». Mais ils sont là, et on a bien de la chance. Je demande :

- Vous pouvez vous présenter ?

- Damien, mon cher et tendre, résume Sophie.

- Je vais peut-être repartir assez vite, désolé de vous déranger.

- Mettez-vous à l'aise ! On a dit qu'on se mettait à nu, donc il faut enlever les… je fais le geste d'enlever les vêtements.

- Ah bah, ça va le faire alors !

L'assemblée rit encore assez franchement. On rit bien ce matin. Peut-être pour ça qu'il fait chaud.

Damien enlève son manteau, se lève, le plie et le pose :

- Non, mais continuez, hein !

- Oui bah merci, je dis, l'air de dire : « on attendait justement une autorisation ».

Nous reprenons la table-ronde, et Béatrice commence :

- Donc moi je suis devenue maman, comme mon mari, papa, avec Henri. Ça s'est même pas posé comme question en dehors du fait que les grossesses étaient extrêmement

compliquées. Mais ça a été plutôt, je dirais, raisonné. Si Henri est au milieu de deux, de trois ou de quatre, eh bien ça dilue en proportion la prise de tête du handicap dans le sens où il y a pas que le handicap dans la famille, je ne suis pas que maman d'enfant handicapé. C'est même pas seulement des frères et sœurs pour nous aider, et l'aider plus tard, même si ce thème de l'avenir est très important. Mais c'est aussi se dire que, si on n'a que un enfant handicapé on ne vit que avec le handicap. Et ça c'est, enfin c'est peut-être très difficile à comprendre, mais, c'est vraiment pas des forces de vie dans ces cas-là. Et on a besoin de la vie, on a besoin de « diluer », dit-elle avec les mains qui s'écartent comme pour de la fumée qui disparaît dans l'air. C'est le mot que je trouve mais il n'est pas forcément adapté. Diluer le handicap dans autre chose et dans une autre vie. Et puis, se pose là aussi le problème de l'avenir. Les grossesses étaient à l'hôpital à chaque fois au bout de trois mois, et donc un quatrième enfant c'était un peu de la folie, je suis allée voir la sainte vierge à Lourdes avant, elle a eu la grâce de m'en donner deux, et tant mieux parce que j'en aurais pas eu un cinquième sinon. Mais c'est vraiment se dire aussi « plus tard après nous ». Donc dans le handicap, le « plus tard après nous », c'est énorme. Ça a guidé ma vie, moi, le « plus tard après nous ». Et donc d'où aussi *Simon de Cyrène* dont on parlera peut-être après. Je sais pas si c'est fort pour toi aussi ? conclut-elle en s'adressant à Sophie, avec une voix toujours très douce.

- Hum. Alors est-ce que nous c'était la raison aussi ? C'est vrai que c'est un acte de folie d'avoir d'autres enfants… C'est aussi des peurs à surmonter. Mais en fait avec Damien, nous on s'était dit que notre famille elle était pas terminée, et que notre projet c'était pas deux enfants. On n'a pas trouvé de raison valable de ne pas continuer notre projet. Même s'il y avait pas eu le handicap, peut-être qu'on aurait eu plus d'enfants. Mais on avait l'impression avec Philippine, que la famille était pas terminée, tout bêtement. Que la famille était pas terminée, et c'est un peu pour ça qu'il y a eu d'autres enfants. Après, 3, 4… Tant que la folie est supérieure à la peur. Et quand la peur devient supérieure à la folie, on s'arrête, dit-elle ponctuée par les rires de l'assistance. Non mais y a un peu un truc comme ça, parce que là j'ai eu Joseph à 34 ans, j'aurais pu en avoir un autre…

- C'est vieux, hein… interrompt Damien, faussement réprobateur.

- Mais en fait, par contre, je suis un peu différente de Béatrice sur cette question de l'avenir, c'est que j'ai un peu ce, sans doute trop, cette idée, que je veux surtout pas que le handicap de Philippine pèse sur les frères, puisque c'est trois frères. Et donc même quelques fois je ne les laisse presque pas assez faire des petites choses pour elle. Ce

truc-là est plus fort pour moi que la peur de l'avenir. La peur qu'eux ne fassent pas leur vie ou qu'ils ne s'autorisent pas… elle hésite. Voilà, je suis dans : « surtout, il faut qu'ils puissent vivre leur vie ».

- Et est-ce que eux… commence Béatrice. Moi j'ai la question de Bertrand (son cadet), qui pourtant vit sa vie, qui a été : « Et maman, est-ce que tu as tout prévu pour plus tard ?». Donc si on ne veut pas leur transmettre, eux l'auront en eux de toute façon.

- Ah oui, oui, c'est vrai, hum.

- C'est qu'y a notre projet de parents en les protégeant au maximum, mais eux ils sont de toute façon frère… du handicap. Et c'est important pour eux et effectivement tu as tout à fait raison en les protégeant au maximum, mais les liens fraternels font qu'ils sont dedans quoi qu'il advienne.

- C'est vrai…

- Là ça me fait penser, parce que quand on a parlé ensemble vous avez dit que vous rendiez grâce que ce soit votre aîné qui ait eu un handicap. Du coup je pose la question Henri : est-ce que tu as eu le sentiment d'apporter quelque chose à tes frères, dans le sens… Enfin, c'est un peu bizarre comme question : comment est-ce que tu te vois en tant qu'aîné ?

- Je sais que oui, pour l'avoir entendu… répond Henri avec un petit rire. Euh pff, et aussi bien sûr, c'est dans les deux sens : moi sans eux, je serais pas grand-chose, mais eux sans moi, peut-être ça aurait été différent. Après, quoi exactement, j'en sais rien. Sûrement, même si ça a toujours été dans la…

Sa voix se perd un peu. Sa gorge se serre à nouveau.

- … Le fait de se tourner vers les autres et de savoir aider et… enfin d'être serviable. Y a au moins ça, après je saurais pas trop dire. Je sais que j'ai sûrement apporté des choses mais je sais pas quoi exactement…

Il se tourne vers sa mère, qui répond :

- Le jour de ton mariage, Bertrand, notre numéro 2, qui a 23, a écrit un petit discours qu'il avait préparé dans l'avion en rentrant des Etats-Unis juste pour la veille du mariage. Il a essayé de transmettre aux gens, et je pense que ce message a été reçu, en quoi sa place de second a été particulière avec un aîné handicapé. Donc il dit : « bah

oui je suis le second, mais n'empêche que j'ai pas joué au foot avec mon grand frère, y a des tas de choses dans lesquelles j'ai fini par le rattraper voire le dépasser : je conduis, il conduit pas », enfin des tas de petites choses comme ça et malgré tout il est mon aîné et en quoi il est mon aîné. Et il a su très bien dire à son frère, du haut de ses 23 ans : « t'es mon aîné, parce que grâce à toi j'ai appris la différence, grâce à toi j'ai appris le service, grâce à toi j'ai appris la vérité de la relation », toutes ces petites choses qui font qu'un homme est tellement devant un autre, malgré ses études, malgré son parcours, et là en fait il a dit : « Bah oui : Henri, t'es mon aîné, t'es devant moi et je cours derrière ». Et là, je crois que t'as la réponse, conclut Béatrice, avec les yeux pétillants.

Henri a écouté, les mains croisées, la tête légèrement inclinée sur la droite, les lunettes dans ses pensées, avec un sourire irrépressible sur les lèvres. Mais il retourne sa tête vers la gauche, en direction de sa mère, qu'il ne peut pas vraiment voir, à moins de se retourner totalement. Elle-même tient son genou entre ses mains, le pied posé sur la roue gauche du fauteuil d'Henri, pendant que Sophie, qui s'apprête à prendre la parole, a le pied posé sur la roue droite du fauteuil. Damien, quant à lui, a aussi les pieds posés sur le fauteuil de Philippine. C'est amusant. Pour le coup, moi je n'ai pas de fauteuil roulant sur lequel poser les pieds. Ils sont amusants, ces pieds posés sur les fauteuils roulant. Ça dure depuis le début de la conférence, et permettez-moi d'annoncer que cela va durer jusqu'à son terme. Je ne saurais expliquer pourquoi mais je trouve cela terriblement poétique et touchant. J'ai comme envie de le partager à l'assistance, qui, elle, ne peut pas s'en rendre compte, de là où elle est. Qu'est-ce que je leur dirais ? Rien, de fait. Il n'y a rien à dire : il faudrait trouver un bon mot, une jolie comparaison, une astucieuse métaphore : « ils prennent appui sur la personne handicapée, comme quoi, la vie dépend de si peu de choses »… Il faut que j'arrête de réfléchir aux « bons mots ». C'est un instant de vérité, le public est déjà embarqué, il n'y a pas à jouer la comédie, il suffit de laisser la grâce diffuser.

- C'est vrai que nos enfants ils sont élevés au milieu de… Enfin, ils reçoivent quelque chose qu'on n'a même pas à leur donner finalement, qui est, du fait de la présence d'une personne fragile près d'eux, eh bien ils ont un regard sur l'existence, un regard… Et qu'on perçoit un petit peu. Alors plus ils grandissent, c'est vrai que c'est quand ils viennent à l'âge adulte. Moi mon aîné il a moins de 18 ans, donc on commence à percevoir une douceur par rapport à eux-mêmes et par rapport aux autres… Une douceur, que j'opposerais à une certaine dureté de quelqu'un qui foncerait dans la

réussite : on sent qu'il y a un certain nombre de valeurs qui se sont inscrites en eux, dont nous on n'est pas responsable, et qui vient de cette réalité familiale vécue, et ça c'est très beau. C'est presque un motif… d'action de grâce voilà et de joie que y ait cette qualité humaine qui mature dans les frères, et sœurs, pour Béatrice, grâce à la personne fragile qui a été près d'eux pendant toute leur enfance.

***

- Ça rejoint la question que je me pose qui est un peu provocante, mais bon on survivra…

- Pas sûr ! répond Béatrice.

- A quoi ça sert le handicap ? Bon ça c'est la question bateau je pense qui fait rêver toutes les écoles de commerce, etc… mais on est dans une société dans laquelle on consomme, etc… on sert à quelque chose, si on est ou bien consommateur, ou bien on produit. Voilà, la personne handicapée elle consomme beaucoup de soins, elle consomme euh…

- Elle coûte très cher… complète Sophie.

- Non, c'est pas vrai, rétorque Henri, pince-sans-rire.

- Tu vas pas me frapper, hein ? je demande à Henri, hilare, au même titre que les intervenants et que la salle.

Sa mère propose, pendant que je fais mine de me protéger le visage avec mes bras :

- Tu veux que je te retourne ?… « A quoi ça sert ?», elle est géniale cette question ; tu sers à rien on est d'accord…

- Je sais pas trop… maugrée l'intéressé.

- A quoi ça sert ? Le handicap en lui-même ne sert à RIEN. Parce que dire qu'il sert, ça veut dire qui faudrait le souhaiter, qu'il faudrait le construire. Enfin, c'est une aberration au sens premier du terme, c'est vraiment, ça ne sert à rien. Si on veut parler sur un plan économique : apprendre à aider la personne handicapée à être plus autonome, bah c'est aider une grande partie de la société, parce que c'est les personnes âgées, c'est les mamans avec les poussettes. Si c'est facile pour une personne

handicapée c'est facile pour un valide, donc ça économise du monde. Donc si on veut parler d'un problème purement technique : oui ça sert. Ça coûte très cher, mais ça sert. Après, y a tout l'aspect plutôt théologique et philosophique, alors là, Sophie sera bien plus brillante que moi, mais forcément, le regard sur la fragilité, c'est le regard sur la différence, donc une référence à l'Église : on fait tous partie d'un seul corps. Le corps, y a la tête, y a les pieds, y a les mains, y a l'estomac, y a tout. Tout est différent, chacun sa fonction. La personne fragile elle est là aussi, pas pour nous rappeler, mais elle nous rappelle notre propre fragilité : c'est le regard sur nous-mêmes toujours. Donc je pense que ça sert à ça si on peut dire que ça sert à quelque chose, mais il faut jamais le souhaiter. Ce qui sert en revanche, c'est ce qu'on en fait. C'est accueillir, accepter, c'est accepter au quotidien, accepter à chaque étape de la vie : et qu'est-ce qu'on en fait de ça ? Et ça, ça sert. Ça, ça sert parce que ça peut être, même si on s'en rend pas compte, témoignage pour d'autres, témoignage pour nos enfants, pour nos conjoints, pour les gens qui nous voient vivre, pour les gens qui nous voient dans la galère, c'est donner peut-être parfois un sens à leur vie, quand ils voient qu'ils peuvent nous aider, et on n'y arrive pas tous seuls, faut pas se faire d'illusions. L'environnement est très important. Donc : ça sert absolument à rien, mais ce qu'on en fait peut servir.

Après un temps de silence, Sophie prend la parole, prenant le temps de dire chaque mot :

- Je ne sais pas : si on imaginait un monde, où il n'y avait pas de fragilités… où il n'y avait pas… de personnes handicapées, pas de personnes âgées… Faudrait aussi qu'on ait direct 3 ou 6 ans…

Philippine, à ce moment-là, produit un son, comme un doux gémissement. Evidemment, je ne peux pas m'empêcher de l'interpréter comme une désapprobation du monde décrit par sa mère, quoique ça n'ait probablement aucun rapport.

-… Un monde, où tout le monde pourrait foncer. Déjà ce serait un monde où tout irait encore plus vite et déjà on sait que notre monde va très très vite. Ce serait un monde qui irait à une vitesse qui est peut-être… peut-être pas vivable, peut-être pas supportable pour un être humain. C'est un jeune qui m'a fait cette réflexion l'autre jour que, en regardant un film que quelqu'un de notre famille a fait sur Philippine, disant : « mais le rythme de vie, il est d'une lenteur ! Ce film est lent. » Alors c'est sûr, c'est pas James Bond, c'est pas les effets spéciaux et tout ! Mais je pense que y a un truc essentiel là-dedans. C'est que je pense que la fragilité nous force à ralentir et qu'on a

absolument besoin de ralentir pour pas crever la bouche ouverte : complètement cramé par… par l'avancée, vous voyez, de… pas simplement de produire, mais de donner enfin voilà, de développer toutes ses potentialités etc… Quand elles sont nombreuses… forcément des étudiants en grandes écoles savent ça : quand on a énormément de potentialités, on sent qu'on va pouvoir donner quelque chose d'assez conséquent autour de nous. Sauf que, s'il y a que ça, je suis pas sûre que ça explose pas le système. Il me semble que, même quelqu'un qui a des grosses grosses potentialités a une fragilité et un besoin d'un certain rythme, qui n'est pas un rythme accéléré. On a absolument besoin de s'arrêter, on a absolument besoin de… Je vois avec Philippine, on est assez limité dans les déplacements : on peut pas voyager. Aujourd'hui, vous partez dans tous les bouts du monde tout le temps. Et si vous avez des beaux métiers vous allez, vous savez que vous allez aux quatre coins de la planète… Ce qui est très étonnant quand on lit les gens qui bougent beaucoup, qui sont là en train de gérer du jetlag, du choc multiculturel, du machin… Avec Philippine, on n'a pas de choc multiculturel, on n'a pas de jetlag…

- On a tout, à la maison… intervient Damien.

- Nan mais, pour dire qu'il y a une lenteur qui est profondément humaine, et humanisante. Je suis sûre qu'il y a une loi humaine là-dedans, que de ralentir et de pas aller trop vite, c'est la condition *sine qua non* de la survie, qu'on peut pas vivre à 100 à l'heure : c'est pas possible. D'où le choc énorme des filles qui font des grandes écoles quand elles se retrouvent avec des petits… Vous voyez : le choc ! On est dans : « on va produire, on va nanana », et tout d'un coup : pof ! on se retrouve bloquée par un petit qui a des besoins très basiques et avec lequel on peut pas déployer beaucoup de choses, donc c'est extrêmement choquant ! Ce choc qu'on vit avec un tout petit, qui est juste sur quelques années, avec le handicap ça se prolonge un peu plus, mais du coup, voilà y a une qualité de prise en charge de soi-même et de ses besoins, où on reconnaît davantage qu'on n'a pas simplement besoin de turbiner à 100 à l'heure mais qu'on a aussi besoin de… de choses posées, de choses… d'intimité familiale.

Je reprends la parole :

- Quand je pense à « l'utilité du handicap », je pensais évidement aussi à *Simon de Cyrène*, et quand on a parlé au téléphone avec Béatrice, elle me parle de l'association, du fondateur de *Simon de Cyrène*, alors… bien évidement je pense *Simon de Cyrène*, je me dis tiens, peut-être y aurait un intervenant qui pourrait venir à la communauté

chrétienne de polytechnique, je me dis c'est super, on pourrait faire de la pub… Et d'habitude, c'est nous qu'on vient chercher, euh, enfin on essaye d'acheter des étudiants en grande école pour les faire venir. « Mais là par contre, je te préviens y a beaucoup de gens qui veulent venir à *Simon de Cyrène*, beaucoup de « valides » qui veulent aller à *Simon de Cyrène* ». Alors je me dis, c'est quand même incroyable : là les ouvriers sont hyper nombreux, et la moisson bah elle est… abondante aussi je pense mais…

- *Simon de Cyrène* ça répond à l'un des, l'une des angoisses majeures des parents, en tout cas la mienne qui est la solitude de la personne handicapée. On voit la solitude de la personne âgée, bah c'est un peu pareil, ils se déplacent pas facilement, les codes sont pas forcément les mêmes. Et cette solitude elle est très pesante pour des familles puisque voir son enfant seul, y a rien de pire. Bon Henri est marié, donc ça a réglé le problème, mais ça n'empêche que c'est une grosse difficulté. Donc cette association qui a été créée sur Angers en 2009, qui était à Paris avant, a plusieurs antennes : y a un groupe de compagnons qui se réunit une fois par mois, ça c'est Henri qui vous en parlera. Y a les habitats partagés, c'est un peu sur le système de l'Arche, je sais pas si vous connaissez : c'est-à-dire des personnes valides et handicapées qui vivent en communauté ensemble et qui avancent ensemble. Donc y a les services civiques, y a des bénévoles, y a tout un groupe. Donc l'habitat partagé y en a un qui a ouvert juste à côté d'ici y a presque un an. Et puis il y a le groupe d'entraide mutuelle qui est un groupe d'activités : y en a tous les jours, et il y a en particulier des repas partagés où viennent des étudiants de médecine et autres… je dis médecine parce qu'ils sont pas trop loin, des arts et métiers, qui viennent et normalement, on s'arrête à 30 pour des raisons de sécurité, et à 40 on s'arrête parce que ça peut plus rentrer, et qu'il y a un boucan d'enfer là-dedans… Mais n'empêche que tous les mercredis, tous les vendredis, on refuse du monde, parce que y a une telle vérité de relation dans cet endroit-là que… ben en fait ça attire. Ça attire : on arrive… Je vous avouerais vraiment, en toute humilité que c'est mon lieu de ressourcement : j'arrive comme je suis : avec mes galères, avec mes joies, avec mes peines, exactement en vérité. Et tous ceux qui vont à Simon de Cyrène, alors Henri dira ce qu'il en pense lui, mais tous ceux qui viennent à ces repas et à ces activités, ils viennent parce qu'ils sont vrais, ils sont eux-mêmes : alors, il y en a une qui a mal au dos, y en a une qui doit voir le médecin, y en a un… y a les pauses clopes… Enfin, chacun est absolument comme il est, et Simon de Cyrène c'est ça, c'est vraiment ce repère de joie, mais aussi parfois de pleurs, mais ce repère de joie pour vivre. Et ça

rentre pour la personne en situation de handicap, pour parler d'un ami d'Henri qui s'appelle Charles qui a une myopathie de Duchenne très avancée : il dit : « moi tous les gens qui s'occupent de moi », donc lui il a du personnel 24 heures sur 24 jour et nuit, parce qu'il peut rien faire… Rien faire, physiquement : il faut l'habiller, lui donner à manger, tout, tout, tout, tout. Et il dit : « à Simon de Cyrène, ce sont les seules personnes que je rencontre gratuitement » : ce lien gratuit, et ça pour lui c'est capital.

Depuis quelques minutes déjà, Philippine est un peu agitée. Elle gémit doucement, lance des petits cris, comme des plaintes. Parfois la plainte reste bloquée dans sa gorge, comme un hoquet réprimé : on dirait qu'elle est sur le point de s'étouffer. Elle a la main droite le long de son fauteuil, tandis que son avant-bras gauche est dressé, avec la main inclinée et raide. Elle semble chercher l'air avec sa bouche sur le côté. Son père lui tapote doucement les épaules, puis se penche et colle délicatement son menton contre son front, en caressant doucement ses cheveux bruns qui tombent contre son cou. Parfois, Philippine met sa main dans sa bouche, comme l'on mettrait sa main sur son menton pour réfléchir. Il y a dans son attitude quelque chose de tendre et de caricatural.

Sa mère prend la parole, à mi-voix :

- Moi, c'est un truc que je veux pour l'avenir de Philippine, c'est qu'elle soit pas uniquement avec des soignants, avec des gens qui sont là, pas uniquement pour la soigner, juste pour être avec elle. Ça, on a… C'est vrai que c'est… c'est indispensable…

- Est-ce que Henri, tu veux nous en dire deux mots aussi ? Parce que c'est quand même… ma voix se perd.

- Bah, pour moi, c'est… c'est comme une deuxième famille. C'est, voilà, on partage des joies, des peines : « Tiens, ça va pas, qu'est-ce qui y a ? »… Hum, et c'est vrai que c'est… c'est fatiguant de… d'être toujours avec des gens qui sont, ben, payés pour vous aider et y a pas de relation gratuite, de liens amicaux et fraternels en dehors du, voilà… C'est important, ouais, d'avoir des relations gratuites et de pas être tout le temps avec des gens qui sont payés pour vous faire ci… Même moi, qui ai pas de personnel toute la journée parce que j'en ai pas besoin : avec Marie, mon épouse, qui est en situation de handicap, on a des passages d'auxiliaires dans la journée… Enfin oui, c'est important, d'être avec des gens gratuitement.

***

C’est le moment que j’avais choisi pour commencer à parler directement foi et théologie :

- Alors j’en profite, parce que ce matin, on est entre bons chrétiens… enfin je sais pas vous, mais moi oui. Alors, on est entre bons chrétiens…

- C’est quoi un bon chrétien ? demande Béatrice.

Et Damien de répondre, complice :

- Ben il l’a dit, c’est comme lui, un bon chrétien !

Au milieu des rires de l’assistance se joue toute une petite comédie avec les intervenants. Damien me fait signe de continuer, je fais semblant d’être gêné, Béatrice interrompt :

- Et alors, ça donne quoi ?

Je m’approche de mon écran d’ordinateur en disant :

- Alors, le bon chrétien… alors, le bon chrétien… il lit sa bible, alors du coup il a des supers extraits. Il lit par exemple : Luc chapitre 18, versets 9 à 14.

Je joins les mains en attitude de prière pour l’occasion :

- « Ô Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont rapaces injustes, adultères, ou encore comme ce collecteur de taxes : je donne la dîme de tous mes revenus. » Voilà, bon… ça par exemple, c’est un bon chrétien. Le bon chrétien, il lit aussi : Jean 9 : « En passant, il vit un homme aveugle de naissance. Ses disciples lui demandèrent : Rabbi, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu’il soit né aveugle ? Jésus répondit… »

Béatrice coupe court en levant la main :

- C’est moi… je suis pas une bonne chrétienne.

- Voilà, c’est un peu tous ces récits miraculeux, qui peuvent être assez difficiles à lire, parce que bon…

- Dis, dis, ce que dit Jésus quand même, demande Sophie.

- Oui, enfin bon, Jésus euuuh… je réponds faussement désinvolte.

- Dis, parce qu'il dit, « ce n'est pas lui ou ses parents… »

- Ah ?! fais-je, étonné.

- Nan, mais nan, il l'a pas lu, c'est un bon chrétien, dit Béatrice avec le sourire.

- Si, si, si, moi je veux qu'il le lise.

- « Jésus répondit : Ce n'est pas que lui ou ses parents aient péché ; c'est pour que les œuvres de Dieu se manifestent en lui. Tant qu'il fait jour, il faut que nous accomplissions les œuvres de celui qui m'a envoyé ; la nuit vient où personne ne peut faire aucune œuvre. Pendant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. »

- Comme quoi on fait dire ce qu'on veut, hein ? remarque Béatrice, provocante.

- « Pour que les œuvres de Dieu sa manifestent en lui », c'est quand même énorme cette parole de Jésus : c'est pour NOUS ! dit Sophie avec enthousiasme. Tu te rends compte ?

Je me penche vers Béatrice :

- Vous avez commencé à dire quelque chose…

- J'ai commencé par dire que je suis pas une bonne chrétienne, parce que moi, cette espèce de parole là, la première…

- Faut lire la suite aussi !

C'est le père Antoine de la Fayolle, avec sa grosse voix, qui vient de prendre la parole.

- Oui, tout le texte après… commence Sophie.

Je continue avec un sourire désabusé en laissant mon bras tomber :

- Mais après, on finirait par comprendre, c'est quand même pas le but !

Béatrice reprend :

- Forcément, ça interpelle, elle disait : « Je te rends grâce » ? Non, on peut pas… Enfin, y a des gens pour qui être chrétien… Alors moi, c'est pas du tout… C'est sûrement très bien, mais moi c'est pas du tout mon trip : c'est « mon Dieu, mon Dieu donnez-moi la souffrance ». Si elle se présente, on essaye de porter son sac à dos et d'avancer, mais je

l'ai jamais demandée. Je pense qu'on a tous son lot, à un moment ou à un autre, c'est pas la peine de la demander ça viendra bien un jour. Il y a le deuil, la séparation, il y a… j'en sais rien, il y a plein de choses, à commencer par le handicap. Je sais pas ce qui nous pendra derrière. Mais en tout cas on peut pas la demander, enfin moi, ça me révolte. Par contre, se dire que dans la souffrance le Christ nous rejoint, et que, sans qu'on s'en rende compte par moment, en tout cas moi c'est mon cas. Quand je me retourne je dis : « tiens, il était là, ah bah tiens il était là… pourtant, qu'est-ce que j'étais dans la mouise à ce moment-là ». Bah oui, c'est pas « donnez-moi la souffrance », c'est « donnez-moi de traverser la souffrance ». En tout cas, c'est ma foi aujourd'hui.

- Moi quand j'avais 20 ans, je me disais : il faudrait que j'arrive à passer entre les gouttes, c'est-à-dire… Mais on est tous un peu comme ça, hein ? C'est-à-dire il faudrait que dans la vie, j'arrive à peu près à éviter les grosses tuiles qui peuvent me tomber sur les coins de la figure, et on avance souvent comme ça, et ça m'a suivi cette mentalité un peu et même encore parfois je me surprends à avoir cette mentalité-là… Quand il arrive une épreuve à quelqu'un, récemment, j'ai une amie qui a perdu son mari accidentellement. Je me suis dit : oulala, pourvu que ça m'arrive pas à moi… C'est… enfin… on n'a pas envie de souffrir, évidemment, mais je sais pas s'il y a beaucoup de gens qui demandent la souffrance, là ? demande Sophie à Béatrice.

- Beh y en a…

Je complète, pour expliquer le fond de mon idée :

- En général, c'est pas pour soi qu'on la souhaite, mais c'est plutôt pour justifier la souffrance chez les autres. « Oh, c'est vraiment très bien Seigneur que machin soit dans la galère, parce que tu vois il va pouvoir lui arriver plein de choses bien, et il va pouvoir sortir grandi de cette épreuve… ».

Bon, vu le léger blanc, qui s'ensuit, mes idées saugrenues n'ont pas l'air de faire mouche chez mes vis-à-vis, et j'en profite pour enchaîner :

- Et Dieu, on lui en veut ? La révolte, on se révolte ? Peut-être Henri, si tu veux commencer…

- C'est, nan mais c'est arrivé oui, mais… Après maintenant, c'est rare… mais ça arrive.

- La dernière grosse révolte, t'avais 10 ans, commence sa mère.

- Ah, je m'en souviens plus.

- Moi je m'en souviens.

- L'âge exact, je sais pas…

- Je m'en souviens, j'attendais les jumelles, et tu tapais, tu tapais, tu voulais pas mettre ton corset. C'était robot-cop : y a un moment, il avait le corset les attelles, enfin c'était robot-cop ! Et il tapait, il tapait, il dit : « mais non, je veux pas le mettre et de toute façon je sais très bien que je serai toujours handicapé ! Pas la peine de me dire le contraire ! »… Alors je lui dis, « je te dirai pas le contraire, ça c'est sûr ! Là, t'as coché la case, jusqu'à la fin de tes jours…».

- C'est dommage ! rétorque Henri avec son sourire malicieux.

- « Mais par contre, ta vie c'est un livre. Tout petit, j'ai écrit les pages pour toi, parce que t'étais tout petit, puis petit à petit, t'as commencé à dire oui, non : j'ai écrit ce que tu me disais d'écrire. Maintenant… Maintenant t'as 10 ans donc tu choisis… Et ce livre il est ouvert, et la page blanche : moi je tiens le crayon et tu vas me dicter. Tu peux ne pas mettre ton corset, tu peux ne pas mettre tes attelles, c'est toi qui assumeras. Bien sûr, pour quelques années ce sera encore un peu moi, mais après c'est toi qui assumeras. » Donc à 10 ans, ça a été ta dernière crise de révolte. Je crois plus ou moins inconsciemment tu as décidé, de voilà, « ce que je ferai de ma vie ».

Henri, a maintenu la tête baissée pendant que sa mère parlait, un sourire énigmatique aux lèvres, comme replongé dans son chemin, et dans ce lien qui l'unit avec sa mère. Lorsque celle-ci termine, il fait bien un peu le pitre, par devoir, mais c'est surtout pour nous mettre à l'aise, nous tous, avec toutes ces choses tellement intimes et universelles qui sont prononcées sur lui ce matin.

Sophie prend la parole :

- Wouah, tu m'épates Henri, t'as bien meilleur caractère que moi, parce que moi j'ai eu des révoltes de plus de plusieurs années… Cette question de la révolte… Et pourtant au début je m'étais dit « je vais pas me révolter, c'est une perte de temps ». Pendant quelques années j'avais le… Mais moi je porte pas le handicap dans mon corps. Donc je pense que ceux qui le portent dans leur corps sont en avance. Il faut moins de trois mois. Mais comme nous on est juste témoin, c'est peut-être plus long, je ne sais pas. Donc moi j'avais cette idée au début, jusqu'à ce que Philippine ait dans les 5, 7 ans par là, je sais pas exactement : c'est progressif ce genre de choses. Jusque-là je disais Dieu

est bon, c'est pas lui qui a fait ça… donc voilà, pas besoin de s'énerver. Hum, sauf que Dieu il a pas fait ça, mais c'est là, et il l'a pas empêché ! Et donc, là…

- Ça coince, Béatrice complète.

- Ça coince un peu plus voilà… Et alors moi j'ai été… Enfin, je suis rentré dans la colère à un moment. Je préférais dire que c'était de la colère, et non pas de la révolte. Je m'appuyais sur… Parce que je voulais pas lâcher Dieu, ça me faisait très peur : je voulais pas perdre la foi. Et je me disais : les gens qui se révoltent, y en a beaucoup qui envoient balader la foi, et moi si y avait un truc qui était certain, c'était que je voulais surtout pas perdre Dieu… Mais je voulais quand même m'autoriser à me mettre en colère après lui, alors je m'accrochais à Job. Je me souviens d'un Jeudi Saint, où j'avais… la veillée du Jeudi Saint, j'avais lu Job. Et alors à un moment y a les copains de Job qui lui font la morale en lui disant : « tu blasphèmes »… nianiania…

Et d'expliquer que Job est dans son droit de se mettre en colère, en dépit des phrases hypocrites, pleines de morale prémâchée que lui servent ses amis. Elle, ne pas se mettre en colère ? Ç'aurait été trahir Philippine. Ç'aurait été accepter qu'elle soit atteinte par un mal inouï, sans que ça ne pose de problème à qui que ce soit. C'était à elle de défendre Philippine, elle qui ne pouvait pas le faire. Et dans sa voix, on peut sentir toute l'humanité dont elle parlait plus tôt. La sincérité, aussi.

Tout le monde se recueille dans l'assistance. Ce n'est pas qu'on retienne son souffle. Ce n'est pas qu'on soit tendu. Ce recueillement de l'assistance, c'est un silence attentif et accueillant. C'est une manière de collecter son esprit pour mieux accepter le cadeau que celui qui prend la parole nous fait. Quelque part, partager, c'est se mettre sous le jugement de ceux qui écoutent. En écoutant, bienveillants et accueillants, ce que ces personnes nous disent, ce sont nos fragilités que nous avons choisi de regarder bien droit dans les yeux. Pas les pauvretés évidentes, indéniables et omniprésentes du handicap, mais notre pauvreté intérieure, bien terrée au fond d'un corps apparemment en bonne santé. Alors comment ne pas aimer ces intervenants qui ont accepté de venir nous montrer leur beauté réelle : pas celle qui nous ferait croire que ce sont des super-parents toujours au sommet de leur forme, celle qui les présente en chemin aux côtés du Christ.

- Mais plus que la colère, c'était surtout… J'avais cette tristesse… Même si tout l'extérieur continuait d'être comme avant, je continuais de faire tout ce qu'il y avait à

faire. J'étais pas… Vraiment, une tristesse, vous voyez, qui vous ronge. Une tristesse profonde. Ce que je retiens de cet état, c'est plus la tristesse que la colère. Sauf que vous savez pas comment il faut faire pour en sortir, y a pas de mode d'emploi. Et donc, j'ai beaucoup prié, j'ai beaucoup demandé, au Seigneur, j'ai fait différentes démarches, etc… Je pense que c'est la sainte Vierge qui m'en a sorti, parce que j'ai l'impression que c'est quand j'ai fait des démarches auprès d'elle que j'ai été délivrée, notamment à Pellevoisin je me souviens. J'y suis allée… Pellevoisin, je sais pas si vous connaissez ce tout petit sanctuaire ? Et ce que dit la sainte Vierge à la voyante, c'est : « tu as perdu ton calme, et c'est pas bien ». La sainte Vierge qui dit à la voyante : « je suis pas venue pendant… j'ai raté un certain nombre d'apparitions, je suis pas venue parce que t'as perdu ton calme » et là moi ça m'a… Je me suis dit ok, si tu perds ton calme peut-être que Dieu prend un peu de distance, la sainte Vierge aussi et tout, c'est peut-être que tu vas pas très bien. Du coup, ça m'a… ça m'a fait l'impression d'une claque : la sainte Vierge qui dit : « tchak tchak », fait-elle en mimant la gifle avec sa main. « Tu vas retrouver ton calme un peu ? ». Non, non, c'était très doux en fait. Et, pour dire que les lieux d'apparition c'est un peu tonique en fait, c'est pas du genre : je te caresse dans le sens du poil et tout… Et bref, c'est marrant parce que c'est à ce moment-là que je… Je suis allée à Pellevoisin fin août, mais y avait eu d'autres démarches spirituelles avant, je pense que chacune a mis une petite couche. Et pendant tout le mois de septembre qui a suivi de jours en jours, comme la marée qui monte : la tristesse qui refluait et la joie qui revenait… Heeen (elle soupire), le soulagement… Et, je m'explique pas ce que le Seigneur a fait. Je m'explique pas pourquoi… voilà. Ce que je peux dire, c'est que le problème de la révolte ou de la colère, c'est pas tant la révolte ou la colère, c'est la tristesse qui est avec. C'est qu'au bout d'un moment, on perd sa joie, et c'est beaucoup plus insupportable de perdre sa joie que de perdre son calme. Perdre… je sais pas. La colère est moins gênante que la tristesse. La tristesse c'est insupportable. Et… voilà, tout ça pour parler de révolte et de colère… finit-elle en se tournant vers moi, interrogative.

- Moi j'ai envie de dire que la révolte et la colère, ce sont des moteurs, reprend Béatrice. Ça nous force à aller de l'avant. Mais le handicap je trouve que c'est un concentré des vies absolument classiques, parce que les deuils on les fait tous. On fait le deuil d'avoir 20 ans quand on en a 30, le deuil d'en avoir voilà… on fait ces deuils-là. Et on a des rides, on se fatigue plus vite, on fait le deuil de son conjoint s'il décède, on fait le deuil de ses parents, on fait le deuil d'un enfant malheureusement, alors ça c'est le plus

insupportable. C'est… Tous ces petits deuils-là, ils font la vie. Et le handicap il vous fait une espèce de concentré de tout ce que tout le monde vit. Alors évidemment on s'en prend un peu plein la tête, en plus court, en… Mais en fait, voilà, c'est les chemins de la vie et de l'éducation, c'est l'apprentissage de l'autonomie à nos enfants pour qu'ils se cassent… Voilà, merci, c'est sympa… Après ils appellent une fois par mois parce qu'ils ont besoin de quelque chose. Enfin voilà, c'est ça, c'est vraiment le concentré de… accompagner un enfant handicapé vers l'autonomie, c'est complètement surréaliste. C'est un enfant que vous couvez, que vous surprotégez, qui est fragile, à qui vous donnez mille fois plus qu'à un autre, il faut le faire sortir de votre ventre pour qu'il prenne son autonomie. Donc là il y a une espèce de mouvement, en tout cas en ce qui concerne Henri… Une espèce de mouvement qui est un peu surréaliste, je suis très lucide, donc c'est aussi un deuil à faire. En fait on a une vie de deuils qui est à faire, mais comme tout un chacun, chacun à son niveau, c'est juste peut-être un petit peu plus… un petit peu plus caricatural je dirais… Mais, les colères et révoltes sont des moteurs, puis quand on s'arrête d'être dans la colère, on tombe dans la tristesse, parce qu'on regarde, et puis y a ce deuil à faire et quand on le surmonte… Bah la vie est belle en fait !

Sophie prend la parole :

- C'est comme dans Batman, vous savez ? Batman, de Christopher Nolan, vous l'avez vu ce film ? Trop bien, où il explique à un moment, parce qu'il a quand même une enfance un peu compliquée, une grosse culpabilité que ses enfants soient morts à cause de lui, etc… Et, et donc une énorme tristesse, tout ça à cause d'une peur au début : il a peur des chauves-souris, voilà ! Et une colère qui… c'est quand il va dans son pays lointain, là, je sais plus si c'est… enfin en Asie.

- Faire sa formation, dis-je pour l'aider.

- Faire sa formation… Le gars lui dit… Son formateur lui dit… qui en plus est très très méchant en fait ! Lui dit…

Je minaude à voix basse :

- Nan, mais c'est beaucoup plus compliqué…

- Oui, voilà ! Lui dit, il lui dit… Moi ça m'a aidé… Batman m'a aidée pour Philippine, il dit à un moment : « t'es très très en colère », parce qu'il se bat avec rage et tout : « t'es

très très en colère, parce que t'es très très triste ». Et souvent, on met une couche de colère, simplement parce qu'on a une couche de tristesse en dessous. Et que la colère, comme c'est plus facile à gérer, elle nous sert à masquer l'océan de tristesse qu'on a au fond et sur lequel on n'a pas prise : on sait pas qu'on peut siphonner toutes ces larmes ou cette douleur. Et du coup… Voilà : Batman c'est bien !

- D'accord… Du coup, puisqu'on commence à partir dans Batman, etc… peut-être qu'on va bientôt passer aux questions de l'assistance ! je rebondis, impertinent.

- Oui voilà ! concède Sophie avec un généreux sourire.

- Moi j'ai quand même une… une dernière question, et plus particulièrement à vous, puisque… on a parlé avec toi, Henri, de ce que t'avais… le sens, un peu, de ta vie, de ce que tu voulais faire, etc… de ta vocation… et : pour Philippine ? Philippine, c'est quoi son ?… Parce que… Dieu dit : « tu n'étais pas une erreur » et donc chaque être est profondément aimé, enfin en tout cas c'est ce que moi je… c'est ce qu'on m'a dit théoriquement, même si j'en ai pas forcément conscience intimement, j'essaye d'y croire… Qu'est-ce que vous en pensez ? Malheureusement, elle peut pas répondre, mais…

- Oui, parce qu'en fait c'est elle qui devrait répondre. Nous on a juste des petits signes extérieurs de sa vocation, c'est pas moi qui peux dire, « ta vocation c'est ça ! ». Y a aucun de nos parents qui peut dire… On sait bien que c'est pas les parents qui disent… quelle est la vocation d'une personne, c'est elle qui sait. Au fond, c'est entre elle et Dieu. Donc… Philippine, elle est appelée par Dieu à quelque chose : nous on a juste des petits signes en tant que parents et comme les gens autour… On constate qu'il y a une fécondité : il y a des choses qui se passent… y a des… y a un impact de cette vie : on se rend bien compte que le fait que Philippine soit présente, ou Henri, enfin… Chaque personne provoque quelque chose autour d'elle, a un rayonnement. On est tous des… des atomes en fusion. On est radioactifs, on a tous une espèce de radioactivité autour de soi, qui provoque dans notre entourage quelque chose, on espère, de bon. Et les personnes handicapées elles ont cette même faculté que chacun de nous de… voilà d'irradier quelque chose autour d'elles… Donc on peut constater… constater l'irradiation de Philippine. Juste voir les… On en est soi-même impacté : nous on est impactés depuis sa naissance par ce qu'elle provoque comme tout autre enfant provoque quelque chose en nous. Ce que je peux dire, c'est qu'elle est autant radioactive que n'importe lequel de nos enfants, donc je me dis elle aussi, elle a… elle a sa mission.

Et simplement son impact sur le monde il est… il passe pas par une action extérieure, c'est sûr elle peut rien « faire », mais n'empêche que sa personnalité provoque des choses autour d'elle et euh…

Philippine pousse à ce moment précis une exclamation étouffée.

- Oui, elle est d'accord… Et donc en fait… Je pourrais vous parler un peu de ce que je perçois de sa personnalité mais… quoique c'est un peu énorme de dire ça… Mais, je vois bien… Elle a quand même un pouvoir particulier, c'est-à-dire quand je vois toutes les personnes que j'ai rencontrées autour de moi, y a peu de personnes qui sont capables de provoquer des gros changements en moi… Bah mon mari, quand même, si ! En gros, on a son caractère et on change pas : on a sa personnalité, et on change pas beaucoup… Faut savoir ça quand on va se marier, on change pas beaucoup !

Elle fait une légère pause, le temps d'un sourire.

- On change pas beaucoup, et Philippine fait partie, avec Damien, des personnes qui ont réussi à changer des choses en moi. Donc ça c'est un pouvoir singulier que… que tout le monde n'a pas… Donc… Mais vous voyez c'est des mots très pauvres pour essayer de rendre compte de ce qu'est une personne. Le fait que quelqu'un soit là ça change quelque chose. Que s'il était pas là, si elle était pas là, le monde aurait pas exactement la même… la même saveur. Et ça, ça se dit pas en équations.

Elle laisse une grande pause, regarde tour à tour Béatrice et Damien, avant de se retourner vers moi.

- Et donc, son nom… Y a un truc comme ça dans la Bible « bon chrétien » là ? Dans l'Apocalypse, on dit que y a un nom qui est inscrit dans le livre que notre nom il est inscrit quelque part dans le cœur de Dieu.

Au moment de dire cette dernière parole, elle montre les trois doigts de la main droite, symbolisant parfaitement la Trinité.

- Donc Philippine elle a un nom… elle a un nom, le nom de sa vocation qui est inscrit dans le cœur de Dieu, il a voulu faire quelque chose avec elle en la créant. Un truc un peu incroyable, un peu bizarre, mais un truc quand même… je pense… un truc énorme sur le plan de l'éternité.

***

Je reprends la main :

- Je pense que si jamais vous avez des questions, des interrogations sur n'importe quel sujet, puisque maintenant qu'on est tous à nus, vous pouvez y aller : sentez-vous libres.

Un garçon se lance, à voix très basse :

- Moi je voulais savoir, est-ce que… Est-ce qu'elle ressent le toucher…

- Ah oui, bah justement on parlait de… aujourd'hui que notre défi c'était de rentrer en communication avec elle. Justement, le toucher ça marche ! La vue et l'ouïe sont altérées mais le goût… elle est très très gourmande ! C'est pour ça que mon mari est devenu très bon en cuisine… Donc le goût, l'odorat…

Pour bien illustrer le propos de sa femme, Damien a chatouillé Philippine, qui affiche un large sourire. Elle fait alors un bruit sourd avec ses lèvres.

- Et ça, c'est son truc de n'importe quoi, commente Sophie. L'odorat et le toucher, et du coup ça nous a appris à vraiment prendre en compte le corps et le toucher d'une manière qu'on savait pas faire aussi bien avant.

Sophie s'arrête, cherche le regard de son mari, interrogative. Celui-ci fait un geste interrogateur, ne sachant pas bien si l'on attend aussi une réponse de sa part. Une autre question est posée, rompant l'incertitude :

- J'ai une question peut-être un peu indiscrète. Est-ce que vous en aviez parlé avant, de si un jour… Qu'est-ce qu'on fait si on a un enfant handicapé ?… Ou est-ce que vous êtes tombés sur le fait…

- Vous en aviez parlé, vous ? demande Sophie à Béatrice.

- Hum… Non, on n'en avait pas parlé. Je crois pas… En fait j'en ai pas le souvenir. Mais c'était une évidence de garder cet enfant. Cette question s'est souvent… on me l'a souvent posée en direct : « Ah, mais t'as pas pu le faire passer ? », c'est la grande expression délicate. Bah non, je n'ai pas pu, puisque… il est passé, c'est arrivé à ce moment-là… Mais du coup ça me donnait toute la liberté de dire… la situation ne s'est pas présentée pour Henri, parce qu'on essaye de nous faire croire dans notre société qu'il y aura plus d'enfants handicapés puisqu'on peut avorter : donc c'est clair, net, c'est précis. Voilà, c'est détecté, on élimine le problème. Sauf que c'est une grave erreur

puisqu'y a tous les accidents… Donc y en aura toujours des personnes handicapées, donc ça sert à rien de se… d'être bercé d'illusions qu'il n'y en aura pas… Et Dieu merci y en aura toujours pour nous bousculer. S'est posé la question pour mes jumelles, puisque j'ai été hospitalisée et j'avais déjà un enfant handicapé, « elles vont arriver à 5 mois et demi, donc c'est pas possible, on peut pas rester comme ça, c'est un vrai problème »… Avant d'être hospitalisée, c'était : « on fait une amniocentèse, parce que c'est pas possible, vous avez déjà un enfant handicapé, vous risquez d'en avoir un deuxième », et j'ai refusé. Là pour le coup la question a été posée. Et j'ai refusé parce que…

- Et ton mari, il disait quoi ? demande Sophie.

- Pareil ! J'ai même envisagé d'adopter un enfant handicapé… Mais alors là mon mari, il a dit : « non mais ça va pas, t'es pas bien toi… »

Henri approuve du chef, désigne sa mère du pouce, avec le poing fermé, et nous dit sur le ton de la confidence :

- Ça va pas très bien, hein…

Il lui tapote la jambe affectueusement, pendant que tous les intervenants et le public explosent de rire :

- C'est pas grave ! la rassure Henri. Ça va passer…

-… C'est pour dire que bon, je m'en suis à peu près dépatouillée, donc… pourquoi pas finalement faire le… donner mon expérience, essaye de se justifier Béatrice, qui est interrompue par son propre rire. En fait c'était pas une bonne idée je pense… Mais tout ça pour dire que, avant, je ne sais pas. Je ne peux pas dire si on en avait parlé parce que pour moi c'était une évidence de l'accueillir. Peut-être que oui, peut-être que non. Je ne serais pas capable, par contre après le problème s'est posé et là… il s'est posé à deux, et c'était une évidence de pas faire d'amniocentèse qui risquait de mettre la vie des deux bébés en jeu… Donc voilà, conclut-elle en se tournant vers Sophie. En tout cas, en ce qui me concerne. Toi c'est encore autre chose.

- Mais nous on n'en avait pas parlé avant, mais…

- C'était une réalité qui était pas proche de nous… voilà, avoue simplement Damien. Après, si vous êtes amenés à vous marier, ce que j'espère pour vous, et vous avez vécu cette réalité dans votre famille proche ou moins proche, vous allez…

- En parler, complète Sophie.

- Enfin automatiquement on en parle je pense. Nous au début, on n'en avait pas…

- On n'avait pas de réalité très proche. On n'en a pas parlé, mais pas par refus d'en parler, par juste… On n'a pas eu l'idée. Non, et puis maintenant… Après, on a fait de la préparation au mariage, je trouve ça assez artificiel…

Je saute sur l'occasion pour lancer des œillades moqueuses aux deux prêtres de l'assistance, avec un petit geste accusateur de la main, et le sourire adéquat sur le visage.

- Nan mais ça peut être assez artificiel de parler : « et si, et si, et si »… On peut pas se préparer à… enfin… Alors on peut très bien, si, quand même ! Parler entre soi pour savoir, quel est, sur le fond, sur l'accueil de la vie, sur la question de l'interruption de grossesse puisque c'est LA question de notre société. Donc là-dessus il faut en parler mais après sur le fait… Le handicap, on peut pas se préparer en fait. Alors y a des fois des gens qui disent, « ben si, l'amniocentèse je voudrais la faire pour pouvoir me préparer au cas où je suis enceinte d'un enfant handicapé, pour pouvoir me préparer à l'arrivée de l'enfant »…

Elle marque un temps et soupire en montrant sa fille de la main :

- Moi j'ai pu me préparer à son arrivée, je le savais… on le savait depuis 4 mois et demi de grossesse : la préparation, bonjour. C'est surtout l'horreur d'une moitié de grossesse gâchée par les… Je sais pas ce qu'on prépare : on pleure à l'avance, du coup le pauvre bébé il est porté par une maman effondrée, enfin… Voyez, je sais pas. C'est un désir de contrôle en se disant, « si je me prépare, je vais mieux… » : mais ça c'est une illusion de vouloir maîtriser une souffrance. Moi je suis un peu partagée, je me dis bon… Je sais pas si on peut se préparer…

- Je te retrouve tout à fait, là-dessus, ponctue Béatrice.

- C'est un peu une illusion de…

- On peut pas se préparer parce que l'enfant qu'on accueille, nouveau-né, avec les difficultés qu'il a est pas le même que celui qui, pendant deux ans et demi n'a pas dormi, et maintenant on le secoue pour le réveiller, mais c'est pas grave. C'est encore autre chose, donc on peut pas se préparer à toute une vie pour notre enfant. Parce que tout va évoluer : le handicap va évoluer, donc y aura les opérations, les machins et les trucs,

mais l'enfant évolue… Et ça c'est deux choses à gérer donc comment voulez-vous vous préparer à l'avance, à vivre ça, alors que vous ne savez pas ce que vous allez vivre ! Et les médecins ne savent pas ce qu'on va vivre non plus, puisque l'évolution se fait en médecine, l'évolution se fait dans tous les domaines. Et vous-même, vous allez évoluer.

- Sauf que les médecins vous disent qu'ils savent quand même, nuance Sophie avec un peu de cynisme.

- Oui, ce qui est pas toujours la réalité de ce qu'il se passe puisque ça évolue. Mais vous vous allez évoluer : c'est-à-dire que pour moi la vie d'un couple, la vie d'une personne, donc ça fait quand même trois entités : les deux personnes du couple plus le couple, c'est quand même une autre entité, c'est un équilibre permanent qu'il va falloir trouver. Pour moi c'est très très fort, c'est-à-dire que quand vous êtes étudiant vous avez un équilibre à trouver entre les fêtes, le boulot et peut-être la famille, et puis quand vous créez une famille vous allez devoir trouver un équilibre entre deux, puis l'enfant arrive, ce sera un équilibre à trouver en plus. Donc on passe notre vie à être dans cette espèce de… de balance à essayer d'équilibrer tant bien que mal… et le mieux possible, tant mieux. Donc comment vous pouvez imaginer à l'avance, connaître l'équilibre à trouver : l'instabilité qui sera quand l'enfant va naître, puis quand il aura un an, puis quand il aura deux ans, puis quand… enfin : c'est juste impossible. C'est juste parler d'accepter et de dire un oui… Ben, je sais pas si j'aurais dit oui à l'avance, j'en sais rien ! Ça tombe bien qu'on m'ait pas demandé parce que… ç'aurait été dommage quand même !

Elle adresse ces derniers mots en direction d'Henri, qui s'en amuse. Je reprends :

- On a le temps encore, pour une ou deux questions, il y avait une question là-bas ?

- C'était pour Henri : tu es marié : est-ce que tu peux avoir des enfants, et si c'est le cas, est-ce que t'en as parlé avec ta femme, et comment est-ce que tu vois ta paternité…

- Alors… Oui on en a parlé, commence Henri sur le ton du « c'est la moindre des choses tout de même ». Alors, hum… Comment dire ça.

Il se dandine un peu dans son fauteuil. Fait mine de se tourner vers Béatrice puis se ravise. Cette dernière sourit gentiment. Bon, c'est une question délicate. Faut croire que la mise à nu a bien marché. Henri reprend son air sérieux, et fait un geste évocateur avec les doigts :

- C'est… c'est possible. L'acte lui-même il est possible. Il y a quand même un problème, par rapport à nos conditions physiques ! dit-il avec le sourire qui reprend. Il y aurait un danger de grossesse pour Marie ce qui l'obligerait d'être allongée sans pouvoir bouger pendant 9 mois. Y a un gros risque que l'enfant soit aussi… naisse aussi avec des difficultés. On a _bien sûr, avec une grande tristesse, et ça l'est toujours même si ça va mieux_ dit que… la fécondité se ferait autrement. Et donc voilà, on vit les choses autrement, on accueille du monde chez nous, on voit la famille, on a les neveux et nièces, on essaye d'être là pour eux dès que possible. C'est une autre façon de vivre sa paternité.

Quel que soit le dessin formé par ses lèvres : la joie, le sérieux ou la tristesse, demeure la générosité quand il parle. Le temps de silence réglementaire est écoulé : les mains recommencent à se relever.

Je prends donc ce qui doit être la dernière question :

- J'ai une question pour toi aussi Henri. Tu disais que tu travaillais là dans une entreprise d'experts comptables pour… où t'étais que avec des handicapés. Et je voulais savoir si c'était… Enfin, pourquoi c'était ton choix de travailler uniquement avec des handicapés ?

- C'est pas un choix, c'est que… honnêtement dans le monde du travail aujourd'hui c'est compliqué déjà même pour y rentrer dans la conjoncture actuelle mais y a aussi un problème de condition quand même. Malheureusement on est dans une société… Et puis ça a pas été un choix puisque le projet est venu à moi sans que je fasse rien quasiment… Enfin, hors de mes études ! Et puis après bah c'est… c'est un super projet donc j'ai décidé d'y aller en sachant quand même que je sortais de l'école que j'avais un CDI, que si j'allais pas dans cette boîte-là, j'allais sûrement pouvoir trouver quelque chose mais ce serait compliqué et sûrement dans plusieurs années voire jamais donc voilà…

- Moi je peux dire qu'il a quand même cherché pendant un an sans trouver, complète Béatrice.

- J'ai cherché un petit peu pendant un an mais…

- Ça a été compliqué. Je vais faire un parallèle avec le… l'éducation nationale. C'est-à-dire qu'on est beaucoup en ce moment dans l'intégration *manu militari* mettre des

enfants handicapés dans des classes, tac, tac on les répartit… Hum, ça peut être une illusion. C'est-à-dire que par rapport à certains cursus, par rapport à certaines formes d'intelligence, il faut des moyens adaptés, que l'éducation nationale n'a pas forcément : vous avez 30 petits pioupious qui sont pas sages : c'est pas forcément évident de vous attacher au rythme d'Henri. Sophie parlait tout à l'heure du rythme, du temps : la notion temps, avec le handicap, elle est vraiment pas la même : c'est pas la peine de chercher c'est autre chose. Comment voulez-vous…

- Le temps que ça monte de là à là… Parfois ça descend puis ça remonte ! plaisante Henri.

- Et donc parfois on peut pas faire le *fit* entre le rythme d'un côté et le rythme de l'autre : on est obligé de s'ajuster. Henri, je pense, en tout cas c'est ce qu'il dit, a une scolarité beaucoup plus paisible avec des jeunes handicapés, pas forcément le même handicap, mais avec des rythmes différents, des petites unités. Bah pour le monde du travail c'est un petit peu ça, puisque c'est le monde du travail, c'est le monde de la productivité : Henri, il peut pas aller aussi vite que l'un de vous. Charles avec sa myopathie, ben il écrit pas, il peut pas le même rythme non plus. Coline, elle parle pas… Donc c'est difficile de se faire… de faire cohabiter ces rythmes différents. Ça veut pas dire que quand on acquiert, avec son rythme, une certaine expérience, on pourra pas après dans une autre entreprise, mais c'est vrai que c'est compliqué : c'est une réalité, au-delà des problèmes techniques d'accessibilité et autres qui font partie du problème.

- Honnêtement, pour moi, les écoles spécialisées, l'entreprise dans laquelle je suis aujourd'hui, si on parle au niveau des études, les établissements spécialisés c'était la seule solution : en milieu ordinaire, ça « fonce », entre guillemets. Et moi malheureusement, c'est quelque chose qui… Bah, c'est les seules choses qui m'ont permis de poursuivre ma scolarité et d'avoir un métier aujourd'hui.

Un petit coup d'œil sur ma montre :

- On a peut-être le temps pour une toute dernière question… s'il y en a qui osent.

- Vous avez parlé du « regard de compassion » tout au début, je crois. Et, alors, est-ce que c'est positif, ou alors est-ce que justement ça renvoie un peu à vos difficultés ?

- C'est difficile de définir la compassion, répond Sophie. On a dit du docteur Bonnemaison[1] là, que c'était un médecin hyper compassionnel. Si y a pas une bonne définition, ça peut être un peu lourdingue… Des gens qui prennent la tête tellement penchée en s'intéressant à votre problème, que vous avez envie de dire « ok, on va rigoler un peu » ! Y a une compassion qui peut être décalée, enfin, je sais pas si t'as déjà senti ça, dit-elle en se tournant vers Béatrice avec un regard complice.

- « Ma pauvre », complète cette dernière.

- « Ma pauvre, j'aimerais pas être à ta place », ah bah oui mais j'y suis !… « J'aimerais pas être à votre place ». Les gens qui… Les gens parfois me disent : « mais qu'est-ce qui faut pas dire ? ». Bah dites pas ça quoi ! « J'aimerais pas être à votre place »… C'est horrible de dire ça à quelqu'un, continue-t-elle, encouragée par les rires des personnes présentes. « J'aimerais pas être à ta place ». Ça a l'air de dire, que voilà, que y a pas moyen de s'en sortir. Ça c'est une compassion qui rate sa cible, effectivement. La vraie compassion je pense qu'elle est joyeuse !

Béatrice complète :

- C'est difficile, aussi parce que… là on est super bien aujourd'hui, on est content d'être avec vous… demain on peut pleurer, on sait pas pourquoi ! Ça dépend des jours.

***

C'est maintenant le moment de lire le texte d'Henri, ce texte que m'avait lu Béatrice au téléphone. A la fin de la lecture, je n'avais pas trop su quoi dire. D'ailleurs, il n'y avait rien à dire, rien à commenter. C'est comme si quelqu'un ouvrait une fenêtre sur son cœur et vous laissait regarder à l'intérieur. On peut être touché, on peut ressentir des choses. Mais au téléphone, il faut manifester à l'interlocuteur ce qu'il peut normalement lire sur notre visage. J'avais juste réussi à dire que ça serait bien si on pouvait le lire à la fin. Elle m'avait dit que quand elle le lisait, c'était une chose, mais que quand Henri le lisait, c'était autrement plus impressionnant. Je vais donc pouvoir me rendre compte. Tiens, une autre main qui se lève.

[1] Le docteur Bonnemaison est un urgentiste bayonnais condamné en 2011 à deux ans de prison avec sursis pour avoir donné la mort a une patiente en fin de vie. Il avait tenté quatre ans plus tard de mettre fin à ses jours, contestant avoir voulu donner la mort à sa patiente.

Je reprécise :

- Malheureusement, on ne va plus pouvoir prendre de questions…

- Mais c'est pas une question, dit le jeune homme, brun, les yeux un peu dans le vague.

- Ah bon, bah si c'est pas une question ça change tout !

Raté, je n'ai pas réussi à l'empêcher, celui-là. Tant pis, il va falloir prendre son mal en patience. Sauf qu'effectivement, ce n'est pas une question. C'est plutôt un cri qui vient du cœur. Pas un cri, un flot, comme la marée dont parlait Sophie, et qui permet de retrouver la joie. Il commence, nous raconte qu'il a fait une longue dépression, qu'il s'en est sorti. Mais qu'un ami à lui, a voulu se donner la mort, et est resté dans un fauteuil roulant, abîmé. Qu'on ne devrait pas se donner la mort, car on ne sait jamais ce qui nous attend. Et les paroles s'enchaînent. Oh, il ne parle pas longtemps : cinq minutes tout au plus. Mais on ne sait pas vraiment, s'il parle pour nous, pour lui, pourquoi il a voulu nous partager cela aujourd'hui. La mise à nu ? En tout cas, il s'est senti en confiance tout d'un coup. « Tiens, ce sont vraiment mes frères en Christ, là. » Puis il a senti que ce temps-là allait finir, sans qu'il ait eu le temps de partager ce qu'il avait sur le cœur, tout au fond. Il a alors provoqué l'opportunité. C'est fini. Pas un bruit. Chacun a accueilli avec beaucoup de respect et de fraternité, qu'importe avec quelle incompréhension, ce qu'il a tenu à dire.

Quant à moi, il faut bien que j'avance vers la conclusion.

Je commence :

- Merci… Alors, il y a ce texte… On en a parlé au téléphone, quand on a préparé cette table-ronde. Vous pouvez nous en dire plus. Puis peut-être si Henri ensuite peut le lire.

- Oui. Alors, Henri devait faire un témoignage, dans une aumônerie. Et il me dit la veille au soir : le samedi pour le dimanche. « Maman, je dois écrire un texte pour demain, j'ai pas de quoi », il était dans le train, je ne sais plus trop. Alors, je lui ai écrit, en son nom. Et, quand je lui ai montré le soir, il l'a lu. Il m'a regardée, et il m'a dit : « Maman, comment est-ce que tu me connais si bien ? ». J'invente pas, hein ? Et donc ce texte, on l'a lu, à plusieurs occasions. Il parle du bonheur.

Alors Henri commence la lecture, les feuilles dans une main, avec une voix légèrement monocorde, mais avec ce qu'il faut de ton.

- Le bonheur, pourquoi pas pour moi ?

Il tourne la page, lentement, avec les doigts qui glissent sur les feuilles.

- « Le bonheur : pourquoi pas ?... pas pour moi ? Le bonheur pourquoi pas pour nous, pourquoi pas pour moi… c'est vrai, je suis handicapé de naissance, alors forcément, le bonheur ce n'est pas pour moi… Il fallait voir parait-il l'ambiance quand je suis né… le bonheur !!!

Le bonheur pourquoi pas pour moi…

Pas pour moi parce que je suis né à 6 mois et demi à cause d'une méchante bactérie qui a endommagé mon cerveau. Parce que je me déplace en fauteuil roulant, que je ne peux marcher que grâce à de multiples opérations qui ont entrainé beaucoup de souffrance. Mais à travers toutes ces épreuves, j'ai développé des capacités de résistance, de combat et de vie que beaucoup m'envient…

Je me réjouis d'une visite, d'un sourire, d'une lettre, d'un mail…

Je me réjouis du présent, de l'instant,

Ce n'est pas cela le bonheur ???

Le bonheur pas pour moi parce que mes capacités intellectuelles sont altérées, parce que mon cerveau n'a pas été irrigué à cause d'une infection. Pas pour moi parce que j'ai du mal à suivre un raisonnement complexe, à comprendre le mensonge, la manipulation, la tromperie…

Je me raccroche à la simplicité et la vérité.

Je vois et m'attache au bon, au vrai, à l'authentique… Du coup, pas de tricherie dans les relations… beaucoup en rêvent !!!

Ce n'est pas cela le bonheur ???

Le bonheur pas pour moi parce que je ne suis pas autonome pour me raser, m'orienter, monter sur un trottoir, descendre un escalier, préparer un repas, éplucher une orange, etc…

Il m'a fallu apprendre à demander avec respect et humilité. Maman m'a toujours dit depuis tout petit, « c'est à toi de donner aux autres l'envie d'aller vers toi… ». Eh oui,

il a fallu apprendre à donner aux autres une bonne raison de rentrer en relation avec moi… alors, j'ai su utiliser mon sourire ! Un vrai tombeur !!!

Ce n'est pas cela le bonheur ???

Le bonheur pas pour moi parce que je ne suis pas l'enfant attendu, celui que tout parent espère, PARFAIT !!! …

Pour mes parents, ma famille, pour moi c'est un vrai deuil à faire. Celui qui mène à l'acceptation… Accepter de ne pas réussir même en me donnant tant de mal, de ne pouvoir conduire, celui de ne pouvoir faire le métier que j'aurai voulu faire, celui de ne pouvoir jouer au foot avec mon frère, conduire une vieille voiture avec mon père, jouer de la musique avec ma sœur ou encore danser avec les autres…

Ce deuil, ma famille m'a aidé à le faire. Elle m'a aidé en me poussant à faire ce que j'étais capable de faire. A nager et gagner des compétitions, à skier et les voir tomber dans la poudreuse, à chanter et émouvoir une salle entière… Elle m'a accompagné et aidé à grandir en s'appuyant sur ce que j'étais capable de faire et non par rapport à ce qu'ils auraient aimé que je sois capable de faire.

Ils sont parti de ce que je suis, de mes richesses pour les faire grandir… ce fut dur pour eux comme pour moi, mais j'ai développé ma volonté, ma mémoire, mes qualités humaines d'amitié, d'amour…

Je vais rentrer dans le monde du travail, je me suis fiancé à Marie le 4 janvier dernier …

Que dire de plus, ce n'est pas cela le bonheur ???

Alors le bonheur pourquoi pas ? Pas pour moi ?

Je pense que le bonheur c'est à nous de le construire, de le trouver, de l'entretenir, de le développer, de le partager, de s'y accrocher…

Parfois, nous ne savons plus le reconnaitre, il nous échappe…

Parfois nous sommes découragés, il semble s'éloigner, se perdre…

Dans ces moments-là, je ne suis pas seul, je me sais accompagné…

Dans ces moments-là, quand le bonheur semble me faire défaut, c'est vers Dieu que je me tourne. J'ai souvent été me ressourcer à Lourdes avec mes frères de galère… J'en revenais toujours re-boosté…

Je trouve aussi ce bonheur aux prières de Taizé, à Rome, avec les compagnons de Simon de Cyrène, aux retrouvailles familiales, à nos fiançailles… dans tous ces moments-là, parce que Dieu y est présent.

Je terminerais en citant Baden-Powell :

« Le bonheur ne vient pas à ceux qui l'attendent assis » !

Coquasse non ?

Alors, à nous de nous mettre en marche ! Le bonheur c'est bien faire ce que l'on fait ! »

***